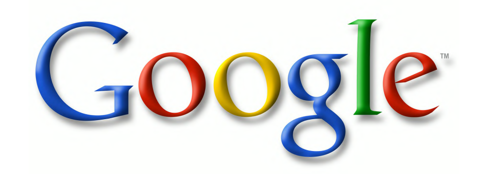


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

NDATION FUND

Vet. Fr. II A. 1836

OEUVRES
DE
MOLIERE.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de la Vie de l'Auteur & des Remarques Historiques & Critques,

Par M. DE VOLTAIRE.

Avec de très-belles Figures en Tailles douces.

TOME CINQUIEME.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,
Chez ARKSTE'E & MERKUS,
MDCCLXV.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
10 DEC 1987
OF OXFORD
LIBRARY

PIECES CONTENUES

dans ce Cinquiéme Tome.

prose, représentée à Chambord, au mois d'Octobre 1670, & à Paris, sur le théâtre du Palais Royal, le 29 Novembre de la même année.

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU

COMÉDIE.

ACTEURS.

GEORGE DANDIN, riche paysan, mari d'Angélique.

ANGELIQUE, femme de George Dandin, & fille de Monsieur de Sotenville.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, gentilhomme campagnard, pere d'Angélique.

MADAME DE SOTENVILLE.

CLITANDRE, amant d'Angélique.

CLAUDINE, suivante d'Angélique.

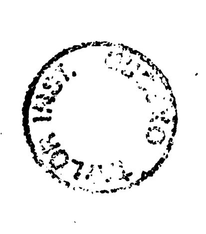
LUBIN, paysan, servant Clitandre.

COLIN, valet de George Dandin.

La scene est devant la maison de George Dandin, à la campagne.



GEORGE DANDIN.



GEORGE DANDIN, *OU* LE MARI CONFONDU, *COMÉDIE.*

****

ACTE *PREMIER.*

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN.

AH ! Qu'une femme demoiselle est une étrange affaire, & que mon mariage est une leçon bien parlante à *tous* les paysans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition, & s'allier, comme j'ai fait, à la maison d'un gentilhomme ! La noblesse de soi est bonne, c'est une chose considérable, assûrément ; mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstances, qu'il est très-bon de ne s'y point frotter. Je suis devenu là-dessus sçavant à mes dépens, & connois le stile des nobles, lorsqu'ils nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font est petite avec nos personnes, c'est notre bien seul qu'ils épousent ; & j'aurois bien mieux fait, tout riche que je suis, de m'allier en bonne & franche paysannerie, que de prendre une femme qui se tient au-dessus de moi, s'offense de porter mon nom ; & pense qu'avec tout mon bien, je n'ai pas assez acheté la qualité de son mari. George Dandin, George Dandin, vous avez fait une sottise

la plus grande du monde. Ma maiſon m'eſt effroyable maintenant, & je n'y rentre point ſans y trouver quelque chagrin.

SCENE II.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN *à part, voyant ſortir Lubin de chez lui.*

Que diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi ?

LUBIN *à part appercevant George Dandin.*

Voilà un homme qui me regarde.

GEORGE DANDIN *à part.*

Il ne me connoît pas.

LUBIN *à part.*

Il ſe doute de quelque choſe.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ouais! Il a grand' peine à ſaluer.

LUBIN *à part.*

J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vû ſortir de là-dedans.

GEORGE DANDIN.

Bon jour.

LUBIN.

Serviteur.

GEORGE DANDIN.

Vous n'êtes pas d'ici, que je crois.

LUBIN.

Non, je n'y ſuis venu que pour voir la fête de demain.

GEORGE DANDIN.

Hé! Dites-moi un peu, s'il vous plaît, vous venez delà-dedans ?

LUBIN.

Chut.

GEORGE DANDIN.

Comment ?

LUBIN.

Paix.

GEORGE DANDIN.

Quoi donc ?

LUBIN.

Motus, il ne faut pas dire que vous m'ayez vû sortir de là.

GEORGE DANDIN.

Pourquoi ?

LUBIN.

Mon Dieu ! Parce.

GEORGE DANDIN.

Mais encore ?

LUBIN.

Doucement. J'ai peur qu'on ne nous écoute.

GEORGE DANDIN.

Point, point.

LUBIN.

C'est que je viens de parler à la maîtresse du logis, de la part d'un certain Monsieur qui lui fait les doux yeux ; & il ne faut pas qu'on sçache cela. Entendez-vous ?

GEORGE DANDIN.

Oui.

LUBIN.

Voilà la raison. On m'a enchargé de prendre garde que personne ne me vît, & je vous prie, au moins, de ne pas dire que vous m'ayez vû.

GEORGE DANDIN.

Je n'ai garde.

LUBIN.

Je suis bien aise de faire les choses secrétement, comme on m'a recommandé.

GEORGE DANDIN.

C'est bien fait.

LUBIN.

Le mari, à ce qu'ils disent, est un jaloux qui ne veut pas qu'on fasse l'amour à sa femme ; & il fe-

roit le diable à quatre, si cela venoit à ses oreilles. Vous comprenez bien?

GEORGE DANDIN.

Fort bien.

LUBIN.

Il ne faut pas qu'il sçache rien de tout céci.

GEORGE DANDIN.

Sans doute.

LUBIN.

On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien?

GEORGE DANDIN.

Le mieux du monde.

LUBIN.

Si vous alliez dire que vous m'avez vû sortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien?

GEORGE DANDIN.

Assûrément. Hé, comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là-dedans.

LUBIN.

C'est le Seigneur de notre pays, Monsieur le Vicomte de chose.... Foin, je ne me souviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom-là, Monsieur Cli.... Clitandre.

GEORGE DANDIN.

Est-ce ce jeune courtisan, qui demeure....

LUBIN.

Oui, auprès de ces arbres.

GEORGE DANDIN *à part.*

C'est pour cela que depuis peu ce damoiseau poli s'est venu loger contre moi; j'avois bon nez sans doute, & son voisinage déjà m'avoit donné quelque soupçon.

LUBIN.

Testigué, c'est le plus honnête homme que vous ayez jamais vû. Il m'a donné trois piéces d'or pour aller dire seulement à la femme qu'il est amoureux d'elle, & qu'il souhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une grande fatigue pour

me payer si bien ; & ce qu'est, au prix de cela, une journée de travail, où je ne gagne que dix sols.

GEORGE DANDIN.

Hé bien? Avez-vous fait votre message?

LUBIN.

Oui. J'ai trouvé là-dedans une certaine Claudine, qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulois, & qui m'a fait parler à sa maîtresse.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah, coquine de servante?

LUBIN.

Morguienne, cette Claudine-là est tout-à-fait jolie, elle a gagné mon amitié, & il ne tiendra qu'à elle que nous ne soyions mariés ensemble.

GEORGE DANDIN.

Mais quelle réponse a fait la maîtresse à ce Monsieur le courtisan?

LUBIN.

Elle m'a dit de lui dire. . . Attendez, je ne sçais si je me souviendrai bien de tout cela, qu'elle lui est tout-à-fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, & qu'à cause de son mari qui est fantasque, il garde d'en rien faire paroître ; & qu'il faudra songer à chercher quelque invention pour se pouvoir entretenir tous deux.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah, pendarde de femme!

LUBIN.

Testiguienne, cela sera drôle ; car le mari ne se doutera point de la manigance, voilà ce qui est de bon, & il aura un pied de nez avec sa jalousie. Est-ce pas?

GEORGE DANDIN.

Cela est vray.

LUBIN.

Adieu. Bouche consue au moins. Gardez bien le secret, afin que le mari ne le sçache pas.

GEORGE DANDIN.

Oui, oui.

LUBIN.

Pour moi, je vais faire semblant de rien. Je suis un fin matois, & l'on ne diroit pas que j'y touche.

****

SCENE III.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite. Voilà ce que c'est d'avoir voulu épouser une demoiselle. L'on vous accommode de toutes piéces, sans que vous puissiez vous vanger, & la gentilhommerie vous tient les bras liés. L'égalité de condition laisse du moins à l'honneur d'un mari liberté de ressentiment; &, si c'étoit une paysanne, vous auriez maintenant toutes vos coudées franches à vous en faire la justice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la noblesse, & il vous ennuyoit d'être maître chez vous. Ah! J'enrage de tout mon cœur, & je me donnerois volontiers des soufflets. Quoi! Ecouter impudemment l'amour d'un damoiseau, & y promettre en même tems de la correspondance! Morbleu! je ne veux point laisser passer une occasion de la sorte. Il me faut, de ce pas, aller faire mes plaintes au pere & à la mere; & les rendre témoins, à telle fin que de raison, des sujets de chagrin & de ressentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un & l'autre fort-à-propos.

****

SCENE IV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE.
MADAME DE SOTENVILLE,
GEORGE DANDIN.

Mr. DE SOTENVILLE.

Qu'est-ce, mon gendre? Vous me paroissez tout troublé.

GEORGE DANDIN.

Auffi en ai-je du fujet, &c.....

Me. DE SOTENVILLE.

Mon Dieu, notre gendre, que vous avez peu de civilité, de ne pas faluer les gens quand vous les approchez!

GEORGE DANDIN.

Ma foi, ma belle-mere, c'eft que j'ai d'autres chofes en tête; &c....

Me. DE SOTENVILLE.

Encore? Eft-il poffible, notre gendre, que vous fçachiez fi peu votre monde; & qu'il n'y ait pas moyen de vous inftruire de la maniere qu'il faut vivre parmi les perfonnes de qualité?

GEORGE DANDIN.

Comment?

Me. DE SOTENVILLE.

Ne vous déferez-vous jamais, avec moi, de la familiarité de ce mot de, ma belle-mere, & ne fçauriez-vous vous accoutumer à me dire, Madame?

GEORGE DANDIN.

Parbleu! fi vous m'appellez votre gendre, il me femble que je puis vous appeller ma belle-mere.

Me. DE SOTENVILLE.

Il y a fort à dire, & les chofes ne font pas égales: Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'eft pas à vous à vous fervir de ce mot là avec une perfonne de ma condition, que, tout notre gendre que vous foyez, il y a grande différence de vous à nous, & que vous devez vous connoître.

Mr. DE SOTENVILLE.

C'en eft affez, m'amour, laiffons cela.

Me. DE SOTENVILLE.

Mon Dieu! Monfieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, & vous ne fçavez pas vous faire rendre, par les gens, ce qui vous eft dû.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, pardonnez-moi, on ne peut point me

faire de leçons là-dessus, & j'ai sçû montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne suis point homme à démordre jamais d'une partie de mes prétentions; mais il suffit de lui avoir donné un petit avertissement. Sçachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'esprit.

GEORGE DANDIN.

Puisqu'il faut donc parler cathégoriquement, je vous dirai, Monsieur de Sotenville, que j'ai lieu de...

Mr. DE SOTENVILLE.

Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeller les gens par leur nom, & qu'à ceux qui sont au dessus de nous, il faut dire, Monsieur, tout court.

GEORGE DANDIN.

Hé bien; Monsieur, tout court, & non plus, Monsieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne...

Mr. DE SOTENVILLE.

Tout beau. Apprenez aussi que vous ne devez pas dire, ma femme, quand vous parlez de notre fille.

GEORGE DANDIN.

J'enrage. Comment? Ma femme n'est pas ma femme?

Me. DE SOTENVILLE.

Oui, notre gendre, elle est votre femme; mais il ne vous est pas permis de l'appeller ainsi, & c'est tout ce que vous pourriez faire, si vous aviez épousé une de vos pareilles.

GEORGE DANDIN. [*bas à part.*] [*haut.*]

Ah! George Dandin, où t'es-tu fourré? Hé, de grace, mettez, pour un moment, votre gentilhommerie à côté, & souffrez que je vous par- [*à part.*] le maintenant comme je pourrai. Au diantre soit la tyrannie de toutes ces histoires-là. Je vous [*à Monsieur de Sotenville.*] dis donc que je suis mal satisfait de mon mariage.

Mr. DE SOTENVILLE.

Et la raison, mon gendre?

Me. DE SOTENVILLE.

Quoi ! Parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages !

GEORGE DANDIN.

Et quels avantages, Madame, puisque Madame y a ? L'avanture n'a pas été mauvaise pour vous ; car, sans moi, vos affaires, avec votre permission, étoient fort délabrées, & mon argent a servi à boucher d'assez bons trous ; mais, moi, de quoi ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, & au-lieu de, George Dandin, d'avoir reçû par vous le titre de Monsieur de la Dandiniere ?

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne comptez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville ?

Me. DE SOTENVILLE.

Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être issue, maison où le ventre annoblit, & qui, par ce beau privilége, rendra vos enfans gentilshommes ?

GEORGE DANDIN.

Oui, voilà qui est bien, mes enfans seront gentilshommes, mais je serai cocu, moi, si l'on n'y met ordre.

Mr. DE SOTENVILLE.

Que veut dire cela, mon gendre ?

GEORGE DANDIN.

Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, & qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur.

Me. DE SOTENVILLE.

Tout beau. Prenez garde à ce que vous dites. Ma fille est, d'une race trop pleine de vertu, pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnêteté soit blessée ; &, de la maison de la Prudoterie, il y a plus de trois cens ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, dans la maison de Sotenville, on n'a ja-

mais vû de coquette; & la bravoure n'y'est pas plus héréditaire aux mâles, que la chasteté aux femelles.

Me. DE SOTENVILLE.

Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie, qui ne voulut jamais être la maitresse d'un Duc & Pair, Gouverneur de notre province.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il y a eu une Mathurine de Sotenville, qui refusa vingt mille écus d'un favori du Roi, qui ne lui demandoit seulement que la faveur de lui parler.

GEORGE DANDIN.

Oh bien, votre fille n'est pas si difficile que cela; & elle s'est apprivoisée depuis qu'elle est chez moi.

Mr. DE SOTENVILLE.

Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne sommes point gens à la supporter dans de mauvaises actions; & nous serons les premiers, sa mere & moi, à vous en faire la justice.

Me. DE SOTENVILLE.

Nous n'entendons point raillerie sur les matieres de l'honneur, & nous l'avons élevée dans toute la sévérité possible.

GEORGE DANDIN.

Tout ce que je vous puis dire, c'est qu'il y a ici un certain courtisan que vous avez vû, qui est amoureux d'elle à ma barbe; & qui lui a fait faire des protestations d'amour, qu'elle a très humainement écoutées.

Me. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu! je l'étranglerois de mes propres mains, s'il falloit qu'elle forlignât de l'honnêteté de sa mere.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu! Je lui passerois mon épée au travers du corps, à elle & au galant, si elle avoit forfait à son honneur.

GEORGE DANDIN.

Je vous ai dit ce qui se passe, pour vous faire mes plaintes ; & je vous demande raison de cette affaire-là.

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne vous tourmentez point, je vous la ferai de tou deux ; & je suis homme pour serrer le bouton à qui que ce puisse être. Mais êtes-vous bien sûr aussi de ce que vous nous dites?

GEORGE DANDIN.

Très-sûr.

Mr. DE SOTENVILLE.

Prenez bien garde au moins ; car, entre gentilshommes, ce sont des choses chatouilleuses, & il n'est pas question d'aller faire ici un pas de clerc.

GEORGE DANDIN.

Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne soit véritable.

Mr. DE SOTENVILLE.

M'amour, allez-vous en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

Me. DE SOTENVILLE.

Se pourroit-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la sorte, après le sage exemple que vous sçavez vous-même que je lui ai donné?

Mr. DE SOTENVILLE.

Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre, & ne vous mettez pas en peine. Vous verrez de quel bois nous nous chauffons ; lorsqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

GEORGE DANDIN.

Le voici qui vient vers nous.



SCENE V.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

Mr. DE SOTENVILLE.

Monsieur, suis-je connu de vous?

CLITANDRE.

Non pas, que je sçache, Monsieur.

Mr. DE SOTENVILLE.

Je m'appelle le Baron de Sotenville.

CLITANDRE.

Je m'en réjouis fort.

Mr. DE SOTENVILLE.

Mon nom est connu à la cour; & j'eus l'honneur, dans ma jeunesse, de me signaler, des premiers, à l'arriére-ban de Nanci.

CLITANDRE.

A la bonne heure.

Mr. DE SOTENVILLE.

Monsieur mon pere, Jean-Gilles de Sotenville, eut la gloire d'assister, en personne, au grand siége de Montauban

CLITANDRE.

J'en suis ravi.

Mr. DE SOTENVILLE.

Et j'ai eu un ayeul, Bertrand de Sotenville, qui fut si considéré, en son tems, que d'avoir permission de vendre tout son bien pour le voyage d'outre-mer.

CLITANDRE.

Je le veux croire.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il m'a été rapporté, Monsieur, que vous aimez & poursuivez une jeune personne, qui est ma [*montrant George Dandin*] fille, pour laquelle je m'intéresse, & pour l'hom-

me que vous voyez, qui a l'hónneur d'être mon gendre.

CLITANDRE.

Qui? Moi?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui; & je suis bien aise de vous parler, pour tirer de vous, s'il vous plaît, un éclaircissement de cette affaire.

CLITANDRE.

Voila une étrange médisance! Qui vous a dit cela, Monsieur?

Mr. DE SOTENVILLE.

Quelqu'un qui croit le bien sçavoir.

CLITANDRE.

Ce quelqu'un-là en a menti. Je suis honnête homme. Me croyez-vous capable, Monsieur, d'une action aussi lâche que celle-là? Moi, aimer une jeune & belle personne, qui a l'honneur d'être la fille de Monsieur le Baron de Sotenville! Je vous révére trop pour cela, & suis trop votre serviteur. Quiconque vous l'a dit est un sot.

Mr. DE SOTENVILLE.

Allons, mon gendre.

GEORGE DANDIN.

Quoi?

CLITANDRE.

C'est un coquin & un maraud.

Mr. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Répondez.

GEORGE DANDIN.

Répondez vous-même.

CLITANDRE.

Si je sçavois qui ce peut être, je lui donnerois, en votre présence, de l'épée dans le ventre.

M. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Soutenez donc la chose.

GEORGE DANDIN.

Elle est toute soutenue. Cela est vray.

CLITANDRE.

Eſt-ce votre gendre, Monſieur, qui...

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui, c'eſt lui-même qui s'en eſt plaint à moi.

CLITANDRE.

Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir; &, ſans cela, je lui apprendrois bien à tenir de pareils diſcours d'une perſonne comme moi.

SCENE VI.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

Me. DE SOTENVILLE.

Pour ce qui eſt de cela, la jalouſie eſt une étrange choſe! J'améne ici ma fille pour éclaircir l'affaire en préſence de tout le monde.

CLITANDRE *à Angélique.*

Eſt-ce donc vous, Madame, qui avez dit à votre mari, que je ſuis amoureux de vous?

ANGELIQUE.

Moi? Hé comment lui aurois-je dit? Eſt-ce que cela eſt? Je voudrois bien le voir, vrayment, que vous fuſſiez amoureux de moi. Jouez-vous-y, je vous en prie, vous trouverez à qui parler; c'eſt une choſe que je vous conſeille de faire. Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amans, eſſayez un peu, par plaiſir, à m'envoyer des ambaſſades; à m'écrire ſecrettement de petits billets doux, à épier les momens que mon mari n'y ſera pas, ou le tems que je ſortirai, pour me parler de votre amour; vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous ſerez reçû comme il faut.

CLITANDRE.

Hé, là, là, Madame, tout doucement. Il n'eſt pas

pas nécessaire de me faire tant de leçons, & de vous tant scandaliser. Qui vous dit que je songe à vous aimer?

ANGELIQUE.

Que sçais-je, moi; ce qu'on me vient conter ici?

CLITANDRE.

On dira ce que l'on voudra; mais vous sçavez si je vous ai parlé d'amour, lorsque je vous ai rencontrée.

ANGELIQUE.

Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu.

CLITANDRE.

Je vous assûre qu'avec moi vous n'avez rien à craindre, que je ne suis point homme à donner du chagrin aux belles; & que je vous respecte trop, & vous, & messieurs vos parens, pour avoir la pensée d'être amoureux de vous.

Me. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Hé bien, vous le voyez.

Mr. DE SOTENVILLE.

Vous voilà satisfait, mon gendre. Que dites-vous à cela?

GEORGE DANDIN.

Je dis que ce sont-là des contes à dormir debout; que, je sçais bien ce que je sçais; & que, tantôt, puisqu'il faut parler net, elle a reçû une ambassade de sa part.

ANGELIQUE.

Moi? J'ai reçû une ambassade?

CLITANDRE.

J'ai envoyé une ambassade?

ANGELIQUE.

Claudine.

CLITANDRE *à Claudine.*

Est-il vray?

CLAUDINE.

Par ma foi, voilà une étrange fausseté.

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, carogne que vous êtes. Je sçais de

vos nouvelles, & c'est vous qui, tantôt, avez introduit le courier.

CLAUDINE.

Qui? Moi?

GEORGE DANDIN.

Oui, vous. Ne faites point tant la sucrée.

CLAUDINE.

Hélas? Que le monde aujourd'hui est rempli de méchanceté, de m'aller soupçonner ainsi, moi, qui suis l'innocence même!

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous, bonne piéce. Vous faites la sournoise, mais je vous connois il y a long-tems; & vous êtes une dessalée.

CLAUDINE *à Angélique.*

Madame, est-ce que...

GEORGE DANDIN,

Taisez-vous, vous dis-je; vous pourriez bien porter la folle enchére de tous les autres, & vous n'avez point de pere gentilhomme.

ANGELIQUE.

C'est une imposture si grande, & qui me touche si fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre. Cela est bien horrible d'être accusée par un mari lorsqu'on ne lui fait rien qui ne soit à faire. Hélas! Si je suis blâmable de quelque chose, c'est d'en user trop bien avec lui.

CLAUDINE.

Assûrément.

ANGELIQUE.

Tout mon malheur est de le trop considérer; & plût au Ciel que je fusse capable de souffrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un, je ne serois pas tant à plaindre. Adieu, je me retire, je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette sorte.

✿

SCENE VII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

Me. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Allez, vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée,

CLAUDINE.

Par ma foi, il mériteroit qu'elle lui fît dire vray; & , si j'étois en sa place, je n'y marchanderois pas. [*à Clitandre.*] Oui, Monsieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maitresse. Poussez, c'est moi qui vous le dis, ce sera bien employé; & je m'offre à vous y servir, puisqu'il m'en a déjà taxée. [*Claudine sort*]

Mr. DE SOTENVILLE.

Vous méritez, mon gendre, qu'on vous dise ces choses-là, & votre procédé met tout le monde contre vous.

Me. DE SOTENVILLE.

Allez, songez à mieux traiter une demoiselle bien née; & prenez garde désormais à ne plus faire de pareilles bévûes.

GEORGE DANDIN *à part.*

J'enrage de bon cœur, d'avoir tort lorsque j'ai raison.

****

SCENE VIII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN.

CLITANDRE *à Mr. de Sotenville.*

Monsieur, vous voyez comme j'ai été faussement accusé, vous êtes homme qui sçavez les maximes du point d'honneur; & je vous demande raison de l'affront qui m'a été fait.

Mr. DE SOTENVILLE.

Cela est juste, & c'est l'ordre des procédés. Allons, mon gendre, faites satisfaction à Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Comment, satisfaction?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui, cela se doit dans les régles, pour l'avoir à tort accusé.

GEORGE DANDIN.

C'est une chose, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir à tort accusé; & je sçais bien ce que j'en pense.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il n'importe. Quelque pensée qui vous puisse rester, il a nié, c'est satisfaire les personnes; & l'on n'a nul droit de se plaindre de tout homme qui se dédit.

GEORGE DANDIN.

Si bien donc que, si je le trouvois couché avec ma femme, il en seroit quitte pour se dédire?

Mr. DE SOTENVILLE.

Point de raisonnement. Faites-lui les excuses que je vous dis.

GEORGE DANDIN.

Moi? Je lui ferai encore des excuses, après....

Mr. DE SOTENVILLE.

Allons, vous dis-je, il n'y a rien à balancer, & vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puisque c'est moi qui vous conduis.

GEORGE DANDIN.

Je ne sçaurois...

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, mon gendre, ne m'échauffez pas la bile, je me mettrois avec lui contre vous. Allons, laissez-vous gouverner par moi.

GEORGE DANDIN *à part.*

Ah, George Dandin!

Mr. DE SOTENVILLE.

Votre bonnet à la main, le premier, Monsieur est gentilhomme, & vous ne l'êtes pas.

GEORGE DANDIN *à part, le bonnet à la main.*

J'enrage.

Mr. DE SOTENVILLE.

Répétez après moi, Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Monsieur.

Mr. DE SOTENVILLE.

Je vous demande pardon.

[*Voyant que George Dandin fait difficulté de lui obéir.*]

Ah!

GEORGE DANDIN.

Je vous demande pardon.

Mr. DE SOTENVILLE.

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous;

GEORGE DANDIN.

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous;

Mr. DE SOTENVILLE.

C'est que je n'avois pas l'honneur de vous connoître;

GEORGE DANDIN.

C'est que je n'avois pas l'honneur de vous connoître;

Mr. DE SOTENVILLE.

Et je vous prie de croire

GEORGE DANDIN.

Et je vous prie de croire

Mr. DE SOTENVILLE.

Que je suis votre serviteur.

GEORGE DANDIN.

Voulez-vous que je sois serviteur d'un homme qui me veut faire cocu?

Mr. DE SOTENVILLE *le menaçant encore.*

Ah!

CLITANDRE.

Il suffit, Monsieur.

Mr. DE SOTENVILLE.

Non, je veux qu'il acheve, & que tout aille dans les formes. Que je suis votre serviteur.

GEORGE DANDIN.

Que je suis votre serviteur.

CLITANDRE *à George Dandin.*

Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur, & je ne songe plus à ce qui s'est passé. Pour vous, [*à Monsieur de Sotenville.*] Monsieur, je vous donne le bon jour; & suis fâché du petit chagrin que vous avez eu.

Mr. DE SOTENVILLE.

Je vous baise les mains; &, quand il vous plaira, je vous donnerai le divertissement de courre un liévre.

CLITANDRE.

C'est trop de graces que vous me faites.

[*Clitandre sort.*]

Mr. DE SOTENVILLE.

Voilà, mon gendre, comme il faut pousser les choses. Adieu. Sçachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui, & ne souffrira point que l'on vous fasse aucun affront.

****

SCENE IX.

GEORGE DANDIN *seul.*

Ah! Que je... Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu; cela vous sied fort bien, & vous voilà ajusté comme il faut; vous avez justement ce que vous méritez. Allons. Il s'agit seulement de désabuser le pere & la mere; & je pourrai trouver, peut-être, quelque moyen d'y réussir.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

OUI, j'ai bien deviné qu'il falloit que cela vînt de toi, & que tu l'eusses dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre maître.

LUBIN.

Par ma foi, je n'en ai touché qu'un petit mot en passant à un homme, afin qu'il ne dît point qu'il m'avoit vû sortir; & il faut que les gens, en ce pays-ci, soient de grands babillards.

CLAUDINE.

Vrayment, ce Monsieur le Vicomte a bien choisi son monde, que de te prendre pour son ambassadeur; & il s'est allé servir là d'un homme bien chanceux.

LUBIN.

Va, une autre fois, je serai plus fin; & je prendrai mieux garde à moi.

CLAUDINE.

Oui, oui, il sera tems.

LUBIN.

Ne parlons plus de cela. Ecoute.

CLAUDINE.

Que veux-tu que j'écoute?

LUBIN.

Tourne un peu ton visage devers moi.

CLAUDINE.

Hé bien, qu'est-ce?

LUBIN.

Claudine.

CLAUDINE.

Quoi?

LUBIN.

Hé, là, ne ſçais-tu pas bien ce que je veux dire ?

CLAUDINE.

Non.

LUBIN.

Morgué, je t'aime.

CLAUDINE.

Tout de bon ?

LUBIN.

Oui, le diable m'emporte; tu me peux croire, puiſque j'en jure.

CLAUDINE.

A la bonne heure.

LUBIN.

Je me ſens tout tribouiller le cœur quand je te regarde.

CLAUDINE.

Je m'en rejouis.

LUBIN.

Comment eſt-ce que tu fais pour être ſi jolie ?

CLAUDINE.

Je fais comme font les autres.

LUBIN.

Vois-tu, il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron. Si tu veux, tu ſeras ma femme, je ſerai ton mari; & nous ſerons tous deux mari & femme.

CLAUDINE.

Tu ſerois peut-être jaloux comme notre maître.

LUBIN.

Point.

CLAUDINE.

Pour moi, je hais les maris ſoupçonneux; & j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un ſi plein de confiance, & ſi ſûr de ma chaſteté qu'il me vit ſans inquiétude au milieu de trente hommes.

LUBIN.

Hé bien, je ſerai tout comme cela.

CLAUDINE.

C'eſt la plus ſotte choſe du monde que de ſe défier d'une femme, & de la tourmenter. La vérité de l'affaire eſt qu'on n'y gagne rien de bon, cela nous fait

fait songer à mal; & ce sont souvent les maris, qui, avec leurs vacarmes, se font eux-mêmes ce qu'ils sont.

LUBIN.

Hé bien, je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

CLAUDINE.

Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorsqu'un mari se met à notre discrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut; & il en est, comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourse, & nous disent, prenez. Nous en usons honnêtement, & nous nous contentons de la raison. Mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, & nous ne les épargnons point.

LUBIN.

Va, je serai de ceux qui ouvrent leur bourse, & tu n'as qu'à te marier avec moi.

CLAUDINE.

Hé bien, bien, nous verrons.

LUBIN.

Vien donc ici, Claudine.

CLAUDINE.

Que veux-tu?

LUBIN.

Vien, te dis-je.

CLAUDINE.

Ah! Doucement. Je n'aime pas les patineurs.

LUBIN.

Hé! Un *petit* brin d'amitié.

CLAUDINE.

Laisse-moi-là, te dis-je, je n'entends pas raillerie.

LUBIN.

Claudine.

CLAUDINE *repoussant Lubin.*

Hai!

LUBIN.

Ah! Que tu es rude à pauvres gens! Fi, que cela

est mal-honnête de refuser les personnes! N'as-tu point de honte d'être belle, & de ne vouloir pas qu'on te caresse? Hé, là.

CLAUDINE.

Je te donnerai sur le nez.

LUBIN.

Oh! La farouche! La sauvage! Fi, pouas, la vilaine qui est cruelle.

CLAUDINE.

Tu t'émancipes trop.

LUBIN.

Qu'est-ce que cela te coûteroit de me laisser faire?

CLAUDINE.

Il faut que tu te donnes patience.

LUBIN.

Un petit baiser seulement, en rabattant sur notre mariage.

CLAUDINE.

Je suis votre servante.

LUBIN.

Claudine, je t'en prie, sur l'& tant moins.

CLAUDINE.

Hé, que nenni! J'y ai déjà été attrapée. Adieu. Va-t-en, & dis à Monsieur le Vicomte que j'aurai soin de rendre son billet.

LUBIN.

Adieu, beauté rudânière.

CLAUDINE.

Le mot est amoureux.

LUBIN.

Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, & tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

CLAUDINE *seule.*

Je vais remettre aux mains de ma maîtresse...... Mais la voici avec son mari; éloignons-nous, & attendons qu'elle soit seule.

SCENE II.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE.

GEORGE DANDIN.

Non; non, on ne m'abuse pas avec tant de facilité, & je ne suis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait est véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne pense, & votre galimathias ne m'a point tantôt ébloui.

****

SCENE III.

CLITANDRE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN.

CLITANDRE *à part, dans le fond du théâtre.*

Ah! La voilà, mais le mari est avec elle.

GEORGE DANDIN *sans voir Clitandre.*

Au travers de toutes vos grimaces, j'ai vû la vérité de ce que l'on m'a dit, & le peu de respect que vous avez pour le nœud qui nous joint. [*Clitandre & Angélique se saluent.*] Mon Dieu! Laissez-là votre révérence, ce n'est pas de ces sortes de respects dont je vous parle, & vous n'avez que faire de vous moquer.

ANGELIQUE.

Moi, me moquer? En aucune façon.

GEORGE DANDIN.

Je sçais votre pensée, & connois... [*Clitandre & Angélique se saluent encore.*] Encore? Ah! Ne raillons pas davantage. Je n'ignore pas qu'à cause de votre noblesse, vous me tenez fort au-dessous de vous; & le respect que je vous veux dire, ne regarde point ma personne. J'entends parler de celui que vous devez à des nœuds aussi vénérables que le sont ceux du mariage. [*Angélique fait signe à Cli-*

tandre.] Il ne faut point lever les épaules, & je ne dis point de sottises.

ANGELIQUE.

Qui songe à lever les épaules?

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu! Nous voyons clair. Je vous dis encore une fois que le mariage est une chaîne, à laquelle on doit porter toute sorte de respect; & que c'est fort mal fait à vous d'en user comme vous faites. [*Angélique fait signe de la tête à Clitandre.*] Oui, oui, mal fait à vous; & vous n'avez que faire de hocher la tête & de me faire la grimace.

ANGELIQUE.

Moi? Je ne sçais ce que vous voulez dire.

GEORGE DANDIN.

Je le sçais fort bien, moi; & vos mépris me sont connus. Si je ne suis pas né noble, au moins suis-je d'une race où il n'y a point de reproche; & la famille des Dandins...

CLITANDRE *derrière Angélique, sans être apperçu de George Dandin.*

Un moment d'entretien.

GEORGE DANDIN *sans voir Clitandre.*

Hé?

ANGELIQUE.

Quoi? Je ne dis mot.

[*George Dandin tourne autour de sa femme, & Clitandre se retire, en faisant une grande révérence à George Dandin.*]

****

SCENE IV.

GEORGE DANDIN, ANGELIQUE.

GEORGE DANDIN.

Le voilà qui vient roder autour de vous.

ANGELIQUE.

Hé bien? Est-ce ma faute? Que voulez-vous que j'y fasse!

GEORGE DANDIN.

Je veux que vous y fassiez, ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à son mari. Quoiqu'on en puisse dire, les galans n'obsédent jamais que quand on le veut bien? Il y a un certain air doucereux qui les attire, ainsi que le miel fait les mouches; & les honnêtes femmes ont des manières qui les sçavent chasser d'abord.

ANGELIQUE.

Moi, les chasser? Et par quelle raison? Je ne me scandalise point qu'on me trouve bien faite, & cela me fait du plaisir.

GEORGE DANDIN.

Oui! Mais quel personnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie?

ANGELIQUE.

Le personnage d'un honnête homme, qui est bien aise de voir sa femme considérée.

GEORGE DANDIN.

Je suis votre valet. Ce n'est pas là mon compter & les Dandins ne sont point accoutumés à cette mode-là.

ANGELIQUE.

Oh, les Dandins s'y accoutumeront, s'ils veulent; car, pour moi, je vous déclare que mon dessein n'est pas de renoncer au monde, & de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment? Parce qu'un homme s'avise de nous épouser, il faut d'abord que toutes choses soient finies pour nous, & que nous rompions tout commerce avec les vivans? C'est une chose merveilleuse que cette tyrannie de messieurs les maris, & je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous les divertissemens, & qu'on ne vive que pour eux. Je me moque de cela, & ne veux point mourir si jeune.

GEORGE DANDIN.

C'est ainsi que vous satisfaites aux engagemens de la foi que vous m'avez donnée publiquement?

ANGELIQUE.

Moi? Je ne vous l'ai point donnée de bon cœur;

& vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon consentement, & si je voulois bien de vous? Vous n'avez consulté pour cela que mon pere & ma mere, ce sont eux, proprement, qui vous ont épousé; & c'est pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, & que vous avez prise sans consulter mes sentimens, je prétends n'être point obligée à me soumettre en esclave à vos volontés, & je veux jouir, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeunesse, prendre les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau monde; & goûter le plaisir de m'ouir dire des douceurs. Préparez-vous y pour votre punition; & rendez graces au Ciel de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis.

GEORGE DANDIN.

Oui? C'est ainsi que vous le prenez? Je suis votre mari, & je vous dis que je n'entends pas cela.

ANGELIQUE.

Moi, je suis votre femme, & je vous dis que je l'entends.

GEORGE DANDIN *à part.*

Il me prend des tentations d'accommoder tout son visage à la compote, & le mettre en état de ne plaire de sa vie aux diseurs de fleurettes. Ah! Allons, George Dandin, je ne pourrois me retenir, & il vaut mieux quitter la place.

SCENE V.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

J'avois, Madame, impatience qu'il s'en allât pour vous rendre ce mot de la part que vous sçavez.

ANGELIQUE.

Voyons.

CLAUDINE *à part.*

A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui écrit ne lui déplaît pas trop.

ANGELIQUE.

Ah! Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante! Que, dans tous leurs discours, & dans toutes leurs actions, les gens de cour ont un air agréable! Et qu'est-ce que c'est, auprès d'eux, que nos gens de province?

CLAUDINE.

Je crois qu'après les avoir vûs, les Dandins ne vous plaisent guéres.

ANGELIQUE.

Demeure ici, je m'en vais faire la réponse.

CLAUDINE *seule.*

Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici...

SCENE VI.

CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Vrayment, Monsieur, vous avez pris là un habile messager.

CLITANDRE.

Je n'ai pas osé envoyer de mes gens; mais, ma pauvre Claudine, il faut que je te récompense des bons offices que je sçais que tu m'as rendus.

[*Il fouille dans sa poche.*]

CLAUDINE.

Hé! Monsieur, il n'est pas nécessaire. Non, Monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine là; & je vous rends service, parce que vous le méritez, & que je me sens au cœur de l'inclination pour vous.

CLITANDRE *donnant de l'argent à Claudine.*
Je te suis obligé.

LUBIN *à Claudine.*
Puisque nous serons mariés, donne-moi cela que je le mette avec le mien.

CLAUDINE.
Je te le garde aussi-bien que le baiser.

CLITANDRE *à Claudine.*
Di-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle maîtresse?

CLAUDINE.
Oui. Elle est allée y répondre.

CLITANDRE.
Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puisse entretenir?

CLAUDINE.
Oui, venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

CLITANDRE.
Mais le trouvera-t-elle bon, & n'y a-t-il rien à risquer?

CLAUDINE.
Non, non. Son mari n'est pas au logis; & puis, ce n'est pas lui qu'elle a le plus à ménager, c'est son pere & sa mere, pourvû qu'ils soient prévenus, tout le reste n'est point à craindre.

CLITANDRE.
Je m'abandonne à ta conduite.

LUBIN *seul.*
Testiguenne, que j'aurai là une habile femme? Elle a de l'esprit comme quatre.

****

SCENE VII.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN *bas à part.*
Voici mon homme de tantôt. Plût au Ciel qu'il pût

pût se résoudre à vouloir rendre témoignage au pere & à la mere de ce qu'ils ne veulent point croire.

LUBIN.

Ah! Vous voilà, monsieur le babillard, à qui j'avois tant recommandé de ne point parler, & qui me l'aviez tant promis. Vous êtes donc un causeur, & vous allez redire ce que l'on vous dit en secret.

GEORGE DANDIN.

Moi?

LUBIN.

Oui Vous avez été tout rapporter au mari, & vous êtes cause qu'il a fait du vacarme. Je suis bien aise de sçavoir que vous avez de la langue, & cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

GEORGE DANDIN.

Ecoute, mon ami.

LUBIN.

Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté ce qui se passe à cette heure; mais, pour votre punition, vous ne sçaurez rien du tout.

GEORGE DANDIN.

Comment? Qu'est-ce qui se passe?

LUBIN.

Rien; rien. Voilà ce que c'est d'avoir causé; vous n'en tâterez plus, & je vous laisse sur la bonne bouche.

GEORGE DANDIN.

Arrête un peu.

LUBIN.

Point.

GEORGE DANDIN.

Je ne te veux dire qu'un mot.

LUBIN.

Nennin, nennin. Vous avez envie de me tirer les vers du nez.

GEORGE DANDIN.

Non, ce n'est pas cela.

LUBIN.

Hé, quelque sot. Je vous vois venir.

GEORGE DANDIN.

C'est autre chose. Ecoute.

LUBIN.

Point d'affaire. Vous voudriez que je vous disse que Monsieur le Vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, & qu'elle l'a mené chez sa maîtresse. Mais je ne suis pas si bête.

GEORGE DANDIN.

De grace.....

LUBIN.

Non.

GEORGE DANDIN.

Je te donnerai.....

LUBIN.

Tarare.

****

SCENE VIII.

GEORGE DANDIN *seul.*

Je n'ai pû me servir, avec cet innocent, de la pensée que j'avois. Mais le nouvel avis qui lui est échapé feroit la même chose ; &, si le galant est chez moi, ce seroit pour avoir raison aux yeux du pere & de la mere, & les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal de tout ceci, c'est que je ne sçais comment faire pour profiter de cet avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle; & quelque chose que je puisse voir, moi-même, de mon déshonneur, je n'en serai point crû à mon serment, & l'on me dira que je rêve. Si, d'autre part, je vais querir beau-pere & belle-mere, sans être sûr de trouver chez moi le galant, ce sera la même chose; & je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Pourrois-je point m'éclaircir doucement, s'il y est encore?

[*après avoir été regarder par le trou de la serrure.*]

Ah, Ciel! Il n'en faut plus douter, & je viens de l'appercevoir par le trou de la porte. Le sort me donne ici de quoi confondre ma partie; &, pour achever l'avanture, il fait venir, à point nommé, les juges dont j'avois besoin.

SCENE IX.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.

Enfin, vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, & votre fille l'a emporté sur moi; mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommode; &, Dieu merci, mon déshonneur est si clair maintenant, que vous n'en pourrez plus douter.

Mr. DE SOTENVILLE.

Comment, mon gendre, vous en êtes encore là-dessus?

GEORGE DANDIN.

Oui, j'y suis; & jamais je n'eus tant de sujet d'y être.

Me. DE SOTENVILLE.

Vous nous venez encore étourdir la tête?

GEORGE DANDIN.

Oui, Madame; & l'on fait bien pis à la mienne.

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne vous lassez-vous point de vous rendre importun?

GEORGE DANDIN.

Non. Mais je me lasse fort d'être pris pour duppe.

Me. DE SOTENVILLE.

Ne voulez-vous point vous défaire de vos pensées extravagantes?

GEORGE DANDIN.

Non, Madame; mais je voudrois bien me défaire d'une femme qui me déshonore.

Me. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu, notre gendre, apprenez à parler.

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, cherchez des termes moins offençans que ceux-là.

GEORGE DANDIN.

Marchand qui perd, ne peut rire.

Me. DE SOTENVILLE.

Souvenez-vous que vous avez épousé une demoiselle.

GEORGE DANDIN.

Je m'en souviens assez; & ne m'en souviendrai que trop.

Mr. DE SOTENVILLE.

Si vous vous en souvenez, songez donc à parler d'elle avec plus de respect.

GEORGE DANDIN.

Mais que ne songe-t-elle plûtôt à me traiter plus honnêtement? Quoi? Parce qu'elle est demoiselle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plaît, sans que j'ose souffler?

Mr. DE SOTENVILLE.

Qu'avez-vous donc, & que pouvez-vous dire? N'avez-vous pas vû ce matin qu'elle s'est défendue de connoître celui dont vous m'étiez venu parler?

GEORGE DANDIN.

Oui. Mais, vous, que pourrez-vous dire, si je vous fais voir maintenant que le galant est avec elle?

Me. DE SOTENVILLE.

Avec elle?

GEORGE DANDIN.

Oui, avec elle, & dans ma maison.

Mr. DE SOTENVILLE.

Dans votre maison!

GEORGE DANDIN.

Oui, dans ma propre maison.

Me. DE SOTENVILLE.

Si cela est, nous serons pour vous contr'elle.

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui. L'honneur de notre famille nous est plus cher que toute chose; &, si vous dites vray, nous la

renoncerons pour notre sang, & l'abandonnerons à votre colère.

GEORGE DANDIN.

Vous n'avez qu'à me suivre.

Me. DE SOTENVILLE.

Gardez de vous tromper.

Mr. DE SOTENVILLE.

N'allez pas faire comme tantôt.

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu! Vous allez voir. [*montrant Clitandre qui sort avec Angélique.*] Tenez. Ai-je menti?

****

SCENE X.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, MONSIEUR DE SOTENVILLE & MADAME DE SOTENVILLE avec GEORGE DANDIN, dans le fond du théâtre.

ANGELIQUE *à Clitandre.*

Adieu. J'ai peur qu'on vous surprenne ici; & j'ai quelques mesures à garder.

CLITANDRE.

Promettez-moi donc, Madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

ANGELIQUE.

J'y ferai mes efforts.

GEORGE DANDIN *à Monsieur & à Madame de Sotenville.*

Approchons doucement par derrière; & tâchons de n'être point vûs.

CLAUDINE.

Ah! Madame, tout est perdu. Voilà votre pere & votre mere accompagnés de votre mari.

CLITANDRE *à part.*

Ah, Ciel!

ANGELIQUE *bas à Clitandre & à Claudine.*

Ne faites pas semblant de rien, & me laissez faire tous deux. *[haut à Clitandre.]* Quoi ? Vous osez en user de la sorte, après l'affaire de tantôt, & c'est ainsi que vous dissimulez vos sentimens ? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, & que vous faites des desseins de me solliciter, j'en témoigne mon dépit ; & m'explique à vous clairement en présence de tout le monde ; vous niez hautement la chose, & me donnez parole de n'avoir aucune pensée de m'offenser, & cependant, le même jour, vous prenez la hardiesse de venir chez moi me rendre visite, de me dire que vous m'aimez, & de me faire cent sots contes, pour me persuader de répondre à vos extravagances, comme si j'étois femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, & m'éloigner jamais de la vertu que mes parens m'ont enseignée ? Si mon pere sçavoit cela, il vous apprendroit bien à tenter de ces entreprises ; mais une honnête femme n'aime point les éclats, je *[après avoir fait signe à Claudine d'apporter un bâton]* n'ai garde de lui en rien dire ; & je veux vous montrer que, toute femme que je suis, j'ai assez de courage pour me venger moi-même des offenses que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'est pas d'un gentilhomme ; & ce n'est pas en gentilhomme aussi que je veux vous traiter.

[Angélique prend le bâton, & le léve sur Clitandre, qui se range de façon que les coups tombent sur George Dandin].

CLITANDRE *criant comme s'il avoit été frappé.*

Ah, ah, ah, ah, ah ! Doucement.



SCENE XI.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Fort, Madame, frappez comme il faut.

ANGELIQUE *faisant semblant de parler à Clitandre.*

S'il vous demeure quelque chose sur le cœur, je suis pour vous répondre.

CLAUDINE.

Apprenez à qui vous vous jouez.

ANGELIQUE *faisant l'étonnée.*

Ah! Mon pere, vous êtes-là?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui, ma fille; & je vois qu'en sagesse & en courage tu te montres un digne rejetton de la maison de Sotenville. Vien-çà, approche-toi que je t'embrasse.

Me. DE SOTENVILLE.

Embrasse-moi aussi, ma fille. Las! Je pleure de joye, & reconnois mon sang aux choses que tu viens de faire.

Mr. DE SOTENVILLE.

Mon gendre, que vous devez être ravi, & que cette avanture est pour vous pleine de douceurs! Vous aviez un juste sujet de vous alarmer; mais vos soupçons se trouvent dissipés le plus avantageusement du monde.

Me. DE SOTENVILLE.

Sans doute, notre gendre, vous devez maintenant être le plus content des hommes.

CLAUDINE.

Assûrément. Voilà, une femme celle-là, vous êtes trop heureux de l'avoir; & vous devriez baiser les pas par où elle passe.

GEORGE DANDIN *à part.*

Hé, traîtresse?

Mr. DE SOTENVILLE.

Qu'est-ce, mon gendre? Que ne remerciez-vous un peu votre femme de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous.

ANGELIQUE.

Non, non, mon pere, il n'est pas nécessaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir; & tout ce que j'en fais, n'est que pour l'amour de moi-même.

Mr. DE SOTENVILLE.

Où allez-vous ma fille?

ANGELIQUE.

Je me retire, mon pere, pour ne me voir point obligée à recevoir ses complimens.

CLAUDINE *à George Dandin.*

Elle a raison d'être en colère. C'est une femme qui mérite d'être adorée, & vous ne la traitez pas comme vous devriez.

GEORGE DANDIN *à part.*

Scélérate.

****

SCENE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

Mr. DE SOTENVILLE.

C'est un petit ressentiment de l'affaire de tantôt, & cela se passera avec un peu de caresse que vous lui ferez. Adieu, mon gendre, vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez-vous-en faire la paix ensemble, & tâchez de l'appaiser par des excuses de votre emportement.

Me. DE SOTENVILLE.

Vous devez considérer que c'est une jeune fille élevée à la vertu, & qui n'est point accoutumée à se voir soupçonner d'aucune vilaine action. Adieu. Je suis ravie de voir vos désordres finis, & des transports de joye que vous doit donner sa conduite.

****

SCENE XIII.

GEORGE DANDIN *seul.*

Je ne dis mot; car je ne gagnerois rien à parler. Jamais il ne s'est rien vû d'égal à ma disgrace. Oui, j'admire mon malheur, & la subtile adresse de ma carogne de femme pour se donner toujours raison, & me faire avoir tort. Est-il possible que toujours j'aurai du dessous avec elle, que les apparences toujours tourneront contre moi; & que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée? O Ciel! séconde mes desseins, & m'accorde la grace de faire voir aux gens que l'on me déshonore.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, LUBIN.

CLITANDRE.

LA nuit est avancée, j'ai peur qu'il ne soit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin.

LUBIN.

Monsieur.

CLITANDRE.

Est-ce par ici?

LUBIN.

Je pense que oui. Morgué voilà une sotte nuit, d'être si noire que cela.

CLITANDRE.

Elle a tort assûrément; mais, si d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne soyions vûs.

LUBIN.

Vous avez raison, elle n'a pas tant de tort. Je voudrois bien sçavoir, Monsieur, vous qui êtes sçavant, pourquoi il ne fait point jour la nuit.

CLITANDRE.

C'est une grande question, & qui est difficile. Tu es curieux, Lubin?

LUBIN.

Oui. Si j'avois étudié, j'aurois été songer à des choses où on n'a jamais songé.

CLITANDRE.

Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'esprit subtil & pénétrant.

LUBIN.

Cela est vray. Tenez. J'explique du latin, quoique jamais je ne l'aye appris; &, voyant l'autre jour écrit sur une grande porte, *collegium*, je devinai que cela vouloit dire collége.

CLITANDRE.

Cela est admirable ! Tu sçais donc lire, Lubin?

LUBIN.

Oui, je sçai lire la lettre moulée; mais je n'ai jamais sçû apprendre à lire l'écriture.

CLITANDRE.

[après avoir frappé dans ses mains.]

Nous voici contre la maison. C'est le signal que m'a donné Claudine.

LUBIN.

Par ma foi, c'est une fille qui vaut de l'argent; & je l'aime de tout mon cœur.

CLITANDRE.

Aussi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.

LUBIN.

Monsieur, je vous suis.....

CLITANDRE.

Chut. J'entends quelque bruit.

****

SCENE II.

ANGELIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN.

ANGELIQUE.

Claudine.

CLAUDINE.

Hé bien?

ANGELIQUE.

Laisse la porte entr'ouverte.

CLAUDINE.

Voilà qui est fait.

[Scene de nuit. Les acteurs se cherchent les uns les autres, dans l'obscurité.]

CLITANDRE *à Lubin.*

Ce sont elles. St.

ANGELIQUE.

St.

LUBIN.

St.

CLAUDINE.

St.

CLITANDRE *à Claudine, qu'il prend pour Angélique.*

Madame.

ANGELIQUE *à Lubin qu'elle prend pour Clitandre.*

Quoi?

LUBIN *à Angélique, qu'il prend pour Claudine.*

Claudine.

CLAUDINE *à Clitandre, qu'elle prend pour Lubin.*

Qu'est-ce.

CLITANDRE *à Claudine, croyant parler à Angélique.*

Ah! Madame, que j'ai de joye!

LUBIN *à Angélique, croyant parler à Claudine.*

Claudine, ma pauvre Claudine.

CLAUDINE *à Clitandre.*

Doucement, Monsieur.

ANGELIQUE *à Lubin.*

Tout beau, Lubin.

CLITANDRE.

Est-ce toi, Claudine?

CLAUDINE.

Oui.

LUBIN.

Est-ce vous, Madame?

ANGELIQUE.

Oui.

CLAUDINE *à Clitandre.*

Vous avez pris l'une pour l'autre.

LUBIN *à Angélique.*

Ma foi, la nuit on n'y voit goutte.

ANGELIQUE.

Est-ce pas vous, Clitandre?

CLITANDRE.

Oui, Madame.

ANGELIQUE.

Mon mari ronfle comme il faut, & j'ai pris ce tems pour nous entretenir ici.

CLITANDRE.

Cherchons quelque lieu pour nous asseoir.

CLAUDINE.

C'est fort bien avisé.

[*Angélique, Clitandre, & Claudine vont s'asseoir dans le fond du théâtre.*]

LUBIN *cherchant Claudine.*

Claudine, où est-ce que tu es?

SCENE III.

ANGELIQUE, CLITANDRE & CLAUDINE assis au fond du theâtre, GEORGE DANDIN, à moitié déshabillé, LUBIN,

GEORGE DANDIN *à part.*

J'ai entendu descendre ma femme, & je me suis vîte habillé pour descendre après elle. Où peut-elle être allée? Seroit-elle sortie?

LUBIN *cherchant toujours Claudine.*

[*prenant George Dandin pour Claudine.*]

Où es-tu donc, Claudine? Ah! Te voilà. Par ma foi, ton maître est plaisamment attrapé, & je trouve ceci aussi drôle que les coups de bâton de tantôt, dont on m'a fait récit. Ta maîtresse dit qu'il ronfle à cette heure, comme tous les diantres; & il ne sçait pas que Monsieur le Vicomte & elle sont ensemble pendant qu'il dort. Je voudrois bien sçavoir quel songe il fait maintenant. Cela est tout-à-fait risible. De quoi s'avise-t-il aussi d'être

jaloux de sa femme, & de vouloir qu'elle soit à lui tout seul? C'est un impertinent, & Monsieur le Vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine. Allons, suivons-les, & me donne ta petite menotte que je la baise. Ah! Que cela est doux? Il me semble que je mange des confitures.

[*à George Dandin, qu'il prend toujours pour Claudine, & qui le repousse rudement.*]

Tu-Dieu, comme vous y allez? Voilà une petite menotte qui est un peu bien rude.

GEORGE DANDIN.

Qui va là?

LUBIN.

Personne.

GEORGE DANDIN.

Il fuit; & me laisse informé de la nouvelle perfidie de ma coquine. Allons, il faut que, sans tarder, j'envoye appeller son pere & sa mere, & que cette avanture me serve à me faire séparer d'elle. Holà, Colin, Colin.

****

SCENE IV.

ANGELIQUE & CLITANDRE, avec CLAUDINE & LUBIN assis au fond du théâtre, GEORGE DANDIN, COLIN.

COLIN *à la fenêtre.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Allons, vîte ici bas.

COLIN *sautant par la fenêtre.*

M'y voilà, on ne peut pas plus vîte.

GEORGE DANDIN.

Tu es-là?

COLIN.

Oui, Monsieur.

[*Pendant que George Dandin va chercher Colin du côté où il a entendu sa voix, Colin passe de l'autre, & s'endort.*

GEORGE DANDIN *se tournant du côté où il croit qu'est Colin.*

Doucement. Parle bas. Ecoute. Va-t-en chez mon beau-pere, & ma belle mere, & dis que je les prie très-instamment de venir tout-à-l'heure ici. Entens-tu? Hé Colin, Colin.

COLIN *de l'autre côté, se réveillant.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Où, diable, es-tu?

COLIN.

Ici.

GEORGE DANDIN.

Peste soit du maroufle, qui s'éloigne de moi.

[*Pendant que George Dandin retourne du côté où il croit que Colin est resté, Colin, à moitié endormi, passe de l'autre, & se rendort.*]

Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-pere, & ma belle-mere, & leur dire que je les conjure de se rendre ici tout-à-l'heure. M'entens-tu bien? Répon, Colin. Colin.

COLIN *de l'autre côté se réveillant.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Voilà un pendard qui me fera enrager. Vien-t-en à moi. [*ils se rencontrent & tombent tous deux.*] Ah! Le traître! Il m'a estropié. Où est-ce que tu es? Approche que je te donne mille coups. Je pense qu'il me fuit.

COLIN.

Assûrément.

GEORGE DANDIN.

Veux-tu venir?

COLIN.

Nenni, ma foi.

GEORGE DANDIN.

Vien, te dis-je.

COLIN.

Point, Vous me voulez battre.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, non. Je ne te ferai rien.

COLIN.

Assûrément?

GEORGE DANDIN.

[*à Colin, qu'il tient par le bras.*]

Oui. Approche. Bon. Tu es bienheureux de ce que j'ai besoin de toi. Va-t-en vîte, de ma part, prier mon beau-pere & ma belle-mere, de se rendre ici le plûtôt qu'ils pourront, & leur dis que c'est pour une affaire de la dernière conséquence; &, s'ils faisoient quelque difficulté, à cause de l'heure, ne manque pas de les presser, & de leur bien faire entendre qu'il est très-important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils soient. Tu m'entends bien maintenant.

COLIN.

Oui, Monsieur.

GEORGE DANDIN.

[*se croyant seul.*]

Va vîte, & revien de même. Et moi je vais rentrer dans ma maison, attendant que..... Mais j'entends quelqu'un. Ne seroit-ce point ma femme? Il faut que j'écoute, & me serve de l'obscurité qu'il fait.

[*George Dandin se range près la porte de sa maison.*]

SCENE V.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE. LUBIN, GEORGE DANDIN.

ANGELIQUE *à Clitandre.*

Adieu. Il est tems de se retirer.

CLITANDRE.

Quoi! Si-tôt.

ANGELIQUE.

Nous nous sommes assez entretenus.

CLI-

CLITANDRE.

Ah! Madame, puis-je assez vous entretenir, & trouver, en si peu de tems, toutes les paroles dont j'ai besoin? Il me faudroit des journées entières pour me bien expliquer à vous de tout ce que je sens, & je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

ANGELIQUE.

Nous en écouterons une autrefois davantage.

CLITANDRE.

Hélas! De quel coup me percez-vous l'ame, lorsque vous me parlez de vous retirer, & avec combien de chagrin m'allez-vous laisser maintenant!

ANGELIQUE.

Nous trouverons moyen de nous revoir.

CLITANDRE.

Oui; mais je songe qu'en me quittant, vous allez trouver un mari. Cette pensée m'assassine, & les priviléges qu'ont les maris, sont des choses cruelles pour un amant qui aime bien.

ANGELIQUE.

Serez-vous assez foible pour avoir cette inquiétude, & pensez-vous qu'on soit capable d'aimer de certains maris qu'il y a? On les prend parce qu'on ne s'en peut défendre, & que l'on dépend de parens, qui n'ont des yeux que pour le bien; mais on sçait leur rendre justice, & l'on se moque fort de les considérer au-delà de ce qu'ils méritent.

GEORGE DANDIN *à part*.

Voilà nos carognes de femmes.

CLITANDRE.

Ah! Qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a reçû, & que c'est une étrange chose que l'assemblage qu'on a fait, d'une personne comme vous, avec un homme comme lui!

GEORGE DANDIN *à part*.

Pauvres maris! Voilà comme on vous traite.

CLITANDRE.

Vous méritez, sans doute, une toute autre destinée; & le Ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un paysan.

GEORGE DANDIN.

Plût au Ciel, fût-elle la tienne! Tu changerois bien de langage. Rentrons, c'en est assez.

[*George Dandin, étant rentré, ferme la porte en dedans.*]

❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊❊

SCENE VI.

ANGELIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN.

CLAUDINE.

Madame, si vous avez du mal à dire de votre mari, dépêchez vîte, car il est tard.

CLITANDRE.

Ah, Claudine, que tu es cruelle!

ANGELIQUE *à Clitandre.*

Elle a raison. Séparons-nous.

CLITANDRE.

Il faut donc s'y résoudre, puisque vous le voulez. Mais, au moins, je vous conjure de me plaindre, un peu, des méchans momens que je vais passer.

ANGELIQUE.

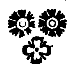
Adieu.

LUBIN.

Où es-tu, Claudine, que je te donne le bon soir?

CLAUDINE.

Va, Va, je le reçois de loin, & je t'en renvoye autant.



SCENE VII.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

ANGELIQUE.

Rentrons sans faire de bruit.

CLAUDINE.

La porte s'est fermée.

ANGELIQUE.

J'ai le passe-par-tout.

CLAUDINE.

Ouvrez donc doucement.

ANGELIQUE.

On a fermé en dedans, & je ne sçais comment nous ferons.

CLAUDINE.

Appellez le garçon qui couche-là.

ANGELIQUE.

Colin, Colin, Colin.

****

SCENE VIII.

GEORGE DANDIN; ANGELIQUE, CLAUDINE.

GEORGE DANDIN *à la fenêtre.*

Colin, Colin. Ah! Je vous y prends donc, Madame ma femme; & vous faites des *escampativos* pendant que je dors. Je suis bien aise de cela, & de vous voir dehors à l'heure qu'il est.

ANGELIQUE.

Hé bien? Quel grand mal est-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit?

GEORGE DANDIN.

Oui, oüi. L'heure est bonne à prendre le frais.

C'eſt bien plûtot le chaud, Madame la coquine; & nous ſçavons toute l'intrigue du rendez-vous, & du damoiſeau. Nous avons entendu votre galant entretien, & les beaux vers à ma louange que vous avez dits l'un & l'autre. Mais ma conſolation, c'eſt que je vais être vengé; & que votre pere & votre mere ſeront convaincus maintenant de la juſtice de mes plaintes, & du déréglement de votre conduite. Je les ai envoyé querir, & ils vont être ici dans ce moment.

ANGELIQUE *à part.*

Ah Ciel!

CLAUDINE.

Madame.

GEORGE DANDIN.

Voilà un coup, ſans doute, où vous ne vous attendiez pas. C'eſt maintenant que je triomphe, & j'ai dequoi mettre à bas votre orgueil, & détruire vos artifices. Juſques ici vous avez joué mes accuſations, ébloui vos parens, & plâtré vos malverſations. J'ai eu beau voir, & beau dire, votre adreſſe toujours l'a emporté ſur mon bon droit, & toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raiſon; mais, à cette fois, Dieu merci, les choſes vont être éclaircies, & votre effronterie ſera pleinement confondue.

ANGELIQUE.

Hé, je vous prie, faites-moi ouvrir la porte.

GEORGE DANDIN.

Non, non, il faut attendre la venue de ceux que j'ai mandés, & je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il eſt. En attendant qu'ils viennent, ſongez, ſi vous voulez, à chercher dans votre tête quelque nouveau détour pour vous tirer de cette affaire; à inventer quelque moyen de rhabiller votre eſcapade; à trouver quelque belle ruſe pour éluder ici les gens & paroître innocente, quelque prétexte ſpécieux de pélerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant que vous venez de ſecourir.

ANGELIQUE.

Non, Mon intention n'eſt pas de vous rien dé-

guiser. Je ne prétends point me défendre, ni vous nier les choses, puisque vous les sçavez.

GEORGE DANDIN.

C'est que vous voyez bien que tous les moyens vous en sont fermés; & que, dans cette affaire, vous ne sçauriez inventer d'excuse, qu'il ne me soit facile de convaincre de fausseté.

ANGELIQUE.

Oui, je confesse que j'ai tort, & que vous avez sujet de vous plaindre. Mais je vous demande, par grace, de ne m'exposer point maintenant à la mauvaise humeur de mes parens; & de me faire promtement ouvrir.

GEORGE DANDIN.

Je vous baise les mains.

ANGELIQUE.

Hé; *mon* pauvre petit mari; je vous en conjure.

GEORGE DANDIN.

Hé, mon pauvre petit mari! Je suis votre petit mari maintenant, parce que vous vous sentez prise. Je suis bien aise de cela; & vous ne vous étiez jamais avisée de me dire ces douceurs.

ANGELIQUE.

Tenez, *je* vous promets de ne vous plus donner aucun *sujet* de déplaisir; & de me...

GEORGE DANDIN.

Tout cela n'est rien. Je ne veux point perdre cette avanture; & il m'importe qu'on soit une fois éclairci à fond de vos déportemens.

ANGELIQUE.

De grace, laissez-moi vous dire. Je vous demande un moment d'audiance.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, quoi?

ANGELIQUE.

Il est vray que j'ai failli, je vous l'avoue encore une fois, que votre ressentiment est juste, que j'ai pris le tems de sortir pendant que vous dormiez, & que cette sortie est un rendez-vous que j'avois don-

né à la personne que vous dites. Mais enfin ce sont des actions que vous devez pardonner à mon âge, des emportemens de jeune personne qui n'a encore rien vû, & ne fait que d'entrer au monde, des libertés, où l'on s'abandonne, sans y penser de mal, & qui, sans doute, dans le fond, n'ont rien de...

GEORGE DANDIN.

Oui, vous le dites, & ce sont de ces choses qui ont besoin qu'on les croye pieusement.

ANGELIQUE.

Je ne veux point m'excuser par-là d'être coupable envers vous, & je vous prie seulement d'oublier une offense dont je vous demande pardon de tout mon cœur; & de m'épargner, en cette rencontre, le déplaisir que me pourroient causer les reproches fâcheux de mon pere & de ma mere. Si vous m'accordez généreusement la grace que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir, me gagnera entièrement, elle touchera tout-à-fait mon cœur; & y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parens, & les liens du mariage n'avoient pû y jetter. En un mot, elle sera cause que je renoncerai à toutes les galanteries, & n'aurai de l'attachement que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir désormais la meilleure femme du monde, & que je vous témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié, que vous en serez satisfait.

GEORGE DANDIN.

Ah! Crocodile, qui flate les gens pour les étrangler.

ANGELIQUE.

Accordez-moi cette faveur.

GEORGE DANDIN.

Point d'affaires. Je suis inéxorable.

ANGELIQUE.

Montrez-vous généreux.

GEORGE DANDIN.

Non.

ANGELIQUE.

De grace.

GEORGE DANDIN.

Point.

ANGELIQUE.

Je vous en conjure de tout mon cœur.

GEORGE DANDIN.

Non, non, non. Je veux qu'on soit détrompé de vous, & que votre confusion éclate.

ANGELIQUE.

Hé bien, si vous me réduisez au désespoir, je vous avertis qu'une femme en cet état est capable de tout; & que je ferai quelque chose ici dont vous vous repentirez.

GEORGE DANDIN.

Et que ferez-vous, s'il vous plaît?

ANGELIQUE.

Mon cœur se portera jusqu'aux extrêmes résolutions; &, de ce couteau que voici, je me tuerai sur la place.

GEORGE DANDIN.

Ah, ah! A la bonne heure.

ANGELIQUE.

Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On sçait de tous côtés nos différends & les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorsqu'on me trouvera morte, il n'y aura personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tuée; & mes parens ne sont pas gens, assûrément, à laisser cette mort impunie, & ils en feront, sur votre personne, toute la punition que leur pourront offrir & les poursuites de la Justice, & la chaleur de leur ressentiment. C'est par-là que je trouverai moyen de me venger de vous, & je ne suis pas la première qui ait sçû recourir à de pareilles vengeances, & qui n'ait pas fait difficulté de se donner la mort, pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser à la dernière extrémité.

GEORGE DANDIN.

Je suis votre valet. On ne s'avise plus de se tuer

ſoi-même; & la mode en eſt paſſée il y a longtems.

ANGELIQUE.

C'eſt une choſe dont vous pouvez vous tenir ſûr; &, ſi vous perſiſtez dans votre refus, ſi vous ne me faites ouvrir, je vous jure que, tout-à-l'heure, je vais vous faire voir juſques où peut aller la réſolution d'une perſonne qu'on met au déſeſpoir.

GEORGE DANDIN.

Bagatelles, bagatelles, c'eſt pour me faire peur.

ANGELIQUE.

Hé bien, puiſqu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux, & montrera ſi je me moque.

[*Après avoir fait ſemblant de ſe tuer.*]

Ah! C'en eſt fait. Faſſe le Ciel que ma mort ſoit vengée, comme je le ſouhaite, & que celui qui en eſt la cauſe, reçoive un juſte châtiment de la dureté qu'il a eue pour moi!

GEORGE DANDIN.

Ouais? Seroit-elle bien ſi malicieuſe, que de s'être tuée pour me faire pendre? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

****

SCENE IX.

ANGELIQUE, CLAUDINE.

ANGELIQUE *à Claudine.*

St. Paix. Rangeons-nous chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.



SCENE X.

ANGELIQUE & CLAUDINE entrant dans la maison, au moment que George Dandin en sort, & fermant la porte en dedans, GEORGE DANDIN une chandelle à la main.

GEORGE DANDIN.

La méchanceté d'une femme iroit-elle bien jus- [*seul, après avoir regardé par tout.*] ques-là? Il n'y a personne. Hé, je m'en étois bien douté, & la pendarde s'est retirée, voyant qu'elle ne gagnoit rien après moi, ni par prières, ni par menaces. Tant mieux, cela rendra ses affaires encore plus mauvaises; & le pere & la mere qui vont [*après avoir été à la porte de sa maison pour rentrer.*] venir, en verront mieux son crime. Ah, ah! La porte est fermée. Holà, oh, quelqu'un, qu'on m'ouvre promtement.

****

SCENE XI.

ANGELIQUE & CLAUDINE à la fenêtre, GEORGE DANDIN.

ANGELIQUE.

Comment! C'est toi? D'où viens-tu, bon pendard? Est-il l'heure de revenir chez soi quand le jour est prêt de paroître, & cette manière de vie est-elle celle que doit suivre un honnête mari?

CLAUDINE.

Cela est-il beau d'aller yvrogner toute la nuit, & de laisser ainsi toute seule une pauvre jeune femme dans la maison?

GEORGE DANDIN.

Comment! Vous avez....

ANGELIQUE.

Va, va, traître, je suis lasse de tes déportemens, & je veux m'en plaindre, sans plus tarder, à mon pere & à ma mere.

GEORGE DANDIN.

Quoi, C'est ainsi que vous osez....

****

SCENE XII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, & MADAME DE SOTENVILLE, en déshabillé de nuit, COLIN portant une lanterne, ANGELIQUE & CLAUDINE à la fenêtre, GEORGE DANDIN.

ANGELIQUE *à Mr. & Me. de Sotenville.*

Approchez, de grace, & venez me faire raison de l'insolence la plus grande du monde, d'un mari à qui le vin & la jalousie ont troublé, de telle sorte, la cervelle, qu'il ne sçait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait; & vous a lui-même envoyé querir pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais ouï parler. Le voilà qui revient, comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit; &, si vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi; que, durant qu'il dormoit, je me suis dérobé d'auprès de lui pour m'en aller courir, & cent autres contes de même nature qu'il est allé rêver.

GEORGE DANDIN *à part.*

Voilà une méchante carogne.

CLAUDINE.

Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il étoit dans la maison, & que nous étions dehors; & c'est une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

Mr. DE SOTENVILLE.

Comment! Qu'est-ce à dire cela?

Me. DE SOTENVILLE.

Voilà une furieuse impudence, que de nous envoyer querir!

GEORGE DANDIN.

Jamais....

ANGELIQUE.

Non, mon pere, je ne puis plus souffrir un mari de la sorte, ma patience est poussée à bout; & il vient de me dire cent paroles injurieuses.

M. DE SOTENVILLE à George Dandin.

Corbleu, vous êtes un mal-honnête homme.

CLAUDINE.

C'est une conscience de voir une pauvre jeune femme traitée de la façon, & cela crie vengeance au Ciel.

GEORGE DANDIN.

Peut-on...

Mr. DE SOTENVILLE.

Allez, vous devriez mourir de honte.

GEORGE DANDIN.

Laissez-moi vous dire deux mots.

ANGELIQUE.

Vous n'avez qu'à l'écouter, il va vous en conter de belles.

GEORGE DANDIN *à part.*

Je désespére.

CLAUDINE.

Il a tant bû, que je ne pense pas qu'on puisse durer contre lui: l'odeur du vin qu'il souffle est montée jusqu'à nous.

GEORGE DANDIN.

Monsieur mon beau-pere, je vous conjure...

Mr. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous, vous puez le vin à pleine bouche.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie....

Me. DE SOTENVILLE.

Fi, ne m'approchez pas, votre haleine est empestée.

GEORGE DANDIN *à Mr. de Sotenville.*

Souffrez que je vous....

Mr. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous, vous dis-je, on ne peut vous souffrir.

GEORGE DANDIN *à Me. de Sotenville.*

Permettez-moi, de grace, que....

Me. DE SOTENVILLE.

Pouas, vous m'engloutissez le cœur. Parlez de loin, si vous voulez.

GEORGE DANDIN.

Hé bien, oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, & que c'est elle qui est sortie.

ANGELIQUE.

Ne voilà pas ce que je vous ai dit?

CLAUDINE.

Vous voyez quelle apparence il y a.

Mr. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Allez, vous vous moquez des gens. Descendez, ma fille, & venez ici.

****

SCENE XIII.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN, COLIN.

GEORGE DANDIN.

J'atteste le Ciel, que j'étois dans la maison, & que....

Mr. DE SOTENVILLE.

Taisez-vous, c'est une extravagance qui n'est pas supportable.

GEORGE DANDIN.

Que la foudre m'écrase tout-à-l'heure, si....

Mr. DE SOTENVILLE.

Ne nous rompez pas davantage la tête; & songez à demander pardon à votre femme.

GEORGE DANDIN.

Moi, demander pardon?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui; pardon; & sur le champ.

GEORGE DANDIN.

Quoi! je...

Mr. DE SOTENVILLE.

Corbleu, si vous me repliquez, je vous apprendrai ce que c'est que de vous jouer à nous.

GEORGE DANDIN.

Ah, George Dandin!

SCENE XIV.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, ANGELIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE, COLIN.

Mr. DE SOTENVILLE.

Allons, venez, ma fille, que votre mari vous demande pardon.

ANGELIQUE.

Moi, lui pardonner tout ce qu'il m'a dit? Non, non, mon pere, il m'est impossible de m'y résoudre; & je vous prie de me séparer d'un mari avec lequel je ne sçaurois plus vivre.

CLAUDINE.

Le moyen d'y résister?

Mr. DE SOTENVILLE.

Ma fille, de semblables séparations ne se font point sans grand scandale; & vous devez vous montrer plus sage que lui, & patienter encore cette fois.

ANGELIQUE.

Comment patienter après de telles indignités? Non; mon pere, c'est une chose où je ne puis consentir.

Mr. DE SOTENVILLE.

Il le faut, ma fille, & c'est moi qui vous le commande.

ANGELIQUE.

Ce mot me ferme la bouche; & vous avez sur moi une puissance absolue.

CLAUDINE.

Quelle douceur!

ANGELIQUE.

Il est fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures; mais, quelque violence que je me fasse, c'est à moi de vous obéïr.

CLAUDINE.

Pauvre mouton!

Mr. DE SOTENVILLE *à Angélique.*

Approchez.

ANGELIQUE.

Tout ce que vous me faites faire ne servira de rien; & vous verrez que ce sera dès demain à recommencer.

Mr. DE SOTENVILLE.

[*à George Dandin.*]

Nous y donnerons ordre. Allons, mettez-vous à genoux.

GEORGE DANDIN.

A genoux?

Mr. DE SOTENVILLE.

Oui, à genoux; & sans tarder.

GEORGE DANDIN *à genoux, une chandelle à la main.*

[*à part.*] [*à Mr. de Sotenville.*]

O Ciel! Que faut-il dire?

Mr. DE SOTENVILLE.

Madame, je vous prie de me pardonner.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie de me pardonner.

Mr. DE SOTENVILLE.

L'extravagance que j'ai faite.

GEORGE DANDIN.

[à part.]

L'extravagance que j'ai faite, de vous épouser.

Mr. DE SOTENVILLE.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

GEORGE DANDIN.

Et *je vous promets* de mieux vivre à l'avenir.

Mr. DE SOTENVILLE *à George Dandin.*

Prenez-y garde, & sçachez que c'est ici la dernière de vos impertinences que nous souffrirons.

Me. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu! Si vous y retournez, on vous apprendra le respect que vous devez à votre femme & à *ceux de qui elle sort.*

Mr. DE SOTENVILLE.

[à George Dandin.]

Voilà le jour qui va paroître. Adieu. Rentrez chez vous. *[à Madame de Sotenville.]* & songez bien à être sage. Et, nous, m'amour, allons nous mettre au lit.

****

SCENE DERNIERE.

GEORGE DANDIN *seul.*

Ah! Je le quitte maintenant, & je n'y vois plus *de reméde.* Lorsqu'on a, comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jetter dans l'eau la tête la première.

FIN.

GEORGE DANDIN, OU LE MARI CONFONDU,

Comédie en prose, & en trois Actes, représentée à Versailles le 15 de Juillet 1668, & à Paris le 9 de Novembre 1668.

On ne connoît, & on ne joue cette Pièce que sous le nom de *George Dandin*; & au contraire le Cocu Imaginaire qu'on avoit intitulé & affiché *Sganarelle*, n'est connu que sous le non du Cocu Imaginaire, peut-être parce que ce dernier titre est plus plaisant que celui du Mari confondu. George Dandin réussit pleinement. Mais si on ne reprocha rien à la conduite & au stile, on se souleva un peu contre le sujet même de la Pièce; on se révolta contre une Comédie, dans laquelle une femme mariée donne un rendez-vous à son Amant.

****

AVERTISSEMENT.

La Comédie de George Dandin parut pour la premiere fois devant le Roi en 1668, & faisoit une des principales parties de la fête que sa Majesté donna à Versailles le 18 Juillet de cette année. Elle y fut représentée avec des intermédes qui sont une espéce de Comédie en vers, mélée de musique & de danses, qu'on avoit, en quelque sorte, liée au sujet principal.

En faisant imprimer ces intermédes, on a joint le détail de la fête entière, & on y a été autorisé par celui qui nous a été conservé dans toutes les éditions de Molière, de la fête de 1664. Les monumens de la magnificence de Louis XIV. en tous les genres, méritent d'être transmis à la postérité.

✿

FESTE DE VERSAILLES, en 1668.

LE Roi ayant accordé la paix aux instances de ses Alliés, & aux vœux de toute l'Europe, & donné des marques d'une modération & d'une bonté sans exemple, même dans le plus fort de ses conquêtes, ne pensoit plus qu'à s'appliquer aux affaires de son royaume, lorsque, pour réparer en quelque sorte ce que la Cour avoit perdu dans le carnaval pendant son absence, il résolut de faire une fête dans les jardins de Versailles, où, parmi les plaisirs que l'on trouve dans un séjour si délicieux, l'esprit fût encore touché de ces beautés surprenantes & extraordinaires dont ce grand Prince sçait si bien assaisonner tous ses divertissemens.

Pour cet effet, voulant donner la Comédie, ensuite d'une collation, & après la Comédie, le souper qui fût suivi d'un bal & d'un feu d'artifice, il jetta les yeux sur les personnes qu'il jugea les plus capables pour disposer toutes les choses propres à cela. Il leur marqua lui-même les endroits où la disposition du lieu pouvoit, par sa beauté naturelle, contribuer davantage à leur décoration; &, parce que l'un des plus beaux ornemens de cette maison est la quantité des eaux que l'art y a conduites malgré la nature qui les lui avoit refusées, sa Majesté leur ordonna de s'en servir le plus qu'ils pourroient à l'embellissement de ces lieux; & même leur ouvrit les moyens de les employer, & d'en tirer les effets qu'elles peuvent faire.

Pour l'exécution de cette fête le Duc de Crequi, comme premier Gentilhomme de la chambre, fut chargé de ce qui regardoit la Comédie; le Maréchal de Bellefonds, comme premier Maître d'hôtel du Roi, prit le soin de la collation, du souper & de tout ce qui regardoit le service des ta-

bles; & Monsieur Colbert, comme Surintendant des bâtimens, fit construire & embellir les divers lieux destinés à ce divertissement royal, & donna les ordres pour l'exécution des feux d'artifice.

Le sieur Vigarani eut ordre de dresser le théâtre pour la Comedie, le sieur Gissey d'accommoder un endroit pour le souper, & le sieur le Vau premier Architecte du Roi, un autre pour le bal.

Le mercredi 18. jour de Juillet, le Roi étant parti de saint Germain vint dîner à Versailles avec la Reine, Monseigneur le Dauphin, Monsieur & Madame. Le reste de la Cour, étant arrivé incontinent après midi, trouva des Officiers du Roi qui faisoient les honneurs, & recevoient tout le monde dans les sales du château, où il y avoit en plusieurs endroits des tables dressées, & dequoi se rafraîchir; les principales Dames furent conduites dans des chambres particulières pour se reposer.

Sur les six heures du soir, le Roi, ayant commandé au Marquis de Gesvres Capitaine de ses gardes, de faire ouvrir toutes les portes afin qu'il n'y eût personne qui ne prît part au divertissement, sortit du château avec la Reine, & tout le reste de la Cour, pour prendre le plaisir de la promenade.

Quand leurs Majestés eurent fait le tour du grand parterre, elles descendirent dans celui de gazon qui est du côté de la grotte, où, après avoir consideré les fontaines qui les embellissent, elles s'arrêtèrent particulièrement à regarder celle qui est au bas du petit parc du côté de la pompe. Dans le milieu de son bassin, l'on voit un dragon de bronze, qui, percé d'une fléche, semble vomir le sang par la gueule, en poussant en l'air un bouillon d'eau qui retombe en pluye, & couvre tout le bassin.

Autour de ce dragon, il y a quatre petits Amours sur des cygnes qui font chacun un grand jet d'eau, & qui nagent vers le bord comme pour se sauver. Deux de ces Amours qui sont en face du dragon, se cachent le visage avec la main pour ne le pas voir, & sur leur visage l'on apperçoit toutes les marques de la crainte parfaitement exprimées; les deux autres, plus hardis, parce que le monstre n'est

pas tourné de leur côté, l'attaquent de leur armes. Entre ces Amours sont des dauphins de bronze dont la gueule ouverte pousse en l'air de gros bouillons d'eau.

Leurs Majestés allerent ensuite chercher le frais dans ces bosquets si délicieux, où l'épaisseur des arbres empêche que le soleil ne se fasse sentir. Lorsqu'elles furent dans celui dont un grand nombre d'agréables allées forme une espéce de labyrinthe, elles arrivèrent, après plusieurs détours, dans un cabinet de verdure pentagone, où aboutissent cinq allées. Au milieu de ce cabinet, il y a une fontaine, dont le bassin est bordé de gazon. De ce bassin sortoient cinq tables en maniere de buffets, chargées de toutes les choses qui peuvent composer une collation magnifique.

L'une de ces tables représentoit une montagne, où, dans plusieurs espéces de cavernes, on voyoit diverses sortes de viandes froides; l'autre étoit comme la face d'un palais bâti de massepains & pâtes sucrées. Il y en avoit une chargée de pyramides de confitures séches, une autre d'une infinité de vases remplis de toutes sortes de liqueurs; & la derniére étoit composée de caramels. Toutes ces tables, dont les plans étoient ingénieusement formés en divers compartimens, étoient couvertes d'une infinité de choses délicates, & disposées d'une manière toute nouvelle; leurs pieds & leurs dossiers étoient environnés de feuillages, mêlés de festons de fleurs, dont une partie étoit soutenue par des Bacchantes. Il y avoit, entre ces tables, une petite pelouse de mousse verte, qui s'avançoit dans le bassin, & sur laquelle on voyoit, dans de grands vases, des orangers, dont les fruits étoient confits; chacun de ces orangers avoit à côté de lui, deux autres arbres de différentes espéces, dont les fruits étoient pareillement confits.

Du milieu de ces tables, s'élevoit un jet d'eau de plus de trente pieds de haut, dont la chûte faisoit un bruit très-agréable; de sorte qu'en voyant tous ces buffets d'une même hauteur, joints les uns aux autres par les branches d'arbres & les fleurs

dont il étoient revêtus, il sembloit que ce fût une petite montagne, du haut de laquelle sortît une fontaine.

La palissade qui fait l'enceinte de ce cabinet, étoit disposée d'une manière toute particulière; le jardinier, ayant employé son industrie à bien ployer les branches des arbres, & à les lier ensemble en diverses façons, en avoit formé une espéce d'architecture. Dans le milieu du couronnement, on voyoit un socle de verdure, sur lequel il y avoit un dé, qui portoit un vase rempli de fleurs. Aux côtés du dé, & sur le même socle, étoient deux autres vases de fleurs; &, en cet endroit, le haut de la palissade, venant doucement à s'arrondir en forme de galbe, se terminoit aux deux extrémités, par deux autres vases aussi remplis de fleurs.

Au-lieu de siéges de gazon, il y avoit, tout autour du cabinet, des couches de melons, dont la quantité, la grosseur & la bonté, étoient surprenantes pour la saison. Ces couches étoient faites d'une manière toute extraordinaire; &, à bien considérer la beauté de ce lieu, l'on auroit pû dire autrefois que les hommes n'auroient point eu de part à un si bel arrangement, mais que quelques Divinités de ces bois auroient employé leurs soins pour l'embellir de la sorte.

Comme il y a cinq allées qui se terminent toutes dans ce cabinet, & qui forment une étoile, l'on trouvoit ces allées ornées de chaque côté, de vingt-six arcades de cyprès. Sous chaque arcade, & sur des siéges de gazon, il y avoit de grands vases remplis de divers arbres, chargés de leurs fruits. Dans la première de ces allées, il n'y avoit que des orangers de Portugal. La seconde étoit toute de bigarreautiers & de cerisiers mêlés ensemble. La troisiéme étoit bordée d'abricotiers & de pêchers. La quatriéme, de groseliers de Hollande; &, dans la cinquiéme, l'on ne voyoit que des poiriers de différentes espéces. Tous ces arbres faisoient un agréables objet à la vûe, à cause de leurs fruits, qui paroissoient encore davantage contre l'épaisseur du bois.

Au bout de ces cinq allées, il y a cinq grandes

niches de verdure, que l'on voit toutes en face du milieu du cabinet. Ces niches étoient cintrées; &, sur ses pilastres des côtés, s'élevoient deux rouleaux qui s'alloient joindre à un quarré qui étoit au milieu. Dans ce quarré, l'on voyoit les chiffres du Roi, composés de différentes fleurs; &, des deux côtés, pendoient des festons qui s'attachoient à l'extrémité des rouleaux. A côté de la niche, il y avoit deux arcades aussi de verdure, avec leurs pilastres, d'un côté & d'autre; & tous ces pilastres étoient terminés par des vases remplis de fleurs.

Dans l'une de ces niches, étoit la figure du Dieu Pan, qui, ayant sur le visage toutes les marques de la joye, sembloit prendre part à celle de toute l'assemblée. Le sculpteur l'avoit disposé dans une action qui faisoit connoître qu'il étoit mis là, comme la Divinité qui présidoit dans ce lieu.

Dans les quatre autres niches, il y avoit quatre Satyres, deux hommes & deux femmes, qui tous sembloient danser, & témoigner le plaisir qu'ils ressentoient de se voir visités par un si grand Monarque suivi d'une si belle cour. Toutes ces figures étoient dorées, & faisoient un effet admirable contre le verd de ces palissades.

Après que leurs Majestés eurent été quelque tems dans cet endroit si charmant, & que les Dames eurent fait collation, le Roi abandonna les tables au pillage des gens qui suivoient; & la destruction d'un arrangement si beau, servit encore d'un divertissement agréable à toute la Cour, par l'empressement & la confusion de ceux qui démolissoient ces châteaux de massepains, & ces montagnes de confitures.

Au sortir de ce lieu, le Roi rentrant dans une caléche, la Reine dans sa chaise, & toute le reste de la Cour dans leurs carosses, poursuivirent leur promenade pour se rendre à la Comédie, & passant dans une grande allée de quatre rangs de tilleuls, firent le tour du bassin de la fontaine des cygnes, qui termine l'allée royale vis-à-vis du châ-

teau. Ce baſſin eſt un quarré-long finiſſant par deux demi-ronds. Sa longueur eſt de ſoixante toiſes ſur quarante de large. Dans ſon milieu, il y a une infinité de jets d'eau qui, réunis enſemble, font une gerbe d'une hauteur & d'une groſſeur extraordinaire.

A côté de la grande allée royale, il y en a deux autres qui en ſont éloignées d'environ deux cens pas; celle qui eſt à droit en montant vers le château, s'appelle l'allée du Roi. & celle qui eſt à gauche, l'allée des prés. Ces trois allées ſont traverſées par une autre qui ſe termine à deux grilles qui font la clôture du petit parc. Les deux allées des côtés & celle qui les traverſe ont cinq toiſes de large; mais, à l'endroit où elles ſe rencontrent, elles forment un grand eſpace qui a plus de treize toiſes en quarré. C'eſt dans cet endroit de l'allée du Roi, que le ſieur Vigarani avoit diſpoſé le lieu de la Comédie. Le théâtre qui avançoit un peu dans le quarré de la place s'enfonçoit de dix toiſes dans l'allée qui monte vers le château, & laiſſoit pour la ſale un eſpace de treize toiſes de face ſur neuf de large.

L'exhauſſement de ce ſalon étoit de trente pieds juſques à la corniche, d'où les côtés du plafonds s'élevoient encore de huit pieds juſques au dernier enfoncement. Il étoit couvert de feuillée par dehors; &, par dedans, paré de riches tapiſſeries que le ſieur du Mets, intendant des meubles de la Couronne, avoit pris ſoin de faire diſpoſer de la manière la plus belle & la plus convenable pour la décoration de ce lieu. Du haut du plafonds pendoient trente-deux chandeliers de criſtal, portant chacun dix bougies de cire blanche. Autour de la ſale étoient pluſieurs ſiéges diſpoſés en amphithéâtre, remplis de plus de douze cent perſonnes; &, dans le parterre, il y avoit encore ſur des bancs une pluſ grande quantité de monde. Cette ſale étoit percée par deux grandes arcades, dont l'une étoit vis-à-vis du théâtre, & l'autre, du côté qui va vers la grande allée. L'ouverture du théâtre étoit de trente-ſix pieds, &, de chaque côté, il

y avoit deux grandes colonnes torses de bronze & de lapis, environnées de branches & feuilles de vigne d'or; elles étoient posées sur des piedestaux de marbre, & portoient une grande corniche aussi de marbre, dans le milieu de laquelle on voyoit les armes du Roi sur un cartouche doré accompagné de trophées; l'architecture étoit d'ordre Ionique. Entre chaque colonne il y avoit une figure; celle qui étoit à droit représentoit la Paix, & celle qui étoit à gauche figuroit la Victoire, pour montrer que sa Majesté est toujours en état de faire que ses peuples jouissent d'une paix heureuse & pleine d'abondance, en établissant le repos dans l'Europe, ou d'une victoire glorieuse & remplie de joye, quand elle est obligée de prendre les armes pour soutenir ses droits.

Lorsque leurs Majestés furent arrivées dans ce lieu, dont la grandeur & la magnificence surprirent toute la Cour, & quand elles eurent pris leurs places sous le haut dais qui étoit au milieu du parterre, on leva la toile qui cachoit la décoration du théâtre; & alors, les yeux se trouvant tout-à-fait trompés, l'on crut voir effectivement un jardin d'une beauté extraordinaire.

A l'entrée de ce jardin, l'on découvroit deux palissades si ingénieusement moulées qu'elles formoient un ordre d'architecture, dont la corniche étoit soutenue par quatre termes qui représentoient des Satyres. La partie d'en bas de ces termes, & ce qu'on appelle guaine étoit de jaspe, & le reste de bronze doré. Ces Satyres portoient sur leurs têtes des corbeilles pleines de fleurs; &, sur les piedestaux de marbre qui soutenoient ces mêmes termes, il y avoit de grands vases dorés aussi remplis de fleurs.

Un peu plus loin, paroissoient deux terrasses revêtues de marbre blanc qui environnoient un long canal. Aux bords de ces terrasses, il y avoit des masques dorés qui vomissoient de l'eau dans le canal; &, au dessus de ces masques, on voyoit des vases de bronze doré d'où sortoient aussi autant de véritables jets d'eau.

On montoit ſur ces terraſſes par trois degrez, & ſur la même ligne où étoient rangés les termes, il y avoit, d'un côté & d'autre, une allée de grands arbres entre leſques paroiſſoient des cabinets d'une architecture ruſtique. Chaque cabinet couvroit un grand baſſin de marbre ſoutenu ſur un piedeſtal de même matière, & de ces baſſins ſortoient autant de jets d'eau.

Le bout du canal le plus proche étoit bordé de douze jets d'eau qui formoient autant de chandeliers; &, à l'autre extrémité, on voyoit un ſuperbe édifice en forme de dôme. Il étoit percé de trois grands portiques au travers deſquels on découvroit une grande étendue de pays.

D'abord l'on vit ſur le théâtre une collation magnifique d'oranges de Portugal, & de toutes ſortes de fruits chargés à fond & en pyramides dans trente-ſix corbeilles qui furent ſervies à toute la Cour par le Maréchal de Bellefonds, & par pluſieurs Seigneurs, pendant que le ſieur de Launay, Intendant des menus plaiſirs & affaires de la chambre, donnoit de tous côtés des imprimés qui contenoient le ſujet de la Comédie & du ballet.

Bien que la piéce qu'on repréſenta doive être conſidérée comme un impromptu & un de ces ouvrages où la néceſſité de ſatisfaire ſur le champ aux volontés du Roi ne donne pas toujours le loiſir d'y apporter la dernière main, & d'en former les derniers traits, néanmoins il eſt certain qu'elle eſt compoſée de parties ſi diverſifiées & ſi agréables qu'on peut dire qu'il n'en a guères paru ſur le théâtre de plus capable de ſatisfaire tout enſemble l'oreille & les yeux des ſpectateurs. La proſe dont on s'eſt ſervi eſt un langage très-propre pour l'action qu'on repréſente; & les vers qui ſe chantent entre les actes de la Comédie conviennent ſi bien au ſujet & expriment ſi tendrement les paſſions dont ceux qui les récitent doivent être émûs, qu'il n'y a jamais rien eu de plus touchant. Quoiqu'il ſemble que ce ſoient deux Comédies que l'on joue en même tems, dont l'une ſoit en proſe & l'autre en vers, elles ſont pourtant ſi bien unies à un même ſujet qu'elles ne font qu'une même piéce, & ne repréſentent qu'une ſeule action.

ACTEURS
DES
INTERMÈDES.
DE LA COMÉDIE
DE GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.
BERGERS dansans, déguisés en valets de fête.
BERGERS jouant de la flûte.
CLIMENE, bergère chantante.
CLORIS, bergère chantante.
TIRCIS, berger chantant, amant de Climén
PHILENE, berger chantant, amant de Cloris.
UNE BERGERE.
BATELIERS dansans.
UN PAYSAN, ami de George Dandin.
CHOEUR DE BERGERS chantans.
BERGERS & BERGERES dansans.
UN SATYRE chantant.
UN SUIVANT DE BACCHUS chantant.
CHOEUR DE SUIVANS DE BACCHUS chantans.
CHOEUR DE SUIVANS DE L'AMOUR chantans.
UN BERGER chantant.
SUIVANS DE BACCHUS & BACCHANTES dansans.
SUIVANS DE L'AMOUR dansans.

FESTE

INTERMÉDES DE LA COMÉDIE DE GEORGE DANDIN.

PREMIER INTERME'DE.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, BERGERS déguisés en valets de fête, BERGERS jouant de la flûte.

PREMIERE ENTRE'E.

Quatre bergers, déguisés en valets de fête, accompagnés de quatre bergers jouant de la flûte, entrent en dansant, & obligent George Dandin de danser avec eux.

George Dandin mal satisfait de son mariage, & n'ayant l'esprit rempli que de fâcheuses pensées, quitte bientôt les bergers avec lesquels il n'a demeuré que par contrainte.

SCENE II.

CLIMENE, CLORIS.

CLIMENE.

L'autre jour d'Annette
J'entendis la voix,
Qui, sur sa musette,
Chantoit dans nos bois;
Amour, que sous ton empire
On souffre de maux cuisans!
Je le puis bien dire,
Puisque je le sens.

CLORIS.

La jeune Lisette,
Au même moment,
Sur le ton d'Annette,
Reprit tendrement;
Amour, si, sous ton empire,
Je souffre des maux cuisans,
C'est de ne n'oser dire
Tout ce que je sens.

****

SCENE III.

TIRCIS, PHILENE, CLIMENE, CLORIS.

CLORIS.

Laisse-nous en repos, Philéne.

CLIMENE.

Tircis, ne vien point m'arrêter.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Ah! Belle inhumaine,
Daigne un moment m'écouter.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Mais, que me veux-tu conter!

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Que, d'une flâme immortelle,
Mon cœur brûle sous tes loix.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Ce n'est pas une nouvelle,
Tu me l'as dit mille fois.

PHILENE *à Cloris.*

Quoi! Veux-tu, toute ma vie.
Que j'aime, & n'obtienne rien?

CLORIS.

Non, ce n'est pas mon envie.
N'aime plus, je le veux bien.

TIRCIS *à Climéne:*

Le Ciel me force à l'hommage
Dont tous ces bois sont témoins.

CLIMENE.

C'est au Ciel, puisqu'il s'engage,
A te payer de tes soins.

PHILENE *à Cloris.*

C'est par ton mérite extrême,
Que tu captives mes vœux.

CLORIS.

Si je mérite qu'on m'aime,
Je ne dois rien à tes feux.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

L'éclat de tes yeux me tue.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Détourne de moi tes pas.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Je me plais dans cette vûe.

CLIMENE & CLORIS ENSEMBLE.

Berger, ne t'en plains donc pas.

PHILENE.

Ah, belle Climéne!

TIRCIS.

Ah, belle Cloris!

PHILENE *à Climéne.*

Ren-la pour moi plus humaine.

TIRCIS *à Cloris.*

Domte pour moi ses mépris.

CLIMENE *à Cloris.*

Sois sensible à l'amour que te porte Philéne.

CLORIS *à Climéne.*

Sois sensible à l'ardeur dont Tircis est épris.

CLIMENE *à Cloris.*

Si tu veux me donner ton exemple, bergère,
Peut-être je le recevrai.

CLORIS *à Climène.*

Si tu veux te résoudre à marcher la première,
Possible que je te suivrai.

CLIMENE *à Philène.*

Adieu, berger.

CLORIS *à Tircis.*

Adieu, berger.

CLIMENE *à Philène.*

Attends un favorable sort.

CLORIS *à Tircis.*

Attends un doux succès du mal qui te posséde.

TIRCIS.

Je n'attens aucun remède.

PHILENE.

Et je n'attends que la mort.

TIRCIS & PHILENE ENSEMBLE.

Puisqu'il nous faut languir en de tels déplaisirs,
Mettons fin, en mourant, à nos tristes soupirs.

Fin du premier Intermède.

PREMIER ACTE

DE LA COMÉDIE.

II. INTERMÈDE.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, UNE BERGERE.

La Bergère vient apprendre à George Dandin le désespoir de Tircis & Philène, qui se sont précipité dans les eaux. George Dandin, agité d'autres inquiétudes, la quitte en colère.

SCENE II.

CLORIS.

Ah! Mortelles douleurs!
Qu'ai-je plus à prétendre?
Coulez, coulez, mes pleurs,
Je n'en puis trop répandre.

Pourquoi faut-il qu'un tyrannique honneur
Tienne notre ame en esclave asservie?
Hélas! Pour contenter sa barbare rigueur,
J'ai réduit mon amant à sortir de la vie.

Ah! Mortelles douleurs!
Qu'ai-je plus à prétendre?
Coulez, coulez, mes pleurs,
Je n'en puis trop répandre.

Me puis-je pardonner, dans ce funeste sort,
Les sévères froideurs dont je m'étois armée?
Quoi donc, mon cher amant, je t'ai donné la mort!
Est-ce le prix, hélas! de m'avoir tant aimée.

Ah! mortelles douleurs!
Qu'ai-je plus à prétendre?
Coulez, coulez, mes pleurs,
Je n'en puis trop répandre.

Fin du second intermède.



SECOND ACTE DE LA COMÉDIE.

III. INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, UNE BERGERE, BATELIERS.

La bergère qui avoit annoncé à George Dandin le malheur de Tircis & Philéne, lui vient dire que ces bergers ne sont point morts, & lui montre les bateliers qui les ont sauvés. George Dandin n'écoute pas plus tranquillement ce second récit de la Bergère, qu'il n'avoit fait le premier, & se retire

SCENE II.

ENTRÉE DE BALLET.

Les Bateliers qui ont sauvé Tircis & Philéne, ravis de la récompense qu'ils ont reçue, expriment leur joye en dansant, & font une maniere de jeu avec leurs crocs.

Fin du troisiéme Interméde.



TROISIEME ACTE DE LA COMÉDIE.

IV. INTERMEDE.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, UN PAYSAN.

Ce paysan, ami de George Dandin, lui conseille de noyer dans le vin toutes ses inquiétudes, & l'emmene pour joindre sa troupe, voyant venir toute la foule des bergers amoureux, qui commencent à célébrer, par des chants, & des danses, le pouvoir de l'Amour.

SCENE II.

Le théâtre change, & représente de grandes roches entremêlées d'arbres, où l'on voit plusieurs bergers qui jouent des instrumens.

CLORIS, CLIMENE, TIRCIS, PHILENE, CHOEUR DE BERGERS chantans, BERGERS & BERGERES dansans.

CLORIS.

Ici l'ombre des ormeaux,
Donne un teint frais aux herbettes,
Et les bords de ces ruisseaux
Brillent de mille fleurettes
Qui se mirent dans les eaux.
Prenez, bergers, vos musettes,
Ajustez vos chalumeaux;
Et mêlons nos chansonnettes
Au chant des petits oiseaux.

Le

Le Zéphire, entre ces eaux,
Fait mille courses secrettes;
Et les rossignols nouveaux
De leurs douces amourettes,
Parlent aux tendres rameaux.
Prenez, bergers, vos musettes,
Ajustez vos chalumeaux;
Et mêlons nos chansonnettes
Au chant des petits oiseaux.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

Bergers & Bergères dansant.

CLIMENE.

Ah! Qu'il est doux, belle Silvie,
Ah! Qu'il est doux de s'enflammer!
Il faut retrancher de la vie
Ce qu'on en passe sans aimer.

CLORIS.

Ah! Les beaux jours qu'Amour nous donne,
Lorsque sa flâme unit les cœurs!
Est-il ni gloire, ni couronne
Qui vaille ses moindres douceurs?

TIRCIS.

Qu'avec peu de raison on se plaint d'un martyre
Que suivent de si doux plaisirs.

PHILENE.

Un moment de bonheur dans l'amoureux empire
Répare dix ans de soupirs.

TOUS ENSEMBLE.

Chantons tous de l'Amour le pouvoir adorable;
Chantons tous dans ces lieux
Ses attraits glorieux;
Il est le plus aimable,
Et le plus grand des Dieux.



SCENE III.

Un grand rocher couvert d'arbres, sur lequel est assise toute la troupe de Bacchus, s'avance sur le bord du théâtre.

UN SATYRE, UN SUIVANT DE BACCHUS, CHOEUR DE SATYRES chantans, SUIVANS DE BACCHUS & BACCHANTES dansans; CLORIS, CLIMENE, TIRCIS, PHILENE, CHOEUR DE BERGERS chantans, BERGERS & BERGERES dansans.

LE SATYRE.

Arrêtez, c'est trop entreprendre:
Un autre Dieu, dont nous suivons les loix,
S'oppose à cet honneur qu'à l'Amour osent rendre
Vos musettes & vos voix,
A des titres si beaux, Bacchus seul peut prétendre,
Et nous sommes ici pour défendre ses droits.

CHOEUR DE SATYRES.

Nous suivons de Bacchus le pouvoir adorable,
Nous suivons en tous lieux
Ses attraits glorieux;
Il est le plus aimable,
Et le plus grand des Dieux.

DEUXIEME ENTRÉE DE BALLET

Suivans de Bacchus & Bacchantes dansans.

CLORIS.

C'est le printems qui rend l'ame
A nos champs semés de fleurs;
Mais c'est l'Amour & sa flâme
Qui font revivre nos cœurs.

UN SUIVANT *de Bacchus.*

Le soleil chasse les ombres
Dont le Ciel est obscurci;
Et, des ames les plus sombres,
Bacchus chasse le souci.

CHOEUR *des suivans de Bacchus.*

Bacchus est révéré sur la terre & sur l'onde.

CHOEUR *des suivans de l'Amour.*
Et l'Amour est un Dieu qu'on adore en tous lieux.
CHOEUR *des suivans de Bacchus.*
Bacchus à son pouvoir a soumis tout le monde.
CHOEUR *des suivans de l'Amour.*
Et l'Amour a domté les hommes & les Dieux.
CHOEUR *des suivans de Bacchus.*
Rien peut-il égaler sa douceur sans seconde?
CHOEUR *des suivans de l'Amour.*
Rien peut-il égaler ses charmes précieux?
CHOEUR *des suivans de Bacchus.*
Fi de l'Amour & de ses feux.
CHOEUR *des suivans de l'Amour.*
Ah! Quel plaisir d'aimer!
CHOEUR *des suivans de Bacchus.*
Ah! Quel plaisir de boire!
CHOEUR *des suivans de l'Amour.*
A qui vit sans amour, la vie est sans appas.
CHOEUR *des suivans de Bacchus.*
C'est mourir que de vivre & de ne boire pas.
CHOEUR *des suivans de l'Amour.*
Aimables fers!
CHOEUR *des suivans de Bacchus.*
Douce victoire!
CHOEUR *des suivans de l'Amour.*
Ah! Quel plaisir d'aimer!
CHOEUR *des suivans de Bacchus.*
Ah! Quel plaisir de boire!
TOUS ENSEMBLE.
Non, non, c'est un abus;
Le plus grand Dieu de tous.
CHOEUR *des suivans de l'Amour.*
C'est l'Amour.
CHOEUR *des suivans de Bacchus.*
C'est Bacchus.

SCENE IV.

UN BERGER, & les mêmes acteurs.

UN BERGER.

C'est trop, c'est trop, Bergers. Hé, pourquoi ces débats ?
Souffrons qu'en un parti la raison nous assemble.
L'Amour a des douceurs, Bacchus a des appas,
Ce sont deux Déïtés qui sont fort bien ensemble,
Ne les séparons pas.

LES DEUX CHOEURS.

Mêlons donc leurs douceurs aimables.
Mêlons nos voix dans ces lieux agréables;
Et faisons répéter aux échos d'alentour,
Qu'il n'est rien de plus doux que Bacchus & l'Amour.

TROISIEME ENTRE'E DE BALLET.

Les bergers & bergéres se mêlent avec les suivans de Bacchus & les Bacchantes. Les suivans de Bacchus frappent aves leurs tyrses les espéces de tambours de basque que portent les Bacchantes, pour représenter ces cribles qu'elles portoient anciennement aux fêtes de Bacchus; les uns & les autres font différentes postures, pendant que les bergers & les bergéres dansent plus sérieusement.

FIN.



NOMS DES PERSONNES QUI ONT REPRÉSENTÉ, *chanté & dansé dans les intermédes de la Comédie de George Dandin.*

George Dandin, *le Sieur Moliere.*

Bergers dansans, déguisés en valets de fête, *les Sieurs Beauchamp, Saint André, la Pierre, Favier.*

Bergers jouant de la flûte, *les Sieurs Descôteaux, Philbert, Jean & Martin Hotteterre.*

Climéne, *Mademoiselle Hilaire.*

Cloris, *Mademoiselle des Fronteaux.*

Tircis, *le Sieur Blondel.*

Philéne, *le Sieur Gaye.*

Une bergère, *Mademoiselle......*

Bateliers dansans; *les Sieurs Beauchamp, Jean, Chicanneau, Favier, Noblet, Mayeu.*

Un paysan, ami de George Dandin, *le Sieur...*

Bergers dansans, *les Sieurs Chicanneau, Saint André, la Pierre, Favier.*

Bergères dansantes, *les Sieurs Bonard, Arnald, Noblet, Foignard.*

Satyre chantant, *le Sieur Estival.*

Suivant de Bacchus, chantant, *le Sieur Gingan.*

Suivans de Bacchus, dansans, *les Sieurs Beauchamp, Dolivet, Chicanneau, Mayeu.*

Bacchantes dansantes, *les Sieurs Paysan, Manceau, le Roy, Pesan.*

Un berger, *le Sieur le Gras.*

Cet agréable spectacle étant fini de la sorte, le Roi & toute la Cour sortirent par le portique du côté gauche du salon, & qui rend dans l'allée de traverse, au bout de laquelle, à l'endroit où elle coupe l'allée des près, l'on apperçût de loin un édifice élevé de cinquante pieds de haut. Sa figure étoit octogone, & sur le haut de la couverture s'élevoit une espéce de dôme d'une grandeur & d'une hauteur si belle & si proportionnée que le tout ensemble ressembloit beaucoup à ces beaux temples antiques dont l'on voit encore quelques restes; il étoit tout couvert de feuillages, & rempli d'une infinité de lumières. A mesure qu'on s'en approchoit, on y découvroit mille différentes beautés. Il étoit isolé, & l'on voyoit dans les huit angles autant de pilastres qui servoient comme de pieds forts ou d'arcboutans élevés de quinze pieds de haut. Au dessus de ces pilastres, il y avoit de grands vases ornés de différentes façons & remplis de lumières. Du haut de ces vases sortoit une fontaine qui, retombant à l'entour, les environnoit comme d'une cloche de cristal. Ce qui faisoit un effet d'autant plus admirable, qu'on voyoit un feu éclairer agréablement au milieu de l'eau.

Cet édifice étoit percé de huit portes. Au devant de celle par où l'on entroit, & sur deux piédestaux de verdure, étoient deux grandes figures dorées qui représentoient deux Faunes jouant chacun d'un instrument. Au dessus de ces portes, on voyoit comme une espéce de frise ornée de huit grands bas reliefs, représentant, par des figures assises, les quatre saisons de l'année, & les quatre parties du jour. A côté des premières, il y avoit de doubles L, &, à côté des autres, des fleurs de lys. Elles étoient toutes enchassées parmi le feuillage, & faites avec un artifice de lumière si beau & si surprenant, qu'il sembloit que toutes ces figures, ces L, & ces fleurs de lys fussent d'un métal lumineux & transparent.

Le tour du petit dôme étoit aussi orné de huit bas reliefs éclairés de la même sorte; mais, au lieu de figures, c'étoient des trophées disposés en diffé-

rentes manières. Sur les angles du principal édifice & du petit dôme, il y avoit de grosses boules de verdure qui en terminoient les extrêmités.

Si l'on fut surpris en voyant par dehors la beauté de ce lieu, on le fut encore davantage en voyant le dedans. Il étoit presque impossible de ne se pas persuader que ce ne fût un enchantement, tant il y paroissoit de choses qui sembloient ne se pouvoir faire que par magie. Sa grandeur étoit de huit toises de diamétre. Au milieu il y avoit un grand rócher, & autour du rocher une table de figure octogone chargée de soixante & quatre couverts. Ce rocher étoit percé en quatre endroits, il sembloit que la nature eût fait choix de tout ce qu'elle a de plus beau & de plus riche pour la composition de cet ouvrage, & qu'elle eût elle-même pris plaisir d'en faire son chef-d'œuvre, tant les ouvriers avoient bien sçû cacher l'artifice dont ils s'étoient servi pour l'imiter.

Sur la cime du rocher étoit le cheval Pégise; il sembloit, en se cabrant, faire sortir de l'eau qu'on voyoit couler doucement de dessous ses pieds, mais qui aussi-tôt tomboit avec abondance, & formoit comme quatre fleuves. Cette eau qui se précipitoit avec violence & par gros bouillons parmi les pointes du rocher, le rendoit tout blanc d'écume, & ne s'y perdoit que pour paroître ensuite plus belle & plus brillante; car, resortant avec impétuosité par des endroits cachés, elle faisoit des chûtes d'autant plus agréables qu'elles se séparoient en plusieurs petits ruisseaux parmi les cailloux & les coquilles. Il sortoit de tous les endroits les plus creux du rocher mille gouttes d'eau qui, avec celles des cascades, venoient à inonder une pelouse couverte de mousse & de divers coquillages qui en faisoit l'entrée. C'étoit sur ce beau vert, & à l'entour de ces coquilles que ces eaux, venant à se répandre & à couler agréablement, faisoient une infinité de rétours qui paroissoient autant de petites ondes d'argent, &, avec un murmure doux & agréable qui s'accordoit au bruit des cascades, tomboient en cent différentes manières dans huit canaux qui sé-

paroient la table d'avec le rocher, & en recevoient toutes les eaux. Ces canaux étoient revêtus de carreaux de porcelaine & de mousse, au bord desquels il y avoit de grands vases à l'antique émaillés d'or & d'azur, qui, jettant l'eau par trois différens endroits, remplissoient trois grandes coupes de cristal qui se dégorgoient encore dans ces mêmes canaux.

Au-dessous du cheval Pégase, & vis-à-vis la porte par où l'on entroit, on voyoit la figure d'Apollon assise, tenant dans sa main une lyre; les neuf Muses étoient au-dessous de lui qui tenoient aussi divers instrumens. Dans les quatre coins du rocher, & au dessous de la chûte de ces fleuves, il y avoit quatre figures couchées qui en représentoient les Divinités.

De quelque côté qu'on regardât ce rocher, l'on y voyoit toujours différens effets d'eau, & les lumières dont il étoit éclairé étoient si bien disposées, qu'il n'y en avoit point qui ne contribuassent à faire paroître toutes les figures qui étoient d'argent, & à faire briller davantage les divers éclats de l'eau & les différentes couleurs des pierres & des cristaux dont il étoit composé. Il y avoit même des lumières si industrieusement cachées dans les cavités de ce rocher, qu'elles n'étoient point apperçûes, mais qui cependant le faisoient voir par tout, & donnoient un lustre & un éclat merveilleux à toutes les gouttes d'eau qui tomboient.

Des huit portes dont ce salon étoit percé, il y en avoit quatre au droit des quatre grandes allées, & quatre autres qui étoient vis-à-vis des petites allés, qui sont dans les angles de cette place. A côté de chaque porte il y avoit quatre grandes niches percées à jour, & remplies d'un grand pied d'argent; au-dessous étoit un grand vase de même matière, qui portoit une girandole de cristal, allumée de dix bougies de cire blanche. Dans les huit angles qui forment la figure de ce lieu, il y avoit un corps solide taillé rustiquement, & dont le fond verdâtre brilloit en façon de cristal ou d'eau congelée. Contre ce corps étoient quatre coquilles de marbre les unes au-dessous des autres, & dans des distances

sor

fort proportionnées; la plus haute étoit la moins grande, & celles de dessous augmentoient toujours en grandeur, pour mieux recevoir l'eau qui tomboit des unes dans les autres. On avoit mis sur la coquille la plus élevée une girandole de cristal, allumée de dix bougies, & de cette coquille sortoit de l'eau en forme de nappe, qui tombant dans la seconde coquille, se répandoit dans une troisiéme, où l'eau d'un masque posé au-dessus venant à se rendre, la remplissoit encore davantage. Cette troisième coquille étoit portée par deux dauphins, dont les écailles étoient de couleur de nacre. ces deux dauphins jettoient de l'eau dans la quatriéme coquille, où tomboit aussi en nappe l'eau de la coquille qui étoit au-dessus; & toutes ces eaux venoient enfin à se rendre dans un bassin de marbre, aux deux extrêmités duquel étoient deux grands vases remplis d'orangers.

Le platfonds de ce lieu n'étoit pas cintré en forme de voûte; il s'élevoit jusque à l'ouverture du petit dôme par huit pans, qui représentoient un compartiment de menuiserie artistement taillé de feuillages dorés. Dans ces compartimens qui paroissoient percés, l'on avoit peint des branches d'arbres au naturel, pour avoir plus d'union avec la feuillée, dont le corps de cet édifice étoit composé. Le haut du petit dôme étoit aussi un compartiment d'une riche broderie d'or & d'argent sur un fond vert.

Outre ving-cinq lustres de cristal, chacun de dix bougies, qui éclairoient ce lieu, & qui tomboient du haut de la voûte; il y en avoit encore d'autres au milieu des huit portes, qui étoient attachées avec de grandes écharpes de gaze d'argent entre des festons de fleurs, noués avec de pareilles écharpes enrichies d'une frange de même.

Sur la grande corniche qui régnoit tout autour de ce salon, étoient rangés soixante & quatre vases de porcelaine remplis de diverses fleurs; &, entre ces vases, l'on avoit mis soixante & quatre boules de cristal de diverses couleurs, & d'un pied de diamétre, soutenues sur des pieds d'argent; elles

paroissoient comme autant de pierres précieuses, & étoient éclairées d'une manière si ingénieuse, que la lumière passant au travers, & se trouvant chargée des différentes couleurs de ces cristaux, se répandoit par tout le haut du platfonds, où elle faisoit des effets si admirables, qu'il sembloit que ce fussent les couleurs même d'un véritable arc-en-ciel. De cette corniche, & du tour que formoit l'ouverture du petit dôme, pendoient plusieurs festons de toutes sortes de fleurs, attachés avec de grandes écharpes de gaze d'argent, dont les bouts, tombant entre chaque feston, paroissoient avec beaucoup d'éclat & de grace sur tout le corps de cette architecture qui étoit de feuillages, & dont l'on avoit si bien sçû former différentes sortes de verdure, que la diversité des arbres qu'on y avoit employés, & que l'on avoit sçû accommoder les uns auprès des autres. ne faisoit pas une des moindres beautés de la composition de cet agréable édifice.

Au-delà du portique, qui étoit vis-à-vis de celui par où l'on entroit, on avoit dressé un buffet d'une beauté & d'une richesse toute extraordinaire: Il étoit enfoncé de dix-huit pieds dans l'allée, & l'on y montoit par trois grands degrez en forme d'estrade. Il y avoit des deux côtés de ce buffet, deux manières d'aîles élevées d'environ dix pieds de haut, dont le dessous servoit pour passer ceux qui portoient les viandes. Sur le milieu de chacune de ces aîles, étoit un socle de verdure, qui portoit un grand guéridon d'argent, chargé d'une girandole aussi d'argent allumée de bougies de cire blanche, &, à côté de ces guéridons, plusieurs grands vases d'argent; contre ce socle étoit attaché une grande plaque d'argent à trois branches, portant chacune un flambeau de cire blanche.

Sur la table du buffet, il y avoit quatre degrez de deux pieds de large, & de trois à quatre pieds de haut, qui s'élevoient jusques à un platfonds de feuillée de vingt-cinq pieds d'exhaussement. Sur ce buffet, & sur ces degrez, l'on voyoit dans une disposition agréable, vingt-quatre bassins d'argent d'une grandeur extrême, & d'un ouvrage merveil-

leux; ils étoient séparés les uns des autres par autant de grands vases, de cassolettes, & de girandoles d'argent d'une pareille beauté. Il y avoit sur la table vingt-quatre grands pots d'argent, remplis de toutes sortes de fleurs, avec la nef du Roi, la vaisselle & les verres destinés pour son service. Au devant de la table, on voyoit une grande cuvette d'argent en forme de coquille, & aux deux bouts du buffet, quatre guéridons d'argent de six pieds de haut, sur lesquels étoient des girandoles d'argent allumées de dix bougies de cire blanche.

Dans les deux autres arcades qui étoient à côté de celle-ci, étoient deux autres buffets, moins hauts & moins larges que celui du milieu; chaque table avoit deux degrez, sur lesquels étoient dressés quatre grands bassins d'argent, qui accompagnoient un grand vase chargé d'une girandole allumée de dix bougies; &, entre ces bassins & ce vase, il y avoit plusieurs figures d'argent. Aux deux bouts du buffet, l'on voyoit deux grandes plaques portant chacune trois flambeaux de cire blanche; au dessus du dossier, un guéridon d'argent, chargé de plusieurs bougies, & à côté, plusieurs grands vases d'un prix & d'une pesanteur extraordinaires; outre six grands bassins qui servoient de fond. Devant chaque table, il y avoit une grande cuvette d'argent, pesant mille marcs, & ces tables, qui étoient comme deux *crédences* pour accompagner le grand buffet du Roi, étoient destinées pour le service des Dames.

Au-delà de l'arcade qui servoit d'entrée du côté de l'allée qui descend vers les grilles du grand parc, étoit un enfoncement de dix-huit toises de long, qui formoit comme un avant-salon.

Ce lieu étoit terminé d'un grand portique de verdure, au-delà duquel il y avoit une grande sale bornée par les deux côtés des palissades de l'allée, &, par l'autre bout, d'un autre portique de feuillages. Dans cette sale l'on avoit dressé quatre grandes tentes très-magnifiques, sous lesquelles étoient huit tables accompagnées de leurs buffets, chargés de bassins, de verres & de lumières, disposés dans un ordre tout-à-fait singulier.

Lorſque le Roi fut entré dans le ſalon octogone, & que toute la cour ſurpriſe de la beauté & de la diſpoſition ſi extraordinaire de ce lieu, en eut bien conſidéré toutes les parties, ſa Majeſté ſe mit à table, le dos tourné du côté par où elle avoit entré & lorſque Monſieur eut auſſi pris ſa place, les Dames qui étoient nommées par ſa Majeſté pour y ſouper, prirent les leurs ſelon qu'elles ſe rencontrèrent, ſans garder aucun rang. Celles qui eurent cet honneur, furent,

Meſdemoiſelles d'Angoulême.
Madame Aubry de Courcy.
Madame de Saint Abre.
Madame de Broglio.
Madame de Bailleul.
Madame de Bonnelle.
Madame Bignon.
Madame de Bordeaux.
Mademoiſelle Borelle.
Madame de Briſſac.
Madame de Cou'ange.
Madame la Maréchale de Clerembaut.
Madame la Maréchale de Caſtelnau.
Madame de Cominge.
Madame la Marquiſe de Caſtelnau.
Mademoiſelle d'Elbeuf.
Madame la Maréchale d'Albret, & Mademoiſelle ſa fille.
Madame la Maréchale d'Eſtrées.
Madame la Maréchale de la Ferté.
Madame de la Fayette.
Madame la Comteſſe de Fieſque.
Madame de Fontenay Hotman.
Madame de Fieubet.
Madame la Maréchale de Graneei, & Meſdemoiſelles ſes deux filles.
Madame des Hameaux.
Madame la Maréchale de l'Hôpital.
Madame la Lieutenante Civile.
Madame la Comteſſe de Louvigny.
Mademoiſelle de Manicham.
Madame de Mekelbourg.

Madame la grande Maréchale.
Madame de Marré.
Madame de Nemours.
Madame de Richelieu.
Madame la Ducheſſe de Richemont.
Mademoiſelle de Treſmes.
Madame Tambonneau.
Madame de la Trouſſe.
Madame la Préſidente Tubœuf.
Madame la Ducheſſe de la Vallière.
Madame la Marquiſe de la Vallière.
Madame de Vilacerf.
Madame la Ducheſſe de Wittenberg, & Madame ſa fille.
Madame de Valavoire.

Comme la ſomptuoſité de ce feſtin paſſe tout ce qu'on en pourroit dire, tant par l'abondance & la délicateſſe des viandes qui y furent ſervies, que par le bel ordre que le Maréchal de Bellefonds, & le Sieur de Valentiné Controleur Général de la Maiſon du Roi y apportèrent, je n'entreprendrai pas d'en faire le détail; je dirai ſeulement que le pied du rocher étoit revêtu, parmi les coquilles & la mouſſe, de quantité de pâtes, de confitures, de conſerves, d'herbages, & de fruits ſucrés, qui ſembloient être crûs parmi les pierres, & en faire partie. Il y avoit ſur les huit angles qui marquent la figure du rocher & de la table, huit pyramides de fleurs, dont chacune étoit compoſée de treize porcelaines remplies de différens mêts. Il y eut cinq ſervices, chacun de cinquante-ſix plats; les plats du deſſert étoient chargés de ſeize porcelaines en pyramides, où tout ce qu'il y a de plus exquis & de plus rare dans la ſaiſon, y paroiſſoit à l'œil & au goût, d'une manière qui ſecondoit bien ce que l'on avoit fait dans cet agréable lieu pour charmer la vûe.

Dans une allée aſſez proche de-là, & ſous une tente, étoit la table de la Reine, où mangeoient Madame, Mademoiſelle, Madame la Princeſſe, Madame la Princeſſe de Carignan. Monſeigneur le Dauphin ſoupa au château dans ſon appartement.

Le Roi étoit servi par Monsieur le Duc, & Monsieur, par le Sieur de Valentiné. Le Sieur Grotteau, Controlleur de la bouche, les Sieurs Gaut & Chamois, Controlleurs d'office, mettoient les viandes sur la table.

Le Maréchal de Bellefonds servoit la Reine, le Sieur Courtet, Controlleur d'office, servoit Madame. Le Sieur de la Grange, aussi Controlleur d'office, mettoit sur table, les cent suisses de la garde portoient les viandes, & les pages & valets de pied du Roi, de la Reine, de Monsieur & de Madame, servoient les tables de leurs Majestés.

Dans le même tems que l'on portoit sur ces deux tables, il y en avoit huit autres que l'on servoit de la même manière, qui étoient dressées sous les quatre tentes dont j'ai parlé, & ces tables avoient leurs maîtres-d'hôtel, qui faisoient porter les viandes par les gardes suisses. La première étoit celle,
De Mad la Comtesse de Soissons, de..... 20 couv.
De Mad. la Princesse de Bade, de......... 20 couv.
De Mad. la Duchesse de Crequy, de...... 20 couv.
De Mad. la Maréchale de la Mothe, de... 20 couv.
De Mad. de Montausier, de............ 40 couv.
De Mad. la Maréchale de Bellefonds, de.. 65 couv.
De Mad. la Maréchale d'Humiéres, de... 20 couv.
De Mad. de Bethune, de................ 20 couv.
Il y en avoit encore trois autres dans une petite allée à côté de celle que tenoit Madame la Maréchale de Bellefonds, de quinze à seize couverts chacune, dont les maîtres-d'hôtel du Roi avoient le soin.

Quantité d'autres tables se servoient de la desserte de la Reine, & des autres, pour les femmes de la Reine & pour d'autres personnes.

Dans la grotte, proche du château, il y eut trois tables pour les Ambassadeurs, qui furent servies en même tems, de vingt-deux couverts chacune.

Il y avoit encore en plusieurs endroits des tables dressées où l'on donnoit à manger à tout le monde; & l'on peut dire que l'abondance des viandes, des vins & des liqueurs, la beauté & l'excellence des fruits & des confitures, & une infinité d'autres

choses délicatement apprêtées, faisoient bien voir que la magnificence du Roi se répandoit de tous côtés.

Le Roi s'étant levé de table pour donner un nouveau divertissement aux dames, & passant par le portique, où l'allée monte vers le château, les conduisit dans la sale du bal.

A deux cens pas de l'endroit où l'on avoit soupé, & dans une traverse d'allées qui forme un espace d'une vaste grandeur, l'on avoit dressé un édifice d'une figure octogone, haut de plus de neuf toises, & large de dix. Toute la cour marcha le long de l'allée, sans s'appercevoir du lieu où elle étoit; mais comme elle eut fait plus de la moitié du chemin, il y eut une palissade de verdure, qui s'ouvrant tout d'un coup de part & d'autre, laissa voir au travers d'un grand portique, un salon rempli d'une infinité de lumières, & une longue allée au-de-là, dont l'extraordinaire beauté surprit tout le monde.

Ce bâtiment n'étoit pas tout de feuillages, comme celui où l'on avoit soupé, il représentoit une superbe salle, revêtue de marbre & de porphyre, & ornée seulement en quelques endroits, de verdure & de festons. Un grand portique de seize pieds de large & de trente deux de haut, servoit d'entrée à ce riche salon; il avançoit environ trois toises dans l'allée, & cette avance servoit encore de vestibule, & faisoit symétrie aux autres enfoncemens qui se rencontroient dans les huit côtés. Du milieu du portique pendoient de grands festons de fleurs, attachés de part & d'autre. Aux deux côtés de l'entrée, & sur deux piédestaux, on voyoit des thermes représentant des Satyres, qui étoient là comme les gardes de ce beau lieu. A la hauteur de huit pieds, ce salon étoit ouvert par les six côtés entre la porte par où l'on entroit, & l'allée du milieu; ces ouvertures formoient six grandes arcades qui servoient de tribunes, où l'on avoit dressé plusieurs siéges en forme d'amphithéâtres, pour asseoir plus de six-vingt personnes dans chacune. Ces enfoncemens étoient ornés de feuil-

lages qui, venant à se terminer contre les pilastres & le haut des arcades, y montroient assez que ce bel endroit étoit paré comme à un jour de fête, puisque l'on y mêloit des feuilles & des fleurs pour l'orner; car les impostes & les clés des arcades étoient marqués par des festons & des ceintures de fleurs.

Du côté droit, dans l'arcade du milieu, & au haut de l'enfoncement étoit une grotte de rocaille, ou, dans un large bassin travaillé rustiquement, l'on voyoit Arion porté sur un dauphin, & tenant une lyre; il avoit à côté de lui deux Tritons; c'étoit dans ce lieu que les musiciens étoient placés. A l'opposite, l'on avoit mis tous les joueurs d'instrumens; l'enfoncement de l'arcade où ils étoient, formoit aussi une grotte, où l'on voyoit Orphée sur un rocher, qui sembloit joindre sa voix à celle de deux Nymphes assises auprès de lui. Dans le fond des quatre autres arcades, il y avoit d'autres grottes, où par la gueule de certains monstres, sortoit de l'eau qui tomboit dans des bassins rustiques, d'où elle s'échappoit entre des pierres, & dégoutoit lentement parmi la mousse & les rocailles.

Contre les huit pilastres qui formoient ces arcades, & sur des piédestaux de marbre, l'on avoit posé huit grandes figures de femmes, qui tenoient dans leurs mains divers instrumens, dont elles sembloient se servir pour contribuer au divertissement du bal.

Dans le milieu des piédestaux, il y avoit des masques de bronze doré, qui jettoient de l'eau dans un bassin. Au bas de chaque piédestal, & des deux côtés du même bassin, s'élevoient deux jets d'eau qui formoient deux chandeliers. Tout autour de ce salon, régnoit un siége de marbre, sur lequel, d'espace en espace, étoient plusieurs vases remplis d'orangers.

Dans l'arcade qui étoit vis-à-vis de l'entrée, & qui servoit d'ouverture à une grande allée de verdure, l'on voyoit encore, sur deux piédestaux, deux figures qui représentoient Flore & Pomone.

De

De ces piédestaux, il en sortoit de l'eau comme de ceux du salon.

Le haut du salon s'élevoit au dessus de la corniche par huit pans, jusques à la hauteur de douze pieds; puis formant un platfonds de figure octogone, laissoit dans le milieu une ouverture de pareille forme, dont l'enfoncement étoit de cinq à six pieds. Dans ces huit pans, étoient huit grands soleils d'or, soutenus de huit figures, qui représentoient les douze mois de l'année avec les signes du zodiaque; le fond étoit d'azur, semé de fleurs de lys d'or; & le reste enrichi de roses & d'autres ornemens d'or, d'où pendoient trente-deux lustres, portant chacun douze bougies.

Outre toutes ces lumières, qui faisoient le plus beau jour du monde, il y avoit dans les six tribunes, vingt-quatre plaques, dont chacune portoit neuf bougies; & aux deux côtés des huit pilastres, au dessus des figures, sortoient de la feuillée de grands fleurons d'argent, en forme de branches d'arbres, qui soutenoient treize chandeliers disposés en pyramides. Aux deux côtés de la porte, & dans l'endroit qui servoit comme de vestibule, il y avoit six grandes plaques en ovale, enrichies des chiffres du Roi; chacune de ces plaques portoit seize chandeliers, allumés de seize bougies.

L'allée qui aboutit au milieu de ce salon, avoit plus de vingt pieds de large; elle étoit toute de feuillée de part & d'autre, & paroissoit découverte par le haut; par les côtés, elle sembloit accompagnée de huit cabinets, ou, à chaque encogneure, l'on voyoit, sur des piédestaux de marbre, des thermes qui représentoient des Satyres, à l'endroit où étoient ces thermes, les cabinets se fermoient en berceau.

Au bout de l'allée, il y avoit une grotte de rocaille, où l'art étoit si heureusement joint à la nature, que parmi les figures qui l'ornoient, on y voyoit cette belle négligence & cet arrangement rustique, qui donne un grand plaisir à la vûe.

Au haut, & dans le lieu le plus enfoncé de la grot-

te, on découvroit une eſpéce de maſque de bronze doré, repréſentant la tête d'un monſtre marin. Deux Tritons argentés ouvroient les deux côtés de la gueule de ce maſque, duquel s'élevoit en forme d'aigrette un gros bouillon d'eau, dont la chûte augmentant celle qui tomboit de ſa gueule extraordinairement grande, faiſoit une nappe, qui ſe répandoit dans un grand baſſin d'où ces deux Tritons ſembloient ſortir.

De ce baſſin ſe formoit une grande nappe, accompagnée de deux gros jets d'eau que deux animaux d'une figure monſtrueuſe vomiſſoient en ſe regardant l'un l'autre. Ces deux animaux qui ne paroiſſoient qu'à demi hors de la roche, étoient auſſi de bronze doré. De cette quantité d'eau qu'ils jettoient, & de celle de ce baſſin qui tomboit dans un autre beaucoup plus grand, il ſe formoit une troiſiéme nappe, qui, couvrant tout le bas du rocher, & ſe déchirant inégalement contre les pierres d'en bas, faiſoit paroître des éclats ſi beaux & ſi extraordinaires, qu'on ne les peut bien exprimer.

Cette abondance d'eau, qui, comme un agréable torrent, ſe précipitoit de la ſorte par différentes chûtes, ſembloit couvrir le rocher de pluſieurs voiles d'argent qui n'empêchoient pas qu'on ne vît la diſpoſition des pierres & des coquillages, dont les couleurs paroiſſoient encore avec plus de beauté parmi la mouſſe mouillée, & au travers de l'eau qui tomboit en bas, où elle formoit de gros bouillons d'écume.

De ce dernier endroit, où toute cette eau finiſſoit ſa chûte dans un quarré qui étoit au pied de la grotte, elle ſe diviſoit en deux canaux, qui, bordant les deux côtés de l'allée, venoient à ſe terminer dans un grand baſſin, dont la figure étoit d'un quarré-long augmenté par les quatre côtés en quatre demi-ronds, lequel ſéparoit l'allée d'avec le ſalon; mais cette eau ne couloit pas, ſans faire paroître mille beaux effets; car, vis-à-vis des huit cabinets, il y avoit dans chaque canal deux jets d'eau, qui formoient de chaque côté ſeize lances de douze à

quinze pieds de haut; &, d'espace en espace, l'eau de ces canaux, venant à tomber, faisoit des cascades qui composoient autant de petites nappes argentées, dont la longueur de chaque canal étoit agréablement interrompue.

Ces canaux étoient bordés de gazon de part & d'autre; du côté des cabinets & entre les thermes qui en marquoient les encogneures; il y avoit dans de grands vases, des orangers chargés de fleurs & de fruits; & le milieu de l'allée étoit d'un sable jaune qui partageoit les deux lisiéres de gazon.

Dans le bassin qui séparoit l'allée d'avec le salon, il y avoit un grouppe de quatre dauphins dans des coquilles de bronze doré posées sur un petit rocher; ces quatre dauphins ne formoient qu'une seule tête, qui étoit renversée, & qui, ouvrant la gueule en haut, poussoit un jet d'eau d'une grosseur extraordinaire. Après que cette eau qui s'élevoit de plus de trente pieds de haut, avoit frappé la feuillée avec violence, elle retomboit dans le bassin en mille petites boules de cristal.

Aux deux côtés de ce bassin il y avoit quatre grandes plaques en ovale, chargées chacune de quinze bougies; mais comme toutes les autres lumières qui éclairoient cette allée, étoient cachées derrière les pilastres & les thermes qui marquoient les cabinets, l'on ne voyoit qu'un jour universel qui se répandoit si agréablement dans tout ce lieu, & en découvroit les parties avec tant de beauté, que tout le monde préféroit cette clarté à la lumière des plus beaux jours. Il n'y avoit point de jets d'eau qui ne fît paroître mille brillans; & l'on reconnoissoit principalement dans ce lieu & dans la grote où le Roi avoit soupé, une distribution d'eaux si belle & si extraordinaire, que jamais il ne s'est rien vû de pareil. Le Sieur Joly qui en avoit eu la conduite les avoit si bien ménagées, que, produisant toutes des effets différens, il y avoit encore une union & un certain accord qui faisoit paroître partout une agréable beauté; la chûte des unes servant, en plusieurs endroits, à donner plus d'éclat à la chûte des autres. Les jets d'eau qui s'élevoient

de quinze pieds sur le devant des deux canaux, venoient peu à peu à se diminuer de hauteur & de force, à mesure qu'ils s'éloignoient de la vûe; de sorte que, s'accordant avec la belle maniére dont l'on avoit disposé l'allée, il sembloit que cette allée qui n'avoit guéres plus de quinze toises de long, en eût quatre fois davantage, tant toutes choses y étoient bien conduites.

Pendant que, dans un séjour si charmant, leurs Majestés & toute la cour prenoient le divertissement du bal, à la vûe de ces beaux objets, & au bruit de ces eaux qui n'interrompoit qu'agréablement le son des instrumens, l'on préparoit ailleurs d'autres spectacles dont personne ne s'étoit apperçû, & qui devoient surprendre tout le monde. Le Sieur Gissey, outre le soin qu'il avoit pris du lieu où le Roi avoit soupé, & des desseins de tous les habits de la Comédie, se trouvant encore chargé des illuminations qu'on devoit mettre au château, & en plusieurs endroits du parc, travailloit à mettre toutes ces choses en ordre, pour faire que ce beau divertissement eût une fin aussi heureuse & aussi agréable, que le succès en avoit été favorable jusques alors; ce qui arriva en effet par les soins qu'il y prit. Car en un moment toutes les choses furent si bien ordonnées, que quand leurs Majestés sortirent du bal, elles apperçûrent le tour du fer à cheval & le château tout en feu; mais d'un feu si beau & si agréable, que cet élément qui ne paroît gueres dans l'obscurité de la nuit sans donner de la crainte & de la frayeur, ne causoit que du plaisir & de l'admiration. Deux cent vases de quatre pieds de haut de plusieurs façons, & ornés de différentes manières entouroient ce grand espace qui en ferme les parterres de gazon, & qui forme le fer à cheval. Au bas des degrés qui sont au milieu, on voyoit quatre figures représentant quatre fleuves; & au dessus, sur quatre piédestaux qui sont aux extrémités des rampes, quatre autres figures, qui représentoient les quatre parties du monde. Sur les angles du fer à cheval, & entre les vases, il y avoit trente-huit candélabres ou chandeliers antiques de six pieds de

haut; & ces vases, ces candélabres, & ces figures étant éclairés de la même sorte que celles qui avoient paru dans la frise du salon où l'on avoit *soupé*, faisoient un spectacle merveilleux. Mais, la cour étant arrivée au haut du fer à cheval, & découvrant encore mieux tout le château, ce fut alors que tout le monde demeura dans une surprise qui ne se peut connoître qu'en la ressentant.

Il étoit orné de quarante-cinq figures. Dans le milieu de la porte du château, il y en avoit une qui représentoit Janus; &, des deux côtés, dans les quatorze fenêtres d'en bas, l'on voyoit différens trophées de guerre. A l'étage d'en haut, il y avoit quinze figures qui représentoient diverses vertus, & au dessus, un soleil avec des lyres, & d'autres instrumens ayant rapport à Apollon; qui paroissoient en quinze différens endroits. Toutes ces figures étoient de diverses couleurs, mais si brillantes & si belles, que l'on ne pouvoit dire si c'étoient différens métaux allumés, ou des pierres de plusieurs couleurs qui fussent éclairées par un artifice inconnu. Les balustrades qui environnent le fossé du château, étoient illuminées de la même sorte, & dans les endroits où durant le jour on avoit vû des vases remplis d'orangers & de fleurs, l'on y voyoit cent vases de diverses formes allumés de différentes couleurs.

De si merveilleux objets arrêtoient la vûe de tout le monde, lorsqu'un bruit, qui s'éleva vers la grande allée, fit qu'on se tourna de ce côté-là: aussi-tôt on la vit éclairée, d'un bout à l'autre, de soixante & douze thermes faits de la même manière que les figures qui étoient au château, & qui la bordoient des deux côtés. De ces thermes il partit en un moment un si grand nombre de fusées, que les unes, se croisant sur l'allée, faisoient une espéce de berceau, & les autres s'élevant tout droit, & laissant jusques en terre une grosse trace de lumière, formoient comme une haute palissade de feu. Dans le tems que ces fusées montoient jusques au Ciel, & qu'elles remplissoient l'air de mille clartés plus brillantes que les étoiles, l'on voyoit tout au bas de

l'allée, le grand bassin d'eau qui paroissoit une mer de flâme & de lumière, dans laquelle une infinité de feux plus rouges & plus vifs sembloient se jouer au milieu d'une clarté plus blanche & plus claire.

A de si beaux effets se joignit le bruit de plus de cinq cent boëtes qui, étant dans le grand parc, & fort éloignées, sembloient être l'écho de ces grands éclats dont les grosses fusées faisoient retentir l'air, lorsqu'elles étoient en haut.

Cette grande allée ne fut guéres en cet état, que les trois bassins de fontaines qui sont dans le parterre de gazon, au bas du fer à cheval, parurent trois sources de lumières. Mille feux sortoient du milieu de l'eau, qui, comme furieux & s'échapant d'un lieu où ils auroient été retenus par force, se répandoit de tous côtés sur les bords du parterre. Une infinité d'autres feux sortant de la gueule des lézards, des crocodiles, des grenouilles, & des autres animaux de bronze qui sont sur les bords des fontaines, sembloient aller secourir les premiers ; &, se jettant dans l'eau sous la figure de plusieurs serpens, tantôt séparément, tantôt joints ensemble par gros pelotons, lui faisoient une rude guerre. Dans ces combats, accompagnés de bruits épouvantables, & d'un embrâsement qu'on ne peut représenter, ces deux élémens étoient si étroitement mêlés ensemble, qu'il étoit impossible de les distinguer. Mille fusées qui s'élevoient en l'air, paroissoient comme des jets d'eau enflammés ; & l'eau qui bouillonnoit de toutes parts, ressembloit à des flots de feu, & à des flâmes agitées.

Bien que tout le monde sçût que l'on préparoit des feux d'artifice, néanmoins, en quelque lieu qu'on allât durant le jour, l'on n'y voyoit nulle disposition, de sorte que, dans le tems que chacun étoit en peine du lieu où ils devoient paroître, l'on s'en trouva tout-d'un-coup environné, car, non seulement ils partoient de ces bassins de fontaines, mais encore des grandes allées qui environnent le parterre ; &, en voyant sortir de terre mille flâmes qui s'élevoient de tous côtés, l'on ne sçavoit s'il y avoit des canaux qui fournissent cette nuit-là

autant de feux, comme pendant le jour on avoit vû de jets d'eau qui rafraîchissoient ce beau parterre. Cette surprise causa un agréable désordre parmi tout le monde, qui, ne sçachant où se retirer, se cachoit dans l'épaisseur des bocages, & se jettoit contre terre.

Ce spectacle ne dura qu'autant de tems qu'il en faut pour imprimer dans l'esprit une belle image de ce que l'eau & le feu peuvent faire, quand ils se rencontrent ensemble, & qu'ils se font la guerre; & chacun croyant que la fête se termineroit par un artifice si merveilleux, retournoit vers le château, quand, du côté du grand étang, l'on vit tout-d'un-coup le Ciel rempli d'éclairs, & l'air d'un bruit qui sembloit faire trembler la terre; chacun se rangea vers la grotte pour voir cette nouveauté, & aussi-tôt il sortit de la tour de la pompe qui éleve toutes les eaux, une infinité de grosses fusées, qui remplirent tous les environs de feu & de lumière. A quelque hauteur qu'elles montassent, elles laissoient attachée à la tour une grosse queue, qui ne s'en séparoit point, que la fusée n'eût rempli l'air d'une infinité d'étoiles qu'elle y alloit répandre. Tout le-haut de cette tour sembloit être embrâsé, &, de moment en moment, elle vomissoit une infinité de feux, dont les uns s'élevoient jusqu'au Ciel, & les autres ne montant pas si haut, sembloient se jouer par mille mouvemens agréables qu'ils faisoient. Il y en avoit même, qui, marquant les chiffres du Roi par leurs tours & retours, traçoient dans l'air de doubles L, toutes brillantes d'une lumière très-vive & très-pure. Enfin, après que de cette tour il fut sorti, à plusieurs fois, une si grande quantité de fusées que jamais on n'a rien vû de semblable, toutes ces lumières s'éteignirent; &, comme si elles eussent obligé les étoiles du Ciel à se retirer, l'on apperçût que, de ce côté-là, la plus grande partie ne se voyoit plus, mais que le jour, jaloux des avantages d'une si belle nuit, commençoit à paroître.

Leurs Majestés prirent aussi-tôt le chemin de saint Germain avec toute la cour, & il n'y eut

que Monſeigneur le Dauphin qui demeura dans le château.

Ainſi finit cette grande fête, de laquelle ſi l'on remarque bien toutes les circonſtances, on verra qu'elle a ſurpaſſé en quelque façon ce qui a jamais été fait de plus mémorable. Car, ſoit que l'on regarde comme en ſi peu de tems l'on a dreſſé des lieux d'une grandeur extraordinaire pour la comédie, pour le ſouper & pour le bal ; ſoit que l'on conſidére les divers ornemens dont on les a embellis, le nombre de lumières dont on les a éclairés, la quantité d'eau qu'il a fallu conduire, & la diſtribution qui en a été faite, la ſomptuoſité des repas où l'on a vû une quantité de toutes ſortes de viandes qui n'eſt pas concevable ; & enfin toutes les choſes néceſſaires à la magnificence de ces ſpectacles, & à la conduite de tant de différens ouvriers, on avouera qu'il ne s'eſt jamais rien fait de plus ſurprenant & qui ait cauſé plus d'admiration.

FIN.



MON.

MONSIEUR
DE
POURCEAUGNAC,
COMÉDIE-BALLET.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.
ORONTE, pere de Julie.
JULIE, fille d'Oronte.
ERASTE, amant de Julie.
NERINE, femme d'intrigue, feinte picarde.
LUCETTE, feinte gasconne.
SBRIGANI, napolitain, homme d'intrigue.
PREMIER MEDECIN.
SECOND MEDECIN.
UN APOTIQUAIRE.
UN PAYSAN.
UNE PAYSANNE.
PREMIER SUISSE.
SECOND SUISSE.
UN EXEMT.
DEUX ARCHERS.

ACTEURS DU BALLET.

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSICIENS.
TROUPE DE DANSEURS.
  DEUX MAITRES A DANSER.
  DEUX PAGES dansans.
  QUATRE CURIEUX de spectacles, dansans.
  DEUX SUISSES dansans.
DEUX MEDECINS grotesques.
MATASSINS dansans.
DEUX AVOCATS chantans.
DEUX PROCUREURS, } dansans.
DEUX SERGENS. } dansans.
TROUPE DE MASQUES.
  UNE EGYPTIENNE chantante.
  UN EGYPTIEN chantant.
  UN PANTALON chantant.
  CHOEUR DE MASQUES chantans.
  SAUVAGES dansans.
  BISCAYENS dansans.

La scéne est à Paris.



M.r DE POURCEAUGNAC.

J. Punt delin. et fecit, 1740.


TAYLOR INST. OXFORD

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS chantans, PLUSIEURS AUTRES jouant des instrumens, TROUPE DE DANSEURS.

ERASTE *aux musiciens, & aux danseurs.*

SUIVEZ les ordres que je vous ai donnés pour la sérénade. Pour moi, je me retire, & ne veux point paroître ici.

SCENE II.

UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, chantans, PLUSIEURS AUTRES jouant des instrumens, TROUPE DE DANSEURS. Cette sérénade est composée de chants, d'instrumens, & de danses. Les paroles qui s'y chantent ont rapport à la situation où Eraste se trouve avec Julie, & expriment les sentimens de deux amans qui sont traversés dans leur amour par le caprice de leurs parens.

UNE MUSICIENNE.

Répands, charmante nuit, répands sur tous les yeux.

De tes pavots la douce violence;
Et ne laiſſe veiller en ces aimables lieux,
Que les cœurs que l'Amour ſoumet à ſa puiſſance.
Tes ombres & ton ſilence,
Plus beaux que le plus beau jour,
Offrent de doux momens à ſoupirer d'amour.

1. MUSICIEN.

Que ſoupirer d'amour
Eſt une douce choſe,
Quand rien à nos vœux ne s'oppoſe!
A d'aimables panchans notre cœur nous diſpoſe;
Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.
Que ſoupirer d'amour
Eſt une douce choſe,
Quand rien à nos vœux ne s'oppoſe!

2. MUSICIEN.

Tout ce qu'à nos vœux on oppoſe,
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien;
Et, pour vaincre toute choſe,
Il ne faut que s'aimer bien.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle,
Les rigueurs des parens, la contrainte cruelle,
L'abſence, les travaux, la fortune rebelle;
Ne font que redoubler une amitié fidéle.
Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle;
Quand deux cœurs s'aiment bien
Tout le reſte n'eſt rien.

****

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

Danſe de deux maîtres à danſer.

II. ENTRE'E DE BALLET.

Danſe de deux pages.

III. ENTRE'E DE BALLET.

Quatre curieux de ſpectacles, qui ont pris querelle pendant la danſe des deux pages, danſent en ſe battant l'épée à la main.

IV. ENTRE'E DE BALLET.

Deux ſuiſſes ſéparent les quatre combattans; &, après les avoir mis d'accord, danſent avec eux.

SCENE III.

JULIE, ERASTE, NERINE.

JULIE.

Mon Dieu! Eraſte, gardons d'être ſurpris; je tremble qu'on ne nous voye enſemble; & tout ſeroit perdu après la défenſe que l'on m'a faite.

ERASTE.

Je regarde de tous côtés, & je n'apperçois rien.

JULIE *à Nérine.*

Aye auſſi l'œil au guet, Nérine; & pren bien garde qu'il ne vienne perſonne.

NERINE *ſe retirant dans le fond du théâtre.*

Repoſez-vous ſur moi, & dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE.

Avez-vous imaginé pour notre affaire quelque choſe de favorable, & croyez-vous, Eraſte, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon pere s'eſt mis en tête?

ERASTE.

Au moins y travaillons-nous fortement; & déjà nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverſer ce deſſein ridicule.

NE'RINE *accourant à Julie.*

Par ma foi, voilà votre pere.

JULIE.

Ah! Séparons-nous vîte.

NE'RINE.

Non, non, non, ne bougez, je m'étois trompée.

JULIE.

Mon Dieu! Nérine, que tu es ſotte de nous donner de ces frayeurs.

ERASTE.

Oui, belle Julie, nous avons dreſſé pour cela quantité de machines; & nous ne feignons point de

mettre tout en usage, sur la permission que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les ressorts que nous ferons jouer, vous en aurez le divertissement; &, comme aux comédies, il est bon de vous laisser le plaisir de la surprise & de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir. C'est assez de vous dire que nous avons en main divers stratagêmes tout prêts à produire dans l'occasion; & que l'ingénieuse Nérine, & l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NE'RINE.

Assûrément. Votre pere se moque-t-il, de vouloir vous anger de son avocat de Limoges, monsieur de Pourceaugnac, qu'il n'a vû de sa vie, & qui vient par le coche vous enlever à notre barbe? Faut-il que trois ou quatre mille écus de plus, sur la parole de votre oncle, lui fassent rejetter un amant qui vous agrée? Et une personne comme vous, est-elle faite pour un limosin? S'il a envie de se marier, que ne prend-il une limosine; & ne laisse-t-il en repos les chrétiens? Le seul nom de Monsieur de Pourceaugnac m'a mise dans une colère effroyable. J'enrage de Monsieur de Pourceaugnac. Quand il n'y auroit que ce nom-là, Monsieur de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres, ou je romprai ce mariage; & vous ne serez point Madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac! Cela se peut-il souffrir? Non, Pourceaugnac est une chose que je ne sçaurois supporter, & nous lui jouerons tant de piéces, nous lui ferons tant de niches sur niches, que nous renvoyerons à Limoges Monsieur de Pourceaugnac.

ERASTE.

Voici notre subtil napolitain, qui nous dira des nouvelles.

****

SCENE IV.

JULIE, ERASTE, SBRIGANI, NE'RINE.

SBRIGANI.

Monsieur, votre homme arrive. Je l'ai vû à trois

lieues d'ici, où a couché le coche; &, dans la cuisine où il est descendu pour déjeuner, je l'ai étudié une bonne demie heure, & je le sçais déjà par cœur. Pour sa figure, je ne veux point vous en parler, vous verrez de quel air la nature l'a dessiné, & si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut; mais, pour son esprit, je vous avertis par avance, qu'il est des plus épais qui se fassent; que nous trouvons en lui une matiére tout-à-fait disposée pour ce que nous voulons, & qu'il est homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui présentera.

ERASTE.

Nous dis-tu vray?

SBRIGANI.

Oui, si je me connois en gens.

NÉRINE.

Madame, voilà un illustre. Votre affaire ne pouvoit être mise en de meilleures mains, & c'est le héros de notre siécle pour les exploits dont il s'agit; un homme qui, vingt fois en sa vie, pour servir ses amis, a généreusement affronté les galéres; qui, au péril de ses bras & de ses épaules, sçait mettre noblement à fin les aventures les plus difficiles; & qui, tel que vous le voyez, est exilé de son pays, pour je ne sçais combien d'actions honorables qu'il a généreusement entreprises.

SBRIGANI.

Je suis confus des louanges dont vous m'honorez, & je pourrois vous en donner avec plus de justice sur les merveilles de votre vie; & principalement sur la gloire que vous acquîtes, lorsqu'avec tant d'honnêteté vous pipâtes au jeu, pour douze mille écus, ce jeune seigneur étranger que l'on mena chez vous; lorsque vous fîtes galamment ce faux contrat qui ruina toute une famille; lorsqu'avec tant de grandeur d'ame, vous sçûtes nier le dépôt qu'on vous avoit confié; & que, si généreusement, on vous vit prêter votre témoignage à faire pendre ces deux personnes qui ne l'avoient pas mérité.

NÉRINE.

Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle; & vos éloges me font rougir.

SBRIGANI.

Je veux bien épargner votre modestie, laissons cela; &, pour commencer notre affaire, allons vîte joindre notre provincial, tandis que, de votre côté, vous nous tiendrez prêts au besoin les autres acteurs de la Comédie.

ERASTE.

Au moins, Madame, souvenez-vous de votre rôle; &, pour mieux couvrir notre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'être la plus contente du monde des résolutions de votre pere.

JULIE.

S'il ne tient qu'à cela, les choses iront à merveille.

ERASTE.

Mais, belle Julie, si toutes nos machines venoient à ne pas réussir?

JULIE.

Je déclarerai à mon pere mes véritables sentimens.

ERASTE.

Et si, contre vos sentimens, il s'obstinoit à son dessein?

JULIE.

Je le menacerois de me jetter dans un couvent.

ERASTE.

Mais si, malgré tout cela, il vouloit vous forcer à ce mariage?

JULIE.

Que voulez-vous que je vous dise?

ERASTE.

Ce que je veux que vous me disiez?

JULIE.

Oui.

ERASTE.

Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE.

Mais quoi?

ERASTE.

Que rien ne pourra vous contraindre; & que, malgré

gré tous les efforts d'un pere, vous me promettez d'être à moi.

JULIE.

Mon Dieu! Eraste, contentez-vous de ce que je fais maintenant, & n'allez point tenter sur l'avenir les résolutions de mon cœur; ne fatiguez point mon devoir par les propositions d'une fâcheuse extrémité, dont peut-être n'aurons-nous pas besoin; &, s'il y faut venir, souffrez au moins que j'y sois entraînée par la suite des choses.

ERASTE.

Hé bien....

SBRIGANI.

Ma foi, voici notre homme, songeons à nous.

NE'RINE.

Ah! Comme il est bâti!

SCENE V.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC *se tournant du côté d'où il vient, & parlant à des gens qui le suivent.*

Hé bien, quoi? Qu'est-ce? Qu'y a-t-il? Au diantre soit la sotte ville, & les sottes gens qui y sont! Ne pouvoir faire un pas, sans trouver des nigauds qui vous regardent, & se mettent à rire! Hé, messieurs les badauds, faites vos affaires, & laissez passer les personnes sans leur rire au nez. Je me donne au diable, si je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire.

SBRIGANI *parlant aux mêmes personnes.*

Qu'est-ce que c'est, Messieurs? Que veut dire cela? A qui en avez-vous? Faut-il se moquer ainsi des honnêtes étrangers qui arrivent ici?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà un homme raisonnable, celui-là.

SBRIGANI.

Quel procédé est le vôtre, & qu'avez-vous à rire?

M. DE POURCEAUGNAC.
Fort bien.

SBRIGANI.
Monsieur a-t-il quelque chose de ridicule en soi?

M. DE POURCEAUGNAC.
Oui?

SBRIGANI.
Est-il autrement que les autres?

M. DE POURCEAUGNAC.
Suis-je tortu, ou bossu?

SBRIGANI.
Apprenez à connoître les gens.

M. DE POURCEAUGNAC.
C'est bien dit.

SBBIGANI.
Monsieur est d'une mine à respecter.

M. DE POURCEAUGNAC.
Cela est vray.

SBRIGANI.
Personne de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.
Oui. Gentilhomme Limosin.

SBRIGANI.
Homme d'esprit.

M. DE POURCEAUGNAC.
Qui a étudié en Droit.

SBRIGANI.
Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre ville.

M. DE POURCEAUGNAC.
Sans doute.

SBRIGANI.
Monsieur n'est point une personne à faire rire.

M. DE POURCEAUGNAC.
Assûrément.

SBRIGANI.
Et quiconque rira de lui, aura affaire à moi.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*
Monsieur, je vous suis infiniment obligé.

SBRIGANI.
Je suis fâché, Monsieur, de voir recevoir de la

ſorte une perſonne comme vous, & je vous demande pardon pour la ville.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur.

SBRIGANI.

Je vous ai vû ce matin, Monſieur, avec le coche, lorſque vous avez déjeuné ; & la grace avec laquelle vous mangiez votre pain, m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous ; &, comme je ſçais que vous n'êtes jamais venu en ce pays, & que vous y êtes tout neuf, je ſuis bien-aiſe de vous avoir trouvé, pour vous offrir mon ſervice à cette arrivée, & vous aider à vous conduire parmi ce peuple, qui n'a pas, par fois, pour les honnêtes gens toute la conſidération qu'il faudroit.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt trop de grace que vous me faites.

SBRIGANI.

Je vous l'ai déjà dit ; du moment que je vous ai vû, je me ſuis ſenti pour vous de l'inclination.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ſuis obligé.

SBRIGANI.

Votre phyſionomie m'a plû.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce m'eſt beaucoup d'honneur.

SBRIGANI.

J'y ai vû quelque choſe d'honnête.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ſuis votre ſerviteur.

SBRIGANI.

Quelque choſe d'aimable,

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah !

SBRIGANI.

De gracieux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah !

SBRIGANI.

De doux,

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

De majeſtueux.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

De franc.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

Et de cordial.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah, ah!

SBRIGANI.

Je vous aſſûre que je ſuis tout à vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous ai beaucoup d'obligation.

SBRIGANI.

C'eſt du fond du cœur que je parle.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Si j'avois l'honneur d'être connu de vous, vous ſçauriez que je ſuis homme tout-à-fait ſincére.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'en doute point.

SBRIGANI.

Ennemi de la fourberie.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'en ſuis perſuadé.

SBRIGANI.

Et qui n'eſt pas capable de déguiſer ſes ſentimens. Vous regardez mon habit qui n'eſt pas fait comme les autres; mais je ſuis originaire de Naples, à votre ſervice, & j'ai voulu conſerver un peu la maniére de s'habiller, & la ſincérité de mon pays.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'eſt fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la cour pour la campagne.

SBRIGANI.

Ma foi, cela vous va mieux qu'à tous nos courtisans.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est ce que m'a dit mon tailleur. L'habit est propre & riche, & il fera du bruit ici.

SBRIGANI.

Sans doute. N'irez-vous pas au louvre?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIGANI.

Le Roi sera ravi de vous voir.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je le crois.

SBRIGANI.

Avez-vous arrêté un logis?

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, j'allois en chercher un.

SBRIGANI.

Je serai bien aise d'être avec vous pour cela, & je connois tout ce pays-ci.

****

SCENE VI.

ERASTE, M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

ERASTE.

Ah! Qu'est-ceci! Que vois-je! Quelle heureuse rencontre! Monsieur de Pourceaugnac! Que je suis ravi de vous voir! Comment? Il semble que vous ayez peine à me reconnoître?

M. DE POURCEAUGNAC.

Monsieur, je suis votre serviteur.

ERASTE.

Est-il possible que cinq ou six années m'ayent ôté de votre mémoire, & que vous ne reconnoissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnacs?

M. DE POURCEAUGNAC.

[*bas à Sbrigani.*]

Pardonnez-moi. Ma foi, je ne sçais qui il est.

ERASTE.

Il n'y pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connoisse, depuis le plus grand jusqu'au plus petit; je ne fréquentois qu'eux dans le tems que j'y étois, & j'avois l'honneur de vous voir presque tous les jours.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est moi qui l'ai reçû, Monsieur.

ERASTE.

Vous ne vous remettez point mon visage?

M. DE POURCEAUGNAC.

[*à Sbrigani.*]

Si fait. Je ne le connois point.

ERASTE.

Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire, je ne sçais combien de fois, avec vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

[*à Sbrigani.*]

Excusez-moi. Je ne sçais ce que c'est.

ERASTE.

Comment appellez-vous ce traiteur de Limoges qui fait si bonne chére?

M. DE POURCEAUGNAC.

Petit Jean?

ERASTE.

Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez lui nous réjouir. Comment est-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on se proméne?

M. DE POURCEAUGNAC.

Le cimetiére des arénes?

ERASTE.

Justement. C'est où je passois de si douces heures à jouir de votre agréable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela?

M. DE POURCEAUGNAC.

[*à Sbrigani.*]

Excusez-moi, je me le remets. Diable emporte si je m'en souviens.

SBRIGANI, *bas, à Monsieur de Pourceaugnac.*

Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

ERASTE.

Embrassez-moi donc, je vous prie; & resserrons les nœuds de notre ancienne amitié.

SBRIGANI *à Mr. de Pourceaugnac.*

Voilà un homme qui vous aime fort.

ERASTE.

Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté. Comment se porte Monsieur votre.... là... qui est si honnête homme?

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon frere le Consul.

ERASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il se porte le mieux du monde.

ERASTE.

Certes j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur? Là ... Monsieur votre....

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon cousin l'assesseur?

ERASTE.

Justement.

M. DE POURCEAUGNAC.

Toujours gay & gaillard.

ERASTE.

Ma foi, j'en ai beaucoup de joye. Et Monsieur votre oncle? ... Le...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai point d'oncle.

ERASTE.

Vous en aviez pourtant en ce tems-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non. Rien qu'une tante.

ERASTE.

C'eſt ce que je voulois dire, Madame votre tante; comment ſe porte-t-elle?

M. DE POURCEAUGNAC.

Elle eſt morte depuis ſix mois.

ERASTE.

Hélas! La pauvre femme! Elle étoit ſi bonne perſonne.

M. DE POURCEAUGNAC.

Nous avons auſſi mon neveu le chanoine, qui a penſé mourir de la petite vérole.

ERASTE.

Quel dommage ç'auroit été!

M. DE POURCEAUGNAC.

Le connoiſſez-vous auſſi?

ERASTE.

Vrayment ſi je le connois! Un grand garçon bien fait.

M. DE POURCEAUGNAC.

Pas des plus grands.

ERASTE.

Non, mais de taille bien priſe.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hé, oui.

ERASTE.

Qui eſt votre neveu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

ERASTE.

Fils de votre frere ou de votre ſœur.

M. DE POURCEAUGNAC.

Juſtement.

ERASTE.

Chanoine de l'Egliſe de.... Comment l'appellez vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

De ſaint Etienne.

ERAS-

ERASTE.

Le voilà; je ne connois autre.

M DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Il dit toute ma parenté.

SBRIGANI.

Il vous connoît plus que vous ne croyez.

M. DE POURCEAUGNAC.

A ce que je vois, vous avez demeuré long-tems dans notre ville?

ERASTE.

Deux ans entiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Nous étiez donc là, quand mon cousin l'élû fit tenir son enfant à monsieur notre gouverneur?

ERASTE.

Vrayment oui; j'y fus convié des premiers.

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela fut galant.

ERASTE.

Très-galant.

M. DE POURCEAUGNAC.

C'étoit un repas bien troussé.

ERASTE.

Sans doute.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vites donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme Perigourdin?

ERASTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu, il trouva à qui parler.

ERASTE.

Ah, ah!

M. DE POURCEAUGNAC.

Il me donna un soufflet; mais je lui dis bien son fait.

ERASTE.

Assûrément. Au reste, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai garde de....

ERASTE.

Vous moquez-vous? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part, que dans ma maison.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce seroit vous...

ERASTE.

Non, vous avez beau faire, vous logerez chez moi.

SBRIGANI *à M. de Pourceaugnac.*

Puisqu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

ERASTE.

Où sont vos hardes?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je les ai laissées avec mon valet, ou je suis descendu.

ERASTE.

Envoyons-les querir par quelqu'un.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI.

C'est prudemment avisé.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce pays-ci est un peu sujet à caution.

ERASTE.

On voit les gens d'esprit en tout.

SBRIGANI.

Je vais accompagner monsieur, & le ramènerai où vous voudrez.

ERASTE.

Oui. Je serai bien aise de donner quelques ordres, & vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

SBRIGANI.

Nous sommes à vous tout-à-l'heure.

ERASTE *à M. de Pourceaugnac.*

Je vous attends avec impatience.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Voilà une connoissance où je ne m'attendois point.

SBRIGANI.

Il a la mine d'être honnête homme.

ERASTE *seul.*

Ma foi, Monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons; les choses sont préparées, & je n'ai qu'à frapper. Holà.

****

SCENE VII.

UN APOTIQUAIRE, ERASTE.

ERASTE.

Je crois, Monsieur, que vous êtes le Médecin à qui l'on est venu parler de ma part.

L'APOTIQUAIRE.

Non, Monsieur, ce n'est pas moi qui suis le Médecin; à moi n'appartient pas cet honneur, & je ne suis qu'apotiquaire, apotiquaire indigne, pour vous servir.

ERASTE.

Et Monsieur le Médecin est-il à la maison?

L'APOTIQUAIRE.

Oui. Il est-là embarrassé à expédier quelques malades, & je vais lui dire que vous êtes ici.

ERASTE.

Non, ne bougez; j'attendrai qu'il ait fait. C'est pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé, & qui se trouve attaqué de quelque folie que nous serions bien aise qu'il pût guérir, avant que de le marier.

L'APOTIQUAIRE.

Je sçais ce que c'est, je sçais ce que c'est, & j'é-

fois avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi, vous ne pouviez pas vous adresser à un Médecin plus habile; c'est un homme qui sçait la Médecine à fond, comme je sçais ma croix de par dieu; & qui, quand on devroit crever, ne démordroit pas, d'un *iota*, des régles des anciens. Oui, il suit toujours le grand chemin, le grand chemin, & ne va point chercher midi à quatorze heures, &, pour tout l'or du monde, il ne voudroit pas avoir guéri une personne avec d'autres remédes, que ceux que la faculté permet.

ERASTE.

Il fait fort bien. Un malade ne doit point vouloir guérir, que la faculté n'y consente.

L'APOTIQUAIRE.

Ce n'est pas parce que nous sommes grands amis, que j'en parle; mais il y a plaisir d'être son malade, & j'aimerois mieux mourir de ses remédes, que de guérir de ceux d'un autre; car, quoiqu'il puisse arriver, on est assûré que les choses sont toujours dans l'ordre; &, quand on meurt sous sa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

ERASTE.

C'est une grande consolation pour un défunt.

L'APOTIQUAIRE.

Assûrément. On est bien aise au moins d'être mort méthodiquement. Au reste, il n'est pas de ces Médecins qui marchandent les maladies; c'est un homme expéditif, expéditif, qui aime à dépêcher ses malades; &, quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vîte du monde.

ERASTE.

En effet, il n'est rien tel que de sortir promtement d'affaire.

L'APOTIQUAIRE.

Cela est vrày. A quoi bon tant barguigner, & tant tourner autour du pot? Il faut sçavoir vîtement le court ou le long d'une maladie.

ERASTE.

Vous avez raison.

L'APOTIQUAIRE.

Voilà déjà trois de mes enfans dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours; & qui, entre les mains d'un autre, auroient langui plus de trois mois.

ERASTE.

Il est bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTIQUAIRE.

Sans doute. Il ne me reste que deux enfans, dont il prend soin comme des siens; il les traite & gouverne à sa fantaisie, sans que je me mêle de rien; & le plus souvent, quand je reviens de la ville, je suis tout étonné que je les trouve saignés ou purgés par son ordre.

ERASTE.

Voilà des soins fort obligeans.

L'APOTIQUAIRE.

Le voici, le voici; le voici qui vient.

SCENE VIII.

ERASTE, PREMIER MEDECIN, UN APOTIQUAIRE, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE.

LE PAYSAN *au Médecin.*

Monsieur, il n'en peut plus; & il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

I. MEDECIN.

Le malade est un sot; d'autant plus que, dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, mais la rate, qui lui doit faire mal.

LE PAYSAN.

Quoique c'en soit, Monsieur, il a toujours avec cela son cours de ventre depuis six mois.

I. MEDECIN.

Bon. C'est signe que le dedans se dégage. Je l'irai

visiter dans deux ou trois jours ; mais, s'il mouroit avant ce tems-là, ne manquez pas de m'en donner avis ; car il n'est pas de la civilité qu'un Médecin visite un mort.

LA PAYSANNE *au Médecin.*

Mon pere, Monsieur, est toujours malade de plus en plus.

I. MEDECIN.

Ce n'est pas ma faute. Je lui donne des remédes, que ne guérit-il ? Combien a-t-il été saigné de fois ?

LA PAYSANNE.

Quinze, Monsieur, depuis vingt jours.

I. MEDECIN.

Quinze fois saigné ?

LA PAYSANNE.

Oui.

I. MEDECIN.

Et il ne guérit point ?

LA PAYSANNE.

Non Monsieur.

I. MEDECIN.

C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir si elle n'est pas dans les humeurs ; &, si rien ne nous réussit, nous l'envoyerons aux bains.

L'APOTIQUAIRE.

Voilà le fin cela, voilà le fin de la Médecine.

****

SCENE IX.

ERASTE, PREMIER MEDECIN, UN APOTIQUAIRE.

ERASTE *au Médecin.*

C'est moi, Monsieur, qui vous ai envoyé parler ces jours passés, pour un parent un peu troublé

d'esprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, & qu'il soit vû de moins de monde.

1. MEDECIN.

Oui, Monsieur, j'ai déjà disposé tout, & promets d'en avoir tous les soins imaginables.

ERASTE.

Le voici fort à-propos.

1. MEDECIN.

La conjoncture est tout-à-fait heureuse, & j'ai ici un ancien de mes amis, avec lequel je serai bien aise de consulter sa maladie.

****

SCENE X.

M. DE POURCEAUGNAC, ERASTE; PREMIER MEDECIN, UN APOTIQUAIRE.

ERASTE *à M. de Pourceaugnac.*

Une petite affaire m'est survenue, qui m'oblige à vous quitter; [*montrant le médecin.*] mais voilà une personne, entre les mains de qui je vous laisse, qui aura soin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui sera possible.

1. MEDECIN.

Le devoir de ma profession m'y oblige; & c'est assez que vous me chargiez de ce soin.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

C'est son maître d'hôtel, sans doute; & il faut que ce soit un homme de qualité.

1. MEDECIN *à Eraste.*

Oui, je vous assûre que je traiterai Monsieur méthodiquement, & dans toutes les régularités de notre art.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu! Il ne me faut point tant de cérémo-

nies ; & je ne viens pas ici pour incommoder.

I. MEDECIN.

Un tel emploi ne me donne que de la joye.

ERASTE *au Médecin.*

Voilà toujours dix pistoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

M. DE POURCEAUGNAC.

Non, s'il vous plaît, je n'entends pas que vous fassiez de dépense, & que vous envoyiez rien acheter pour moi.

ERASTE.

Mon Dieu! Laissez-moi faire; ce n'est pas pour ce que vous pensez.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ERASTE.

C'est ce que je veux faire. [*bas au Médecin.*] Je vous recommande, sur tout, de ne le point laisser sortir de vos mains; car, par fois, il veut s'échaper.

I. MEDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ERASTE *à M. de Pourceaugnac.*

Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous vous moquez; & c'est trop de grace que vous me faites.

SCENE XI.

M. DE POURCEAUGNAC, PREMIER MEDECIN, SECOND MEDECIN, UN APOTIQUAIRE.

I. MEDECIN.

Ce m'est beaucoup d'honneur, Monsieur, d'être choisi pour vous rendre service.

M. DE

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur.

I. MEDECIN.

Voici un habile homme, mon confrere, avec lequel je vais consulter la manière dont nous vous traiterons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Il ne faut point tant de façons, vous dis-je; & je suis homme à me contenter de l'ordinaire.

I. MEDECIN.

Allons, des siéges. [*Des laquais entrent, & donnent des siéges.*]

M DE POURCEAUGNAC *à part.*

Voilà; pour un jeune homme, des domestiques bien lugubres.

I. MEDECIN.

Allons, Monsieur, prenez votre place, Monsieur.

[*Les deux Médecins font asseoir M. de Pourceaugnac entre eux deux.*]

M. DE POURCEAUGNAC *s'asséyant.*

Votre très-humble valet. [*Les deux Médecins lui prennent chacun une main, pour lui tâter le pouls*] Que veut dire cela?

I. MEDECIN.

Mangez-vous bien, Monsieur?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui; & bois encore mieux.

I. MEDECIN.

Tant pis. Cette grande appétition du froid & de l'humide, est une indication de la chaleur & sécheresse qui est au dedans. Dormez-vous fort?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui, quand j'ai bien soupé.

I. MEDECIN.

Faites-vous des songes?

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelquefois.

I. MEDECIN.

De quelle nature sont-ils?

M. DE POURCEAUGNAC.

De la nature des songes. Quelle diable de conversation est-ce-là?

I. MEDECIN.

Vos déjections, comment sont-elles?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ma foi, je ne comprends rien à toutes ces questions; & je veux plûtôt boire un coup.

I MEDECIN.

Un peu de patience. Nous allons raisonner sur votre affaire devant vous, & nous le ferons en françois, pour être plus intelligibles.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau?

I. MEDECIN.

Comme ainsi soit qu'on ne puisse guérir une maladie, qu'on ne la connoisse parfaitement, & qu'on ne la puisse parfaitement connoître, sans en bien établir l'idée particulière, & la véritable espéce par ses signes diagnostiques & pronostiques; vous me permettrez, Monsieur notre ancien, d'entrer en considération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique, & aux remédes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, Monsieur, avec votre permission, que notre malade ici présent est malheureusement attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie, que nous nommons fort bien, mélancolie hypocondriaque, espéce de folie très-fâcheuse, & qui ne demande pas moins qu'un Esculape comme vous, consommé dans notre art; vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, sous le harnois, & auquel il en a tant passé par les mains, de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la distinguer des deux autres; car le célébre Galien établit doctement à son ordinaire trois espéces de cette maladie que nous nom-

mons mélancolie, ainsi appellée non seulement par les latins, mais encore par les grecs, ce qui est bien à remarquer pour notre affaire. La première, qui vient du propre vice du cerveau; la seconde, qui vient de tout le sang, fait & rendu atrabilaire; la troisiéme, appellée hypocondriaque, qui est la nôtre, laquelle procéde du vice de quelque partie du bas ventre, & de la région inférieure; mais particulièrement de la rate, dont la chaleur & l'inflammation porte au cerveau de notre malade beaucoup de fuligines épaisses & crasses, dont la vapeur noire & maligne cause dépravation aux fonctions de la faculté Princesse, & fait la maladie dont, par notre raisonnement, il est manifestement atteint & convaincu. Qu'ainsi ne soit, pour diagnostique incontestable de ce que je dis, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux que vous voyez; cette tristesse accompagnée de crainte & de défiance, signes pathognomoniques & individuels de cette maladie, si bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate; cette physionomie, ces yeux rouges & hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps menue, grêle, noire & velue, lesquels signes le dénotent très-affecté de cette maladie, procédante du vice des hypocondres; laquelle maladie par laps de tems naturalisée, envieillie, habituée, & ayant pris droit de bourgeoisie chez lui, pourroit bien dégénérer ou en manie, ou en phtisie, ou en apopléxie, ou même en fine phrénésie & fureur. Tout ceci supposé, puisqu'une maladie bien connue est à demi guérie; car *ignoti nulla est curatio morbi*, il ne vous sera pas difficile de convenir des remédes que nous devons faire à Monsieur. Premièrement, pour remédier à cette pléthore obturante, & à cette cacochymie luxuriante par tout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé libéralement c'est-à dire que les saignées soient fréquentes & plantureuses en premier lieu de la basilique, puis de la cephalique, & même, si le mal est opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, & que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir & en même tems, de le purger, désopiler & évacuer par purgatifs

propres & convenables; c'est-à-dire, par cholagogues, ménélagogues, *& cætera*; & comme la véritable source de tout le mal, est, ou une humeur crasse & féculente, ou une vapeur noire & grossière qui obscurcit, infecte & salit les esprits animaux, il est à propos ensuite qu'il prenne un bain d'eau pure & nette, avec force petit lait clair, pour purifier, par l'eau, la féculence de l'humeur crasse, & éclaircir, par le lait clair, la noirceur de cette vapeur; mais, avant toute chose, je trouve qu'il est bon de le rejouir par agréables conversations, chants & instrumens de musique, à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danseurs, afin que leurs mouvemens, disposition & agilité puissent exciter & réveiller la paresse de ses esprits engourdis, qui occasionne l'épaisseur de son sang, d'où procéde la maladie. Voilà les remédes que j'imagine, auxquels pourront être ajoûtés beaucoup d'autres meilleurs, par Monsieur notre maître & ancien, suivant l'expérience, jugement, lumière & suffisance qu'il s'est acquise dans notre art. *Dixi.*

2. MEDECIN.

A Dieu ne plaise, Monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajoûter rien à ce que vous venez de dire. Vous avez si bien discouru sur tous les signes, les symptômes & les causes de la maladie de Monsieur; le raisonnement que vous en avez fait est si docte & si beau, qu'il est impossible qu'il ne soit pas fou, & mélancolique hypocondriaque; &, quand il ne le seroit pas, il faudroit qu'il le devînt, pour la beauté des choses que vous avez dites, & la justesse du raisonnement que vous avez fait. Oui, Monsieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphice depinxisti*, tout ce qui appartient à cette maladie; il ne se peut rien de plus doctement, sagement, ingénieusement conçû, pensé, imaginé que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose, ou la prognose, ou la thérapie; & il ne me reste rien ici, que de féliciter Monsieur d'être tombé entre vos mains, & de lui dire qu'il est trop heureux d'être fou, pour éprou-

ver l'efficace & la douceur des remédes que vous avez si judicieusement proposés. Je les approuve tous, *manibus & pedibus descendo in tuam sententiam.* Tout ce que j'y voudrois ajoûter, c'est de faire les saignées & les purgations en nombre impair, *numero Deus impare gaudet*; de prendre de lait clair avant le bain; de lui composer un fronteau où il entre du sel, le sel est symbole de la sagesse; de faire blanchir les murailles de sa chambre, pour dissiper les ténébres de ses esprits, *album est disgregativum visûs*; & de lui donner tout-à-l'heure un petit lavement, pour servir de prélude & d'introduction à ces judicieux remédes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du soulagement. Fasse le Ciel, que ces remédes, Monsieur, qui sont les vôtres, réussissent au malade, selon notre intention.

M. DE POURCEAUGNAC.

Messieurs, il y a une heure que je vous écoute Est-ce que nous jouons ici une comédie?

I. MEDECIN.

Non, Monsieur, nous ne jouons point.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que tout ceci? Et que voulez-vous dire avec votre galimathias & vos sottises?

I. MEDECIN.

Bon. Dire des injures. Voilà un diagnostique qui nous manquoit pour la confirmation de son mal; & ceci pourroit bien tourner en manie.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Avec qui m'a-t-on mis ici?

[*Il crache deux ou trois fois.*]

I. MEDECIN.

Autre diagnostique. La sputation fréquente.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laissons cela; & sortons d'ici.

I. MEDECIN.

Autre encore. L'inquiétude de changer de place.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce donc que toute cette affairé? Et que me voulez-vous?

I. MEDECIN.

Vous guérir, selon l'ordre qui nous a été donné.

M. DE POURCEAUGNAC.

Me guérir?

I. MEDECIN.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Parbleu, je ne suis pas malade.

I. MEDECIN.

Mauvais signe, lorsqu'un malade ne sent pas son mal.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous dis que je me porte bien.

I. MEDECIN.

Nous sçavons mieux que vous comment vous vous portez; & nous sommes Médecins qui voyons clair dans votre constitution.

M. DE POURCEAUGNAC.

Si vous êtes Médecins, je n'ai que faire de vous; & je me moque de la Médecine.

I. MEDECIN.

Hom, hom! Voici un homme plus fou que nous ne pensons.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon pere & ma mere n'ont jamais voulu de remédes; & ils sont morts tous deux sans l'assistance des Médecins.

I. MEDECIN.

Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui est insensé. [*au second Médecin.*]
Allons, procédons à la curation; &, par la douceur exhilarante de l'harmonie, adoucissons, lénifions, & accoisons l'aigreur de ses esprits, que je vois prêts à s'enflammer.

****

SCENE XII.

M. DE POURCEAUGNAC *seul.*

Que diable est-ce-là? Les gens de ce pays-ci

ſont-ils inſenſés? Je n'ai jamais rien vû de tel, & je n'y comprends rien du tout.

SCENE XIII.

M. DE POURCEAUGNAC, DEUX, MEDECINS groteſques.

[Ils s'aſſéyent d'abord tous trois, les Médecins ſe lévent à différentes repriſes pour ſaluer Monſieur de Pourceaugnac, qui ſe léve autant de fois pour les ſaluer.]

LES DEUX MEDECINS.

Buon di, buon di, buon di,
Non vi laſciate uccidere
Dal dolor malinconico,
Noi vi faremo ridere
Col noſtro canto harmonico;
Sol' per guarir vi
Siamo venuti qui.
Buon di, buon di, buon di.

1. MEDECIN.

Altro non è la pazzia
Che malinconia.
L'amalato
Non è diſperato,
Se vol pigliar un poco d'allegria.
Altro non è la pazzia
Che malinconia.

2. MEDECIN.

Su, cantate, ballate, ridete;
Et, ſe far meglio volete,
Quando ſentite il deliro vicino,
Pigliate del vino,
E qualche volta un poco di tabac.
Allegramente, monſu Pourceaugnac.

✿

SCENE XIV.

M. DE POURCEAUGNAC, DEUX MEDECINS grotesques, MATASSINS.

ENTRÉE DE BALLET.

Danse des matassins autour de M. Pourceaugnac.

****

SCENE XV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN APOTIQUAIRE tenant une seringue.

L'APOTIQUAIRE.
Monsieur, voici un petit remède, un petit remède, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

M. DE POURCEAUGNAC.
Comment? Je n'ai que faire de cela.

L'APOTIQUAIRE.
Il a été ordonné, Monsieur, il a été ordonné.

M. DE POURCEAUGNAC.
Ah! Que de bruit!

L'APOTIQUAIRE.
Prenez-le, Monsieur, prenez-le; il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

M. DE POURCEAUGNAC.
Ah!

L'APOTIQUAIRE.
C'est un petit clystére, un petit clystére, benin, benin; il est benin, benin; là prenez, prenez Monsieur, c'est pour déterger, pour déterger, déterger.



SCE-

SCENE XVI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN APOTIQUAIRE, les DEUX MEDECINS grotesques, & les MATASSINS avec des seringues.

LES DEUX MEDECINS.

Piglia lo su,
Signor Monsu,
Piglia lo, piglia lo, piglia lo su,
Che non ti fara male,
Piglia lo su questo servitiale,
Piglia lo su,
Signor Monsu,
Piglia lo, piglia lo, piglia lo su.

M. DE POURCEAUGNAC.

Allez-vous-en au diable.

[*Monsieur de Pourceaugnac, mettant son chapeau pour se garantir des seringues, est suivi par les deux Médecins. & par les Matassins; il passe par derrière le théâtre, & revient se mettre sur sa chaise, auprès de laquelle il trouve l'Apotiquaire qui l'attendoit; les deux Médecins & les Matassins rentrent aussi.*]

LES DEUX MEDECINS.

Piglia lo su,
Signor Monsu,
Piglia lo, piglia lo, piglia lo su,
Che non ti fara male.
Piglia lo su questo servitiale,
Piglia lo su;
Signor Monsu,
Piglia lo, piglia lo, piglia lo su.

[*Monsieur de Pourceaugnac s'enfuit avec la chaise, l'Apotiquaire appuye sa seringue contre; & les Médecins & les Matassins le suivent.*]

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

PREMIER MEDECIN, SBRIGANI.

I. MEDECIN.

Il a forcé tous les obstacles que j'avois mis; & s'est dérobé aux remédes que je commençois de lui faire.

SBRIGANI.

C'est être bien ennemi de soi-même, que de fuir des remédes aussi salutaires que les vôtres.

I. MEDECIN.

Marque d'un cerveau démonté, & d'une raison dépravée, que de ne vouloir pas guérir.

SBRIGANI.

Vous l'auriez guéri haut la main?

I. MEDECIN.

Sans doute; quand il y auroit eu complication de douze maladies.

SBRIGANI.

Cependant voilà cinquante pistoles bien acquises qu'il vous fait perdre.

I. MEDECIN.

Moi, je n'entends point les perdre, & je prétends le guérir, en dépit qu'il en ait. Il est lié & engagé à mes remédes; & je veux le faire saisir où je le trouverai, comme déserteur de la Médecine, & infracteur de mes ordonnances.

SBRIGANI.

Vous avez raison. Vos remédes étoient un coup sûr, & c'est de l'argent qu'il vous vole.

I. MEDECIN.

Où puis-je en avoir des nouvelles?

SBRIGANI.

Chez le bon homme Oronte assûrément, dont il vient épouser la fille; & qui, ne sçachant rien de l'infirmité de son gendre futur, voudra peut-être se hâter de conclure le mariage.

1. MEDECIN.

Je vais lui parler tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Vous ne ferez point mal.

1. MEDECIN.

Il est hipotéqué à mes consultations; & un malade ne se moquera pas d'un Médecin.

SBRIGANI.

C'est fort bien dit à vous; &, si vous m'en croyez, vous ne souffrirez point qu'il se marie, que vous ne l'ayez pensé tout votre saoul.

1. MEDECIN.

Laissez-moi faire.

SBRIGANI *à part, en s'en allant.*

Je vais de mon côté dresser une autre batterie, & le beau-pere est aussi duppe que le gendre.

SCENE II.

ORONTE, PREMIER MEDECIN.

1. MEDECIN.

Vous avez, Monsieur, un certain Monsieur de Pourceaugnac, qui doit épouser votre fille.

ORONTE.

Oui; je l'attends de Limoges, & il devroit être arrivé.

1. MEDECIN.

Aussi l'est-il, & il s'en est fui de chez moi, après y avoir été mis; mais je vous défends, de la part de la Médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aye dûement préparé pour cela; & mis en état de procréer des enfans bien conditionnés & de corps & d'esprit.

ORONTE.

Comment donc?

1. MEDECIN.

Votre prétendu gendre a été constitué mon malade; sa maladie qu'on m'a donnée à guérir, est un meuble qui m'appartient, & que je compte entre

mes effets ; & je vous déclare que je ne prétends point qu'il se marie, qu'au préalable il n'ait satisfait à la Médecine, & subi les remédes que je lui ai ordonnés.

ORONTE.

Il a quelque mal?

I. MEDECIN.

Oui.

ORONTE.

Et quel mal, s'il vous plaît?

I. MEDECIN.

Ne vous mettez pas en peine.

ORONTE.

Est-ce quelque mal....

I. MEDECIN.

Les Médecins sont obligés au secret. Il suffit que je vous ordonne, à vous, & à votre fille, de ne point célébrer, sans mon consentement, vos nôces avec lui, sur peine d'encourir la disgrace de la Faculté, & d'être accablé de toutes les maladies qu'il nous plaira.

ORONTE.

Je n'ai garde, si cela est, de faire le mariage.

I. MEDECIN.

On me l'a mis entre les mains, & il est obligé d'être mon malade.

ORONTE.

A la bonne heure.

I. MEDECIN.

Il a beau fuir, je le ferai condamner par arrêt à se faire guérir par moi.

ORONTE.

J'y consens.

I. MEDECIN.

Oui, il faut qu'il créve, ou que je le guérisse.

ORONTE.

Je le veux bien.

I. MEDECIN.

Et, si je ne le trouve, je m'en prendrai à vous; & je vous guérirai.

ORONTE.

Je me porte bien.

I. MEDECIN.

Il n'importe. Il me faut un malade ; & je prendrai qui je pourrai.

ORONTE.

Prenez qui vous voudrez ; mais ce ne sera moi. [*seul.*] Voyez un peu la belle raison.

****

SCENE III.

ORONTE, SBRIGANI en marchand flamand.

SBRIGANI.

Montsir, avec le fostre permission, je suisse un trancher marchant flamane, qui foudroit bienne fous temandair un petit nouvel.

ORONTE.

Quoi, Monsieur ?

SBRIGANI.

Mettez le fostre chapeau sur le tête, Montsir, si ve plaît.

ORONTE.

Dites-moi, Monsieur, ce que vous voulez.

SBRIGANI.

Moi le dire rien, Montsir, si fous le mettre pas le chapeau sur le tête.

ORONTE.

Soit. Qu'y a-t-il, Monsieur ?

SBRIGANI.

Fous connoître point en sti file un certe Montsir Oronte ?

ORONTE.

Oui, je le connois.

SBRIGANI.

Et quel homme estile, Montsir, si ve plaît ?

ORONTE.

C'est un homme comme les autres.

SBRIGANI.

Je fous temande, Montsir, s'il est un homme riche qui a du bienne ?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

Mais riche beaucoup grandement, Montsir?

ORONTE.

Oui.

SBRIGANI.

J'en suisse aise beaucoup, Montsir.

ORONTE.

Mais pourquoi cela?

SBRIGANI.

L'est, Montsir, pour un petit raisonne de conséquence pour nous.

ORONTE.

Mais encore, pourquoi?

SBRIGANI.

L'est, Montsir, que sti Montsir Oronte donne son fille en mariage à un certe Montsir de Pourcegnac.

ORONTE.

Hé bien?

SBRIGANI.

Et sti Montsir de Pourcegnac, Montsir, l'est un homme que doivre beaucoup grandement, à dix ou douze marchanes flamanes qui être venus ici.

ORONTE.

Ce Monsieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze marchands?

SBRIGANI.

Oui, Montsir; &, depuis huite mois, nous afoir obtenir un petit sentence contre lui; & lui à remettre à payer tout se créancier de sti mariage que sti Montsir Oronte donne pour son fille.

ORONTE.

Hom, hom! Il a remis là à payer ses créanciers?

SBRIGANI.

Oui, Montsir, & avec un grant défotion nous tous attendre sti mariage.

ORONTE.

[*à part.*]

L'avis n'est pas mauvais. Je vous donne le bon jour.

SBRIGANI.

Je remercie, Montsir, de la faveur grande.

ORONTE.

Votre très-humble valet.

SBRIGANI.

Je le suis, Montsir, obliger plus que beaucoup du bon nouvel que Montsir m'avoir donné.

[*seul, après avoir ôté sa barbe, & dépouillé l'habit de flamand qu'il a par dessus le sien.*]

Cela ne va pas mal. Quittons notre ajustement de flamand pour songer à d'autres machines; tâchons de semer tant de soupçons & de division entre le beau-pere & le gendre, que cela rompe le mariage prétendu. Tous deux également sont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre; &, entre nous autres fourbes de la prémiere classe, nous ne faisons que nous jouer, lorsque nous trouvons un gibier aussi facile que celui-là.

SCENE IV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC *se croyant seul.*

Piglia lo su, piglia lo su,
Signor monsu....

Que diable est-cela? [*appercevant Sbrigani.*] Ah!

SBRIGANI.

Qu'est-ce, Monsieur, qu'avez-vous?

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout ce que je vois, me semble lavement.

SBRIGANI.

Comment?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous ne ſçavez pas ce qui m'eſt arrivé dans ce logis, à la porte auquel vous m'avez conduit?

SBRIGANI.

Non, vrayment. Qu'eſt ce que c'eſt?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je penſois y être régalé comme il faut.

SBRIGANI.

Hé bien?

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous laiſſe entre les mains de Monſieur. Des Médecins habillés de noir. Dans une chaiſe. Tâter le pouls. Comme ainſi ſoit. Il eſt fou. Deux gros jouflus. Grands chapeaux. *Buon di, buon di.* Six Pantalons. Ta, ra, ta, ta; ta, ra, ta, ta. *Allegramente, Monſu Pourceaugnac.* Apotiquaire. Lavement. Prenez, Monſieur, prenez, prenez. Il eſt benin, benin, benin. C'eſt pour déterger, pour déterger, déterger. *Piglia lo ſu, ſignor monſu, piglia lo, piglia lo, piglia lo ſu.* Jamais je n'ai été ſi ſaoul de ſottiſes.

SBRIGANI.

Qu'eſt-ce que tout cela veut dire?

M. DE POURCEAUGNAC.

Cela veut dire que cet homme là, avec ſes grandes embraſſades, eſt un fourbe, qui m'a mis dans une maiſon pour ſe moquer de moi, & me faire une piéce.

SBRIGANI.

Cela eſt-il poſſible?

M. DE POURCEAUGNAC.

Sans doute. Ils étoient une douzaine de poſſédés après mes chauſſes; & j'ai eu toutes les peines du monde à m'échaper de leurs pattes.

SBRIGANI.

Voyez un peu; les mines ſont bien trompeuſes! Je l'aurois crû le plus affectionné de vos amis. Voilà un

un de mes étonnemens, comme est possible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ne sens-je point le lavement? Voyez, je vous prie.

SBRIGANI.

Hé! Il y a quelque petite chose qui approche de celà.

M. DE POURCEAUGNAC.

J'ai l'odorat & l'imagination toute remplie de cela; & il me semble toujours que je vois une douzaine de lavemens qui me couchent en joue.

SBRIGANI.

Voilà une méchanceté bien grande; & les hommes sont bien traîtres & scélérats!

M. DE POURCEAUGNAC.

Enseignez-moi, de grace, le logis de Monsieur Oronte; je suis bien aise d'y aller tout-à-l'heure.

SBRIGANI.

Ah, ah! Vous êtes donc de complexion amoureuse; & vous avez oui parler que ce Monsieur Oronte a une fille....

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui. Je viens l'épouser.

SBRIGANI.

L'é... L'épouser?

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui.

SBRIGANI.

En mariage!

M. DE POURCEAUGNAC.

De quelle façon donc?

SBRIGANI.

Ah! C'est une autre chose; je vous demande pardon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que cela veut dire?

SBRIGANI.

Rien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais encore?

SBRIGANI.

Rien, vous dis-je. J'ai un peu parlé trop vîte.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-dessous.

SBRIGANI.

Non, cela n'est pas nécessaire.

M. DE POURCEAUGNAC.

De grace.

SBRIGANI.

Point. Je vous prie de m'en dispenser.

M. DE POURCEAUGNAC.

Est-ce que vous n'êtes pas de mes amis?

SBRIGANI.

Si fait. On ne peut pas l'être davantage.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI.

C'est une chose où il y va de l'intérêt du prochain.

M. DE POURCEAUGNAC.

Afin de vous obliger à m'ouvrir votre cœur, voilà une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi.

SBRIGANI.

Laissez-moi consulter un peu si je le puis faire en conscience. [*après s'être un peu éloigné de Monsieur de Pourceaugnac.*]

C'est un homme qui cherche son bien, qui tâche de pourvoir sa fille le plus avantageusement qu'il est possible; & il ne faut nuire à personne. Ce sont des choses qui sont connues à la vérité; mais j'irai les découvrir à un homme qui les ignore, & il est défendu de scandaliser son prochain. Cela est vray; mais, d'autre part, voilà un étranger qu'on veut surprendre, & qui, de bonne

foi, vient se marier avec une fille qu'il ne connoît pas, & qu'il n'a jamais vûe; un gentilhomme plein de franchise, pour qui je me sens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour son ami, prend confiance en moi, & me donne une bague à garder pour l'amour de lui. [*à M. de Pourceaugnac.*] Oui, je trouve que je puis vous dire les choses sans blesser ma conscience; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous sera possible, & d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-là méne une vie deshonnête, cela seroit un peu trop fort, cherchons, pour nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de galante aussi n'est pas assez; celui de coquette achevée, me semble propre à ce que nous voulons, & je m'en puis servir pour vous dire honnêtement ce qu'elle est.

M. DE POURCEAUGNAC.

L'on me veut donc prendre pour duppe?

SBRIGANI.

Peut-être, dans le fond, n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit; & puis il y a des gens, après tout, qui se mettent au-dessus de ces sortes de choses, & qui ne croyent pas que leur honneur dépende...

M. DE POURCEAUGNAC.

Je suis votre serviteur, je ne me veux point mettre sur la tête un chapeau comme celui-là, & l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnacs.

SBRIGANI.

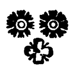
Voilà le pere.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce vieillard-là?

SBRIGANI.

Oui. Je me retire.



SCENE V.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

Bon jour, Monſieur, bon jour.

ORONTE.

Serviteur, Monſieur, ſerviteur.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes Monſieur Oronte, n'eſt-ce pas?

ORONTE.

Oui.

M. DE POURCEAUGNAC.

Et moi, Monſieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

A la bonne heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Croyez-vous, Monſieur Oronte, que les Limoſins ſoient des ſots?

ORONTE.

Croyez-vous, Monſieur de Pourceaugnac, que les Pariſiens ſoient des bêtes?

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous imaginez-vous, Monſieur Oronte, qu'un homme comme moi ſoit affamé de femme?

ORONTE.

Vous imaginez-vous, Monſieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne ſoit affamée de mari?

****

SCENE VI.

JULIE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

JULIE.

On vient de me dire, mon pere, que Monſieur

de Pourceaugnac est arrivé. Ah! Le voilà, sans doute, & mon cœur me le dit. Qu'il est bien fait! Qu'il a bon air! Et que je suis contente d'avoir un tel *époux*! Souffrez que je l'embrasse, & que je lui témoigne.....

ORONTE.

Doucement, ma fille, doucement.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Tudieu! Quelle galante! Comme elle prend feu d'abord.

ORONTE.

Je voudrois bien sçavoir, Monsieur de Pourceaugnac, par quelle raison vous venez.....

JULIE *s'approche de Monsieur de Pourceaugnac, le regarde d'un air languissant, & lui veut prendre la main.*

Que je suis aise de vous voir! Et que je brûle d'impatience...

ORONTE.

Ah! Ma fille, ôtez-vous de-là, vous dis-je.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Oh, oh! Quelle égrillarde!

ORONTE.

Je voudrois bien, dis-je, sçavoir par quelle raison, s'il vous plaît, vous avez la hardiesse de.....

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

[*Julie continue le même jeu.*]

Vertu de ma vie!

ORONTE *à Julie.*

Encore? Qu'est-ce à dire cela?

JULIE.

Ne voulez-vous pas que je caresse l'époux que vous m'avez choisi?

ORONTE.

Non. Rentrez là-dedans.

JULIE.

Laissez-moi le regarder.

ORONTE.

Rentrez, vous dis-je.

JULIE.

Je veux demeurer là, s'il vous plaît.

ORONTE.

Je ne veux pas, moi; &, si tu ne rentres tout-à-l'heure, je...

JULIE.

Hé bien, je rentre.

ORONTE.

Ma fille est une sotte, qui ne sçait pas les choses.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Comme nous lui plaisons?

ORONTE *à Julie qui est restée, après avoir fait quelques pas pour s'en aller.*

Tu ne veux pas te retirer?

JULIE.

Quand est-ce donc que vous me marierez avec Monsieur?

ORONTE.

Jamais; & tu n'es pas pour lui.

JULIE.

Je le veux avoir, moi, puisque vous me l'avez promis.

ORONTE.

Si je te l'ai promis, je te le dépromets.

M. DE POURCEAUGNAC *à part.*

Elle voudroit bien me tenir.

JULIE.

Vous avez beau faire, nous serons mariés ensemble en dépit de tout le monde.

ORONTE

Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous assûre. Voyez un peu quel *vertigo* lui prend.



SCENE VII.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mon Dieu! Notre beau-pere prétendu, ne vous fatiguez point tant; on n'a pas envie de vous enlever votre fille, & vos grimaces n'attraperont rien.

ORONTE.

Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.

M. DE POURCEAUGNAC.

Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche? Et qu'il n'ait pas là-dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du monde; & voir, en se mariant, si son *honneur* a bien toutes ses sûretés?

ORONTE.

Je ne sçais pas ce que cela veut dire; mais vous êtes-vous mis dans la tête, qu'un homme de soixante & trois ans ait si peu de cervelle, & considére si peu sa fille, que de la marier avec un homme qui a ce que vous sçavez; & qui a été mis chez un Médecin pour être pancé?

M. DE POURCEAUGNAC.

C'est une piéce que l'on m'a faite, & je n'ai aucun mal.

ORONTE.

Le Médecin me l'a dit lui-même.

M. DE POURCEAUGNAC.

Le Médecin en a menti. Je suis gentilhomme, & je le veux voir l'épée à la main.

ORONTE.

Je sçais ce que j'en dois croire; & vous ne m'abuserez pas là-dessus, non plus que sur les dettes que vous avez assignées sur le mariage de ma fille.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quelles dettes ?

ORONTE.

La feinte ici eſt inutile; & j'ai vû le marchand flamand, qui, avec les autres créanciers, a obtenu depuis huit mois ſentence contre vous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Quel marchand flamand? Quels créanciers? Quelle ſentence obtenue contre moi?

ORONTE.

Vous ſçavez bien ce que je veux dire.

****

SCENE VIII.

LUCETTE, ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC.

LUCETTE *contrefaiſant une Languedocienne.*

Ah! Tu es aſſi, & à la fi yeu te trobi après abé fait tant de paſſés. Podes-tu, ſcélérat, podes-tu ſouſteni ma biſto?

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'eſt-ce que veut cette femme-là ?

LUCETTE.

Que te boli, infame! Tu fas ſémblan de non me pas connouiſſe, & nou rougiſſes pas, impudint que tu ſios, tu ne rougiſſes pas de me beyre? [*à Oronte.*] Nou ſabi pas, mouſſur, ſaquos bous dont m'an dit que bouillo eſpouſa la fillo; mai yeu bous déclari que yeu ſoun ſa fenno, & que y a ſet ans. Mouſſur, qu'en paſſant à Pézénas el auguet l'adreſſe dambé ſas mignardiſos, commo ſap tapla fayre, de me gagna lou cor, & m'oubligel pra quel moueyen à ly donna la man per l'eſpouſa.

ORONTE.

Oh, oh!

M.

M. DE POURCEAUGNAC.

Que diable eſt-ce ceci?

LUCETTE.

Lou trayte me quitel trés ans après, ſul préteſte de qualques affayres que l'apelabon dins ſoun pays, & deſpey noun l'y reſçau put quaſo de noubelo, may dins lou tens qui ſoungeabi lou mens, m'an dounat abiſt, que begnio dins aqueſto billo, per ſe remarida danbé un autro jouena fillo, que ſous parens ly an proucurado, ſenſſe ſaupré res de ſou prumié mariatge. Y eu ay tout quittat en diligenſſo, & me ſouy rendudo dins aqueſte loc lou pu lean qu'ay pouſcut, per m'oupouſa en aquel criminel mariatge, & confondre as elys de tout le mounde lou plus méchant day hommes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une étrange effrontée!

LUCETTE.

Impudint, n'as pas de honte de m'injuria, allioc d'être confus day reproches ſecrets que ta conſienſſo te den fayre?

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi, je ſuis votre mari?

LUCETTE.

Infame, gauſos-tu dire lou contrari? Hé tu ſabes bé, per ma penno, que n'es que trop bertat; & plagueſſo al Cel qu'aco nou fougeſſo pas, & que mauqueſſo layſſado dins l'état d'innoueſſenço, & dins la tranquilitat oun moun amo bibio daban que tous charmes & tas trounpariés oun m'en bengueſſon malheurouſomen fayre ſourty; yeu nou ſerio pas réduito à fayre lou triſte perſounatgé que yeu fave préſentemen; à beyre un marit cruel meſpreſa touto l'ardou que yeu ay per el, & me laiſſa ſenſſe cap de piétat abandounado à las mourtéles doulous que yeu reſſenti de ſas perſidos acciûs.

ORONTE.

Je ne ſçaurois m'empêcher de pleurer.

[*à M. de Pourceaugnac.*]

Allez, vous êtes un méchant homme.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne connois rien à tout ceci.

SCENE IX.

NERINE, LUCETTE, ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC.

NERINE *contrefaisant une Picarde.*

Ah! Je n'en pis plus, je sis toute éssoflée. Ah! Finfaron, tu m'as bien fait courir, tu ne m'écaperas mie. Justiche, justiche; je boute empêchement au mariage. [*à Oronte.*] Chés mon méri, Monsieu, & je veux faire pindre ché bon pindar-là.

M. DE POURCEAUGNAC.

Encore!

ORONTE *à part.*

Quel diable d'homme est-ce-ci?

LUCETTE.

Et que boulez-bous dire, ambe bostre empachomen, & bostro pendarie? Quaquel homo es bostre marit?

NERINE.

Oui, Medéme, & je sis sa femme.

LUCETTE.

A quo es faus, aquos yeu que soun sa fenno, & se deuestre pendut, aquo sera yeu que lou ferai penjat.

NERINE.

Je n'entains mie che baragoin-là.

LUCETTE.

Y eu bous disi que yeu soun sa fenno.

NERINE.

Sa femme?

LUCETTE.

Oy.

NERINE.

Je vous dis que chest mi, encore in coup, qui le sap.

LUCETTE.

Et yeu bous soustenir yeu, qu'aquos yeu.

NERINE.

Il y à quatre ans qu'il m'a éposée.

LUCETTE.

Et yeu set ans y a que m'a preso per fenno.

NERINE.

J'ai des gairants de tout cho que je di.

LUCETTE.

Tout mon pays lo sap.

NERINE.

No ville en est témoin.

LUCETTE.

Tou Pézénas a bist nostre mariatge.

NERINE.

Tout chin Quentin a assisté à no noche.

LUCETTE.

Nou y a res de tan béritable.

NERINE.

Il gn'y a rien de plus certain.

LUCETTE *à M. de Pourceaugnac.*

Gausos-tu dire lou contrari, valisquos?

NERINE *à M. de Pourceaugnac:*

Est-che que tu me démentiras, méchaint homme?

M. DE POURCEAUGNAC.

Il est aussi vray l'un que l'autre.

LUCETTE.

Quaingn impudensso! Et coussy, misérable, nou te soubennes plus de la pavro Françon, & del pavre Jeannet, que soun lous fruits de nostre mariatge?

NERINE.

Bayez un peu l'insolence. Quoi, tu ne te souviens mie de chette pauvre ainfain, no petite Madelaine, que tu m'as laichée pour gaige de te foi?

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà deux impudentes carognes!

LUCETTE.

Beni Françon, beni Jeannet, beni touston, beni toustaine, beni fayre beyre à un payre dénaturat, la duretat quel a per nostres.

NERINE.

Venez, Madeleine, me n'ainfain, venez vesen ichi faire honte à vo pere de l'impudainche qu'il au.

SCENE X.

ORONTE, M. DE POURCEAUGNAC, LUCETTE, NERINE, PLUSIEURS ENFANS.

LES ENFANS.

Ah? Mon papa, mon papa, mon papa!

M. DE POURCEAUGNAC.

Diantre soit des Petits-fils de putains!

LUCETTE.

Coussy, trayte, tu nou sios pas la darniare consusiu, de ressaupre à tal tous enfans. & de ferma l'aureillo à la tendresso paternello? Tu nou m'escaperat pas, infame, yeu te boly seguy pes tout, & te reproucha ton crime jusquos à tant que me sio beniado. & que t'ayo fayt peniat, couqui, te boly fayre penjat.

NERINE.

Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là, & d'être insainsible aux caireffes de chette pauvre ainfain? Tu ne te sauveras mie de mes pattes; &, en dépit de tes dains, je ferai bien voir que je sis ta femme, & je te ferai pindre.

LES ENFANS.

Mon papa, mon papa, mon papa!

M. DE POURCEAUGNAC.

Au secours, au secours! Où fuirai-je? Je n'en puis plus.

ORONTE *à Lucette, & à Nérine.*

Allez, vous ferez bien de le faire punir, & il mérite d'être pendu.

SCENE XI.

SBRIGANI *seul.*

Je conduis de l'œil toutes choses, & tout cela ne va pas mal. Nous fatiguerons tant notre provincial qu'il faudra, ma foi, qu'il déguerpisse.

SCENE XII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! Je suis assommé. Quelle peine! Quelle maudite ville! Assassiné de tous côtés?

SBRIGANI.

Qu'est-ce, Monsieur? Est-il encore arrivé quelque chose?

M DE POURCEAUGNAC.

Oui. Il pleut en ce pays des femmes & des lavemens.

SBRIGANI.

Comment donc?

M. DE POURCEAUGNAC.

Deux carognes de baragouineuses me sont venu accuser de les avoir épousées toutes deux, & me menacent de la justice.

SBRIGANI.

Voilà une méchante affaire; & la justice, en ce pays-ci, est rigoureuse en diable contre cette sorte de crime.

M. DE POURCEAUGNAC.

Oui; mais quand il y auroit information, ajournement, décret & jugement obtenu par surprise, défaut & contumace, j'ai la voye de conflit de jurisdiction pour temporiser; & venir aux moyens de nullité qui seront dans les procédures.

SBRIGANI.

Voilà en parler dans tous les termes; & l'on voit bien, Monsieur, que vous êtes du métier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Moi? Point du tout. Je ſuis gentilhomme.

SBRIGANI.

Il faut bien, pour parler ainſi, que vous ayez étudié la pratique.

M. DE POURCEAUGNAC.

Point. Ce n'eſt que le ſens commun qui me fait juger que je ſerai toujours reçû à mes faits juſtificatifs, & qu'on ne me ſçauroit condamner ſur une ſimple accuſation, ſans un recollement & confrontation avec mes parties.

SBRIGANI.

En voilà du plus fin encore.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ces mots-là me viennent ſans que je les ſçache.

SBRIGANI.

Il me ſemble que le ſens commun d'un gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui eſt du droit, & de l'ordre de la juſtice; mais non pas à ſçavoir les vrays termes de la chicane.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce ſont quelques mots que j'ai retenus en liſant les romans.

SBRIGANI.

Ah! Fort bien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque Avocat pour conſulter mon affaire.

SBRIGANI.

Je le veux, & vais vous conduire chez deux hommes fort habiles; mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point ſurpris de leur manière de parler; ils ont contracté du barreau certaine habitude de déclamation, qui fait que l'on diroit qu'ils chantent, & vous prendrez pour muſique tout ce qu'ils vous diront.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'importe comme ils parlent, pourvû qu'ils me diſent ce que je veux ſçavoir?

SCENE XIII.

M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, *deux* AVOCATS, *deux* PROCUREURS, *deux* SERGENS.

1. AVOCAT *traînant ses paroles en chantant.*

La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

2. AVOCAT *chantant fort vîte, & en bredouillant.*

Vôtre fait
Est clair & net;
Et tout le droit,
Sur cet endroit,
Conclut tout droit.
Si vous consultez nos Auteurs,
Législateurs & Glossateurs,
Justinian, Papinian,
Ulpian, & Tribonian,
Fernand, Rebuffe, Jean Imole,
Paul Castre, Julian, Barthole,
Jason, Alciat, & Cujas,
Ce grand homme si capable,
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.



ENTRE'E DE BALLET.

Danse de deux Procureurs, & de deux sergens.

Pendant que le 2. AVOCAT *chante les paroles qui suivent.*

Tous les peuples policés,
Et bien sensés,
Les françois, anglois, hollandois.
Danois, suédois, polonois,
Portugais, espagnols, flamans,
Italiens, allemans,
Sur ce fait tiennent loi semblable;
Et l'affaire est sans embarras.
La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

Le 1. AVOCAT *chante celles-ci.*

La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

[*Monsieur de Pourceaugnac impatienté, les chasse.*]

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, SBRIGANI.

SBRIGANI.

OUI, les choses s'acheminent où nous voulons; &, comme ses lumières sont fort petites, & son sens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre un frayeur si grande de la sévérité de la justice de ce pays, & des apprêts qu'on faisoit déjà pour sa mort, qu'il veut prendre la fuite; & pour se dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avoit mis pour l'arrêter aux portes de la ville, il s'est résolu à se déguiser, & le déguisement qu'il a pris, est l'habit de femme.

ERASTE.

Je voudrois bien le voir en cet équipage.

SBRIGANI.

Songez de votre part à achever la comédie; &, tandis que je jouerai mes scenes avec lui, allez-vous-en. [*Il lui parle à l'oreille.*] Vous entendez bien?

ERASTE.

Oui.

SBRIGANI.

Et lorsque je l'aurai mis où je veux...

[*Il lui parle à l'oreille.*]

ERASTE.

Fort bien.

SBRIGANI.

Et quand le pere aura été averti par moi.....

[*Il lui parle encore à l'oreille.*]

ERASTE.

Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI.

Voici notre Demoiselle. Allez vîte, qu'il ne nous voye ensemble.

SCENE II.

M. DE POURCEAUGNAC en femme, SBRIGANI.

SBRIGANI.

Pour moi, je ne crois pas qu'en cet état on puisse jamais vous connoître; & vous avez la mine comme cela, d'une femme de condition.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà qui m'étonne, qu'en ce pays-ci les formes de la justice ne soient point observées.

SBRIGANI.

Oui, je vous l'ai déjà dit. Ils commencent ici par faire pendre un homme, & puis ils lui font son procès.

M. DE POURCEAUGNAC.

Voilà une justice bien injuste.

SBRIGANI.

Elle est sévére comme tous les diables, particuliè- ment sur ces sortes de crimes.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais quand on est innocent?

SBRIGANI.

N'importe. Ils ne s'enquêtent point de cela; & puis, ils ont en cette ville une haine effroyable pour les gens de votre pays, & ils ne sont point plus ravis que de voir pendre un Limosin.

M. DE POURCEAUGNAC.

Qu'est-ce que les Limosins leur ont donc fait?

SBRIGANI.

Ce sont des brutaux, ennemis de la gentillesse & du mérite des autres villes. Pour moi, je vous avoue que je suis pour vous dans une peur épouvan-vantable; & je ne me consolerois de ma vie, si vous veniez à être pendu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il est fâcheux à un gentilhom-

me d'être pendu; & qu'une preuve comme celle-là, feroit tort à nos titres de noblesse.

SBRIGANI.

Vous avez raison; on vous contesteroit après cela le titre d'écuyer. Au reste, étudiez-vous, quand je vous ménerai par la main, à bien marcher comme une femme; & à prendre le langage, & toutes les manières d'une personne de qualité.

M. DE POURCEAUGNAC.

Laissez-moi faire; j'ai vû les personnes du bel air. Tout ce qu'il y a, c'est que j'ai un peu de barbe.

SBRIGANI.

Votre barbe n'est rien, & il y a des femmes qui en ont autant que vous. Ça, voyons un peu comme vous ferez. [*après que Monsieur de Pourceaugnac a contrefait la femme de condition.*] Bon.

M. DE POURCEAUGNAC.

Allons donc, mon carrosse; où est-ce qu'est mon carrosse? Mon Dieu! Qu'on est misérable, d'avoir des gens comme cela! Est-ce qu'on me fera attendre toute la journée sur le pavé; & qu'on ne me fera point venir mon carrosse?

SBRIGANI.

Fort bien.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hola, ho, cocher petit laquais. Ah! Petit fripon, que de coups de fouet je vous ferai donner tantôt! Petit laquais, petit laquais. Où est-ce donc qu'est ce petit laquais? Ce petit laquais ne se trouvera-t-il point? Ne me fera-t on point venir ce petit laquais? Est-ce que je n'ai point un petit laquais dans le monde?

SBRIGANI.

Voilà qui va à merveille; mais je remarque une chose, cette coëffe est un peu trop déliée, j'en vais querir une un peu plus épaisse, pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre.

M. DE POURCEAUGNAC.

Que deviendrai-je cependant?

SBRIGANI.

Attendez-moi là, je suis à vous dans un moment, vous n'avez qu'à vous promener.

[*Monsieur de Pourceaugnac fait plusieurs tours sur le théâtre, en continuant à contrefaire la femme de qualité.*]

****

SCÈNE III.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, DEUX SUISSES.

1. SUISSE *sans voir M. de Pourceaugnac.*

Allons, dépêchons, camerade, ly faut allair tous deux nous à la créve, pour regarter un peu chousticier sti Montsir de Porcegnac, qui l'a été contané par ortonnance à l'être pendu par son cou.

2. SUISSE *sans voir M. de Pourceaugnac.*

Ly faut nous loër un fenestre pour foir sti chousticе.

1. SUISSE.

Ly disent que l'on fait téjà planter un grand potence tout neuve, pour ly accrochir sti Porcegnac.

2. SUISSE.

Ly sira, mon foi, un grand plaisir, d'y regarter pendre sti limossin.

1. SUISSE.

Oui, te li foir gambiller les pieds en haut tefant tout le monde.

2. SUISSE.

Ly est un plaiçant trôle, oui; ly disent que s'être marié trois foye.

1. SUISSE.

Sti tiable ly fouloir trois femmes à ly tout seul ly être bien assez t'une.

2. SUISSE *appercevant M. de Pourceaugnac.*

Ah! Pon chour, Mameselle.

1. SUISSE.

Que faire fous là tout seul?

M. DE POURCEAUGNAC.

J'attends mes gens, Messieurs.

2. SUISSE.

Ly être belle, par mon foi.

M. DE POURCEAUGNAC.

Doucement; Messieurs.

1. SUISSE.

Fous, Mamefelle, fouloir finir rechouir fous à la créve? Nous faire foir à fous un petit pendement pien choli.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous rends grace.

2. SUISSE.

L'être un gentilhomme limossin, qui sera pendu chantiment à un grand potence.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je n'ai pas de curiosité.

1. SUISSE.

Ly être là un petit téton qui l'est trôle.

M. DE POURCEAUGNAC.

Tout beau.

1. SUISSE.

Mon foi, moi couchair pien afec fous.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! C'en est trop, & ces sortes d'ordures-là ne se disent point à une femme de ma condition.

2 SUISSE.

Laisse, toi; l'être moi qui le veut couchair afec elle.

1. SUISSE.

Moi, ne fouloir pas laisser.

2. SUISSE.

Moi, li fouloir, moi.

[*Les deux suisses tirent M. de Pourceaugnac avec violence.*]

1. SUISSE.

Moi, ne faire rien.

2. SUISSE.

Toi, l'afoir pien menti.

1. SUISSE.

Parti, toi, l'afoir menti toi-même.

M. DE POURCEAUGNAC.

Au secours! A la force.

****

SCENE IV.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN EXEMT, DEUX ARCHERS, DEUX SUISSES.

L'EXEMT.

Qu'est-ce? Qu'elle violence est-ce-là? Et que voulez-vous faire à Madame? Allons, que l'on sorte de là, si vous ne voulez que je vous mette en prison.

1. SUISSE.

Parti, pon; toi, ne l'afoir point.

2. SUISSE.

Parti, pon aussi; toi, ne l'afoir point encore.

****

SCENE V.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN EXEMT.

M. DE POURCEAUGNAC.

Je vous suis obligée, Monsieur, de m'avoir délivrée de ces insolens.

L'EXEMT.

Ouais! Voilà un visage qui ressemble bien à celui que l'on m'a dépeint.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ce n'est pas moi, je vous assûre.

L'EXEMT.

Ah, ah! Qu'eſt-ce que veut dire....

M. DE POURCEAUGNAC.

Je ne ſçai pas.

L'EXEMT.

Pourquoi donc dites-vous cela?

M. DE POURCEAUGNAC.

Pour rien.

L'EXEMT.

Voilà un diſcours qui marque quelque choſe; & je vous arrête priſonnier.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hé! Monſieur, de grace!

L'EXEMT.

Non, non, à votre mine, & à vos diſcours, il faut que vous ſoyiez ce Monſieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui ſe ſoit déguiſé de la ſorte; & vous viendrez en priſon tout-à-l'heure.

M. DE POURCEAUGNAC.

Hélas!

****

SCENE VI.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, UN EXEMT, DEUX ARCHERS.

SBRIGANI *à M. de Pourceaugnac.*

Ah Ciel! Que veut dire cela?

M. DE POURCEAUGNAC.

Ils m'ont reconnu.

L'EXEMT.

Oui, oui; c'eſt dequoi je ſuis ravi.

SBRIGANI *à l'Exemt.*

Hé! Monſieur, pour l'amour de moi, vous ſçavez que nous ſommes amis depuis long-tems, je vous conjure de ne le point mener en priſon.

L'EXEMT.

Non, il m'est impossible.

SBRIGANI.

Vous êtes homme d'accommodement. N'y a-t-il pas moyen d'ajuster cela avec quelques pistoles ?

L'EXEMT *à ses archers.*

Retirez-vous un peu.

****

SCENE VII.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, UN EXEMT.

SBRIGANI *à M. de Pourceaugnac.*

Il faut lui donner de l'argent pour vous laisser aller. Faites vîte.

M. DE POURCEAUGNAC *donnant de l'argent à Sbrigani.*

Ah! Maudite ville!

SBRIGANI.

Tenez, Monsieur.

L'EXEMT.

Combien y a-t-il?

SBRIGANI.

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

L'EXEMT.

Non, mon ordre est trop exprès.

SBRIGANI [*à l'éxemt qui veut s'en aller*

Mon Dieu ! Attendez. [*à M. de Pourceaugnac.*] Dépêchez, donnez-lui-en encore autant.

M. DE POURCEAUGNAC.

Mais....

SBRIGANI.

Dépêchez-vous, vous, dis-je, & ne perdez point de

de tems. Vous auriez un grand' plaisir quand vous seriez pendu.

M. DE POURCEAUGNAC.

Ah! [*Il donne encore de l'argent à Sbrigani.*]

SBRIGANI *à l'exemt.*

Tenez, Monsieur.

L'EXEMT *à Sbrigani.*

Il faut donc que je m'enfuye avec lui; car il n'y auroit point ici de sûreté pour moi. Laissez-le-moi conduire, & ne bougez d'ici.

SBRIGANI.

Je vous prie d'en avoir un grand soin.

L'EXEMT.

Je vous promets de ne le point quitter, que je ne l'aye mis en lieu de sûreté.

M. DE POURCEAUGNAC *à Sbrigani.*

Adieu. Voilà le seul honnête homme que j'aye trouvé en cette ville.

SBRIGANI.

Ne perdez point de tems. Je vous aime tant, que je voudrois que vous fussiez déja bien loin. [*seul.*] Que le Ciel te conduise! Par ma foi, voilà une grande duppe! Mais, voici.....

****

SCENE VIII.

ORONTE, SBRIGANI.

SBRIGANI, *feignant de ne pas voir Oronte.*

Ah! Quelle étrange avanture! Quelle fâcheuse nouvelle pour un pere! Pauvre Oronte, que je te plains!

ORONTE.

Qu'est-ce? Quel malheur me présages-tu?

SBRIGANI.

Ah! Monsieur, ce perfide Limosin, ce traître de Monsieur de Pourceaugnac vous enléve votre fille.

ORONTE.

Il m'enléve ma fille?

SBRIGANI.

Oui. Elle en est devenue si folle, qu'elle vous quitte pour le suivre; & l'on dit qu'il a un caractère pour se faire aimer de toutes les femmes.

ORONTE.

Allons vîte à la justice. Des archers après eux.

****

SCENE IX.

ORONTE, ERASTE, JULIE, SBRIGANI.

ERASTE *à Julie.*

Allons, vous viendrez malgré vous, & je veux vous remettre entre les mains de votre pere. Tenez, Monsieur, voilà votre fille que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyoit; non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre seule considération. Car, après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriser; & me guérir absolument de l'amour que j'avois pour elle.

ORONTE.

Ah! Infame que tu es!

ERASTE *à Julie.*

Comment? Me traiter de la sorte après toutes les marques d'amitié que je vous ai données! Je ne vous blâme point de vous être soumise aux volontés de Monsieur votre pere; il est sage & judicieux dans les choses qu'il fait; & je ne me plains point de lui, de m'avoir rejetté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avoit donnée, il a ses raisons pour cela. On lui a fait croire que cet autre est plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus, & quatre ou cinq mille écus est un denier considérable, & qui vaut bien la peine qu'un homme manque à sa parole; mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous ai montrée, vous laisser d'abord enflammer d'amour pour un nouveau venu, & le suivre honteusement sans le consentement de Monsieur votre pere, après les crimes

qu'on lui impute, c'eſt une choſe condamnée de tout le monde, & dont mon cœur ne peut vous faire d'aſſez ſanglans reproches.

JULIE.

Hé bien, oui. J'ai conçû de l'amour pour lui, & je l'ai voulu ſuivre, puiſque mon pere me l'avoit choiſi pour époux. Quoi que vous me diſiez, c'eſt un fort honnête homme; & tous les crimes dont on l'accuſe, ſont fauſſetés épouvantables.

ORONTE.

Taiſez-vous, vous êtes une impertinente; & je ſçais mieux que vous ce qui en eſt.

JULIE.

Ce ſont, ſans doute, des piéces qu'on lui fait, &
[*montrant Eraſte.*]
c'eſt peut-être lui qui a trouvé cet artifice pour vous en dégoûter.

ERASTE.

Moi, je ſerois capable de cela?

JULIE.

Oui, vous.

ORONTE.

Taiſez-vous, vous dis-je. Vous êtes une ſotte.

ERASTE.

Non, non, ne vous imaginez pas que j'aye aucune envie de détourner ce mariage, & que ce ſoit ma paſſion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déjà dit, ce n'eſt que la ſeule conſidération que j'ai pour Monſieur votre pere; & je n'ai pû ſouffrir qu'un honnête homme, comme lui, fût expoſé à la honte de tous les bruits qui pourroient ſuivre une action comme la vôtre.

ORONTE.

Je vous ſuis, ſeigneur Eraſte, infiniment obligé.

ERASTE.

Adieu, Monſieur. J'avois toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance, j'ai fait tout ce que j'ai pû pour obtenir un tel bonheur; mais j'ai été malheureux, & vous ne m'avez pas jugé digne

de cette grace. Cela n'empêchera pas que je ne conserve pour vous les sentimens d'estime & de vénération où votre personne m'oblige ; &, si je n'ai pû être votre gendre, au moins serai-je éternellement votre serviteur.

ORONTE.

Arrêtez, seigneur Eraste. Votre procédé me touche l'ame ; & je vous donne ma fille en mariage.

JULIE.

Je ne veux point d'autre mari, que Monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE.

Et je veux, moi, tout-à-l'heure, que tu prennes le seigneur Eraste. Çà la main.

JULIE.

Non, je n'en ferai rien.

ORONTE.

Je te donnerai sur les oreilles.

ERASTE.

Non, non, Monsieur, ne lui faites point de violence, je vous en prie.

ORONTE.

C'est à elle à m'obéir ; & je sçais me montrer le maître.

ERASTE.

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là ? Et voulez-vous que je posséde un corps, dont un autre possédera le cœur ?

ORONTE.

C'est un sortilége qu'il lui a donné ; & vous verrez qu'elle changera de sentimens avant qu'il soit peu. Donnez-moi votre main. Allons.

JULIE.

Je ne....

ORONTE.

Ah ! Que de bruit ! Çà, votre main, vous dis-je. Ah, ah, ah !

ERASTE *à Julie.*

Ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous

que je vous donne la main, ce n'eſt que de Monſieur votre pere dont je ſuis amoureux, & c'eſt lui que j'épouſe.

ORONTE.

Je vous ſuis beaucoup obligé, & j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on faſſe venir le Notaire pour dreſſer le contrat.

ERASTE.

En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouir du divertiſſement de la ſaiſon, & faire entrer les maſques, que le bruit des nôces de Monſieur de Pourceaugnac a attirés ici de tous les endroits de la ville.

SCENE DERNIERE.

TROUPE DE MASQUES *danſans & chantans.*

UN MASQUE *en Egyptienne.*

Sortez, ſortez de ces lieux,
Soucis, chagrins & triſteſſe;
Venez, venez, ris & jeux,
Plaiſirs, amour & tendreſſe;
Ne ſongeons qu'à nous rejouir,
La grande affaire eſt le plaiſir.

CHOEUR DE MASQUES *chantans.*

Ne ſongeons qu'à nous rejouir,
La grande affaire eſt le plaiſir.

L'EGYPTIENNE.

A me ſuivre tous ici,
Votre ardeur eſt non commune;
Et vous êtes en ſouci
De votre bonne fortune:
Soyez toujours amoureux,
C'eſt le moyen d'être heureux.

UN MASQUE *en Egyptien.*

Aimons juſqu'au trépas.
La raiſon nous y convie.
Hélas! Si l'on n'aimoit pas,
Que ſeroit-ce de la vie?

Ah! Perdons plûtôt le jour,
Que de perdre notre amour.

L'EGYPTIEN.

Les biens,

L'EGYPTIENNE.

La gloire,

L'EGYPTIEN.

Les grandeurs,

L'EGYPTIENNE.

Les sceptres qui font tant d'envie.

L'EGYPTIEN.

Tout n'est rien, si l'amour n'y mêle ses ardeurs.

L'EGYPTIENNE.

Il n'est point, sans l'amour, de plaisirs dans la vie.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Soyons toujours amoureux.
C'est le moyen d'être heureux.

CHOEUR.

Sus, chantons tous ensemble;
Dansons, sautons, jouons-nous.

UN MASQUE *en pantalon*

Lorsque pour rire on s'assemble
Les plus sages, ce me semble,
Sont ceux qui sont les plus fous.

TOUS ENSEMBLE.

Ne songeons qu'à nous rejouir,
La grande affaire est le plaisir.

****

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

Danse de Sauvages.

II ENTRE'E DE BALLET.

Danse de Biscayens.

FIN



NOMS DES PERSONNES QUI ont chanté & dansé dans Monsieur de Pourceaugnac, Comédie-Ballet.

Une musicienne, *Mademoiselle Hilaire.*
Deux musiciens, *les Sieurs Estival & Langeais.*
Deux maîtres à danser, *les Sieurs la Pierre, & Favier.*
Deux pages dansans, *les Sieurs Beauchamp, & Chicanneau.*
Quatre curieux de spectacles dansans, *les Sieurs Noblet, Joubert, Lestang, & Mayeu.*
Deux suisses dansans.......
Deux Médecins grotesques, *il Signor Chiacchiarone, & le Sieur Gaye.*
Matassins dansans, *les Sieurs Beauchamp, la Pierre, Favier, Noblet, Chicanneau, & Lestang.*
Deux Avocats chantans, *les Sieurs Estival, & Gaye.*
Deux Procureurs dansans, *les Sieurs Beauchamp, & Chicanneau.*
Deux sergens dansans, *les Sieurs la Pierre & Favier.*
Troupe de masques chantans & dansans.
Une Egyptienne chantante. *Mademoiselle Hilaire.*
Un Egyptien chantant, *le Sieur Gaye.*
Un pantalon chantant, *le Sieur Blondel.*
Chœur de masques chantans.
Deux vieilles, *les Sieurs Fernon le cadet, & le Gros.*
Deux scaramouches, *les Sieurs Estival, & Gingan*
Deux pantalons, *les Sieurs Gingan le cadet, & Blondel.*
Deux Docteurs, *les Sieurs Rebel & Hedouin.*
Deux paysans, *les Sieurs Langeais, & Deschamps.*
Sauvages dansans, *les Sieurs Paysan, Noblet, Joubert, & Lestang.*
Biscayens dansans, *les Sieurs Beauchamp, Favier Mayeu, & Chicanneau.*

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

Comédie-Ballet en prose & en trois Actes, faite & jouée à Chambord pour le Roi au mois de Septembre 1669, & représentée sur le Théâtre du Palais Royal le 15 Novembre de la même année.

Ce fut à la Représentation de cette Comédie, que la Troupe de Molière prit pour la première fois le titre de la Troupe du Roi. Pourceaugnac est une Farce, mais il y a dans toutes les Farces de Molière des Scenes dignes de la haute Comédie. Un homme supérieur, quand il badine, ne peut s'empêcher de badiner avec esprit. Lully, qui n'avoit point encore le Privilege de l'Opéra, fit la Musique du Ballet de Pourceaugnac; il y dansa, il y chanta, il y joua du violon. Tous les grands talens étoient employés au divertissement du Roi, & tout ce qui avoit rapport aux Beaux-Arts étoit honorable.

On n'écrivit point contre Pourceaugnac : on ne cherche à rabaisser les Grands Hommes, que quand ils veulent s'élever. Loin d'examiner séverement cette Farce, les gens de bon goût reprochèrent à l'Auteur d'avilir trop souvent son génie à des Ouvrages frivoles qui ne méritoient pas d'examen; mais Molière leur répondoit, qu'il étoit Comédien aussi-bien qu'Auteur, qu'il falloit réjouir la Cour & attirer le Peuple, & qu'il étoit réduit à consulter l'intérêt de ses Acteurs aussi-bien que sa propre gloire.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

COMÉDIE-BALLET.

AVANT-PROPOS.

Le Roi, qui ne veut que des choses extraordinaires dans tous ce qu'il entreprend, s'est proposé de donner à sa cour un divertissement qui fût composé de tous ceux que le théâtre peut fournir ; &, pour embrasser cette vaste idée, & enchaîner ensemble tant de choses diverses, sa Majesté a choisi pour sujet deux Princes rivaux, qui, dans le champêtre séjour de la vallée de Tempé, où l'on doit célébrer la fête des Jeux Pythiens, régalent à l'envie une jeune Princesse & sa mere, de toutes les galanteries dont ils se peuvent aviser.



ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

ARISTIONE, Princeſſe, mere d'Eriphile.
ERIPHILE, fille de la Princeſſe.
IPHICRATE, Prince, amant d'Eriphile.
TIMOCLÈS, Prince, amant d'Eriphile.
SOSTRATE, Général d'armée, amant d'Eriphile.
CLÉONICE, confidente d'Eriphile.
ANAXARQUE, Aſtrologue.
CLEON, fils d'Anaxarque.
CHORÈBE, ſuivante d'Ariſtione.
CLITIDAS, plaiſant de cour.
Une fauſſe VENUS, d'intelligence avec Anaxarque.

ACTEURS DES INTERMÈDES.

PREMIER INTERMEDE.

ÉOLE.
TRITONS, chantans.
FLEUVES, chantans.
AMOURS, chantans.
PESCHEURS DE CORAIL, danſans.
NEPTUNE.
SIX DIEUX MARINS, danſans.

DEUXIEME INTERMEDE.

TROIS PANTOMIMES, danſans.

TROISIEME INTERMEDE.

LA NYMPHE de la vallée de Tempé.

ACTEURS DE LA PASTORALE *en muſique*.

TIRCIS, berger, amant de Caliſte.
CALISTE, bergère.
LICASTE, berger, ami de Tircis.
MENANDRE, berger, ami de Tircis.
PREMIER SATYRE, amant de Caliſte.
SECOND SATYRE, amant de Caliſte.
SIX DRYADES, } danſans.
SIX FAUNES, } danſans.

CLIMENE, bergére.
PHILINTE, berger.
TROIS PETITES DRYADES, } dansans.
TROIS PETITS FAUNES, } dansans.

QUATRIEME INTERMEDE.

HUIT STATUES qui dansent.

CINQUIEME INTERMEDE.

QUATRE PANTOMIMES dansans.

SIXIEME INTERMEDE.

FESTE DES JEUX PYTHIENS.

LA PRESTRESSE.
DEUX SACRIFICATEURS chantans.
SIX MINISTRES DU SACRIFICE, portant des haches, dansans.
CHOEUR DE PEUPLES.
SIX VOLTIGEURS, sautans sur des chevaux de bois.
QUATRE CONDUCTEURS D'ESCLAVES, dansans.
HUIT ESCLAVES, dansans.
QUATRE HOMMES, armés à la grecque.
QUATRE FEMMES, armées à la grecque.
UN HERAUT.
SIX TROMPETTES.
UN TIMBALLIER.
APOLLON.
SUIVANS D'APPOLLON dansans.

La scéne est en Thessalie, dans la vallée de Tempé.



LES AMANS MAGNIFIQUES.

J. Punt delin. et fecit, 1740.


TAYL... INST. OXFORD

LES AMANS MAGNIFIQUES,

COMEDIE-BALLET.

PREMIER INTERMÈDE.

Le théâtre représente une vaste mer bordée de chaque côté de quatre grands rochers, dont le sommet porte chacun un fleuve appuyé sur une urne. Au pied de ces rochers sont douze Tritons, & dans le milieu de la mer, quatre Amours sur des dauphins; Eole est élevé au dessus des ondes sur un nuage.

SCENE PREMIERE.

EOLE, FLEUVES, TRITONS, AMOURS.

EOLE.

Vents, qui troublez les plus beaux jours,
Rentrez dans vos grottes profondes;
Et laissez régner sur les ondes
Les Zéphirs & les Amours.

SCENE II.

La mer se calme, &, du milieu des ondes, on voit s'élever une ville. Huit pêcheurs sortent du fond de la mer avec des nacres de perle, & des branches de corail.

EOLE, FLEUVES, TRITONS, AMOURS, PESCHEURS DE CORAIL.

UN TRITON.

Quels beaux yeux ont percé nos demeures humides?
Venez, venez, Tritons; cachez-vous, Néréides.

CHOEUR DE TRITONS.

Allons tous au devant de ces Divinités;
Et rendons, par nos chants, hommage à leurs beautés.

UN AMOUR.

Ah! Que ces Princesses sont belles!

UN AUTRE AMOUR.

Quels sont les cœurs qui ne s'y rendroient pas?

UN AUTRE AMOUR.

La plus belle des immortelles,
Notre mere, a bien moins d'appas.

CHOEUR.

Allons tous au devant de ces Divinités;
Et rendons, par nos chants, hommage à leurs beautés.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

Les pêcheurs forment une danse, après laquelle ils vont se placer chacun sur un rocher au dessous d'un Fleuve.

UN TRITON.

Quel noble spectacle s'avance?
Neptune, le grand Dieu Neptune, avec sa cour,
Vient honorer ce beau jour
De son auguste présence.

CHOEUR.

Redoublons nos concerts;
Et faisons retentir dans le vague des airs
Notre réjouissance.

SCENE III.

NEPTUNE, DIEUX MARINS, EOLE TRITONS, FLEUVES, AMOURS, PESCHEURS.

II. ENTRE'E DE BALLET.

Neptune danse avec sa suite. Les Tritons, les Fleuves, & les pêcheurs accompagnent ses pas de gestes différens, & de bruit de conques de perles.

Fin du premier Intermède.

Vers pour le ROI, *représentant Neptune.*

Le Ciel, entre les Dieux les plus considérés
Me donne pour partage un rang considérable;
Et, me faisant régner sur les flots azurés,
Rend à tout l'univers mon pouvoir redoutable.

Il n'est aucune terre, à me bien regarder,
Qui ne doive trembler que je ne m'y répande,
Point d'Etats qu'à l'instant je ne pusse inonder
Des flots impétueux que mon pouvoir commande.

Rien n'en peut arrêter le fier débordement,
Et d'une triple digue à leur force opposée,
On les verroit forcer le ferme empêchement,
Et se faire en tous lieux une ouverture aisée.

Mais je sçais retenir la fureur de ces flots
Par la sage équité du pouvoir que j'exerce;
Et laisser en tous lieux, au gré des matelots,
La douce liberté d'un paisible commerce.

On trouve des écueils par fois dans mes Etats,
On voit quelques vaisseaux y périr par l'orage;
Mais contre ma puissance on n'en murmure pas,
Et chez moi la vertu ne fait jamais naufrage.

Pour Monsieur LE GRAND, *représentant un Dieu marin.*

L'empire où nous vivons, est fertile en trésors;
Tous les mortels en foule accourent sur ses bords;
Et, pour faire bien-tôt une haute fortune,
Il ne faut rien qu'avoir la faveur de Neptune.

Pour le Marquis DE VILLEROI, *représentant un Dieu marin.*

Sur la foi de ce Dieu de l'empire flottant
On peut bien s'embarquer avec toute assû-
rance;
Les flots ont de l'inconstance,
Mais le Neptune est constant.

Pour le Marquis DE RASSENT, *réprésentant un Dieu marin.*

Voguez sur cette mer d'un zéle inébranlable,
C'est le moyen d'avoir Neptune favorable.



LES AMANS MAGNIFIQUES,

COMÉDIE-BALLET.

****

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOSTRATE, CLITIDAS.

CLITIDAS *à part.*

IL est attaché à ses pensées.

SOSTRATE *se croyant seul.*

Non, Sostrate, je ne vois rien où tu puisses avoir recours ; & tes maux sont d'une nature à ne te laisser nulle espérance d'en sortir.

CLITIDAS *à part.*

Il raisonne tout seul.

SOSTRATE *se croyant seul.*

Hélas !

CLITIDAS *à part.*

Voilà des soupirs qui veulent dire quelque chose ; & ma conjecture se trouvera véritable.

SOSTRATE *se croyant seul.*

Sur quelles chiméres, dis-moi, pourrois-tu bâtir quelque espoir ? Et que peux-tu envisager que l'affreuse longueur d'une vie malheureuse, & des ennuis à ne finir que par la mort ?

CLITIDAS *à part.*

Cette tête-là est plus embarrassée que la mienne.

SOSTRATE *se croyant seul.*

Ah ! Mon cœur ! Ah ! Mon cœur ! Où m'avez vous jetté ?

CLITIDAS.

Serviteur, seigneur Sostrate.

SOSTRATE.

Où vas-tu, Clitidas?

CLITIDAS.

Mais, vous plûtôt, que faites-vous ici? Et quelle secrette mélancolie, quelle humeur sombre, s'il vous plaît, vous peut retenir dans ces bois, tandis que tout le monde a couru en foule à la magnificence de la fête, dont l'amour du Prince Iphicrate vient de régaler sur la mer la promenade des Princesses, tandis qu'elles y ont reçû des cadeaux merveilleux de musique & de danse, & qu'on a vû les rochers & les ondes se parer de Divinités pour faire honneur à leurs attraits?

SOSTRATE.

Je me figure assez, sans la voir, cette magnificence; & tant de gens, d'ordinaire, s'empressent à porter de la confusion dans ces sortes de fêtes; que j'ai crû à propos de ne pas augmenter le nombre des importuns.

CLITIDAS.

Vous sçavez que votre présence ne gâte jamais rien; & que vous n'êtes point de trop en quelque lieu que vous soyez. Votre visage est bien venu par tout; & il n'a garde d'être de ces visages disgraciés, qui ne sont jamais bien reçûs des regards souverains. Vous êtes également bien auprès des deux Princesses; & la mere & la fille vous font assez connoître l'estime qu'elles font de vous, pour n'appréhender pas de fatiguer leurs yeux; & ce n'est pas cette crainte, enfin, qui vous a retenu.

SOSTRATE.

J'avoue que je n'ai pas naturellement grande curiosité pour ces sortes de choses.

CLITIDAS.

Mon Dieu! Quand on n'auroit nulle curiosité pour les choses, on en a toujours pour aller où l'on trouve tout le monde; &, quoi que vous puissiez dire, on ne demeure point tout seul, pendant une fête,

à rêver parmi des arbres, comme vous faites, à moins d'avoir en tête quelque chose qui embarrasse.

SOSTRATE.

Que voudrois-tu que j'y pusse avoir ?

CLITIDAS.

Ouais ! Je ne sçais d'où cela vient ; mais il sent ici l'amour. Ce n'est pas moi. Ah ! Par ma foi, c'est vous.

SOSTRATE.

Que tu es fou, Clitidas !

CLITIDAS.

Je ne suis point fou. Vous êtes amoureux. J'ai le nez délicat, & j'ai senti cela d'abord.

SOSTRATE.

Sur quoi prends-tu cette pensée ?

CLITIDAS.

Sur quoi ? Vous seriez bien étonné, si je vous disois encore de qui vous êtes amoureux.

SOSTRATE.

Moi !

CLITIDAS.

Oui. Je gage que je vais deviner tout à l'heure celle que vous aimez. J'ai mes secrets aussi-bien que notre Astrologue, dont la Princesse Aristione est entêtée ; &, s'il a la science de lire dans les astres la fortune des hommes, j'ai celle de lire dans les yeux le nom des personnes qu'on aime. Tenez-vous un peu, & ouvrez les yeux. E , par soi, é , r , i, ri , éri ; p , h , i , phi , ériphi ; l , e, le , Eriphile. Vous êtes amoureux de la Princesse Eriphile.

SOSTRATE.

Ah ! Clitidas, j'avoue que je ne puis cacher mon trouble ; & tu me frappes d'un coup de foudre.

CLITIDAS.

Vous voyez si je suis sçavant.

SOSTRATE.

Hélas ! Si par quelque avanture tu as pû découvrir

le ſecret de mon cœur, je te conjure, au moins, de ne le révéler à qui que ce ſoit; &, ſur tout, de le tenir caché à la belle Princeſſe, dont tu viens de dire le nom.

CLITIDAS.

Et, ſérieuſement parlant, ſi dans vos actions j'ai bien pû connoître depuis un tems la paſſion que vous voulez tenir ſecrette, penſez-vous que la Princeſſe Eriphile puiſſe avoir manqué de lumière pour s'en appercevoir? Les belles, croyez-moi, ſont toujours les plus clairvoyantes à découvrir les ardeurs qu'elles cauſent: & le langage des yeux & des ſoupirs ſe fait entendre, mieux qu'à tout autre, à celles à qui il s'adreſſe.

SOSTRATE.

Laiſſons-la, Clitidas, laiſſons-la voir, ſi elle peut, dans mes ſoupirs & mes regards, l'amour que ſes charmes m'inſpirent; mais gardons bien que par mille autres voyes elle en apprenne rien.

CLITIDAS.

Et qu'appréhendez-vous? Eſt-il poſſible que ce même Soſtrate qui n'a pas craint ni Brennus, ni tous les Gaulois, & dont le bras a ſi glorieuſement contribué à nous défaire de ce déluge de barbares qui ravageoit la Gréce, eſt-il poſſible, dis-je, qu'un homme ſi aſſûré dans la guerre, ſoit ſi timide en amour, & que je le voye trembler à dire ſeulement qu'il aime?

SOSTRATE.

Ah! Clitidas, je tremble avec raiſon; & tous les Gaulois du monde enſemble ſont bien moins redoutables, que deux beaux yeux pleins de charmes.

CLITIDAS.

Je ne ſuis pas de cet avis: & je ſçais bien, pour moi, qu'un ſeul Gaulois, l'épée à la main, me feroit beaucoup plus trembler que cinquante beaux yeux enſemble les plus charmans du monde. Mais, dites-moi un peu, qu'eſpérez-vous faire?

SOSTRATE.

Mourir, ſans déclarer ma paſſion.

CLITIDAS.

L'espérance est belle. Allez, allez, vous vous moquez, un peu de hardiesse réussit toujours aux amans, il n'y a en amour que les honteux qui perdent, & je dirois ma passion à une Déesse, moi, si j'en devenois amoureux.

SOSTRATE.

Trop de choses, hélas ! condamnent mes feux à un éternel silence.

CLITIDAS.

Et quoi ?

SOSTRATE.

La bassesse de ma fortune, dont il plaît au Ciel de rabattre l'ambition de mon amour ; le rang de la Princesse, qui met entre elle & mes désirs une distance si fâcheuse ; la concurrence de deux Princes appuyés de tous les grands titres qui peuvent soutenir les prétentions de leurs flâmes ; de deux Princes, qui par mille & mille magnificences se disputent à tous momens la gloire de sa conquête, &, sur l'amour de qui on attend tous les jours de voir son choix se déclarer ; mais, plus que tout, Clitidas, le respect inviolable où ses beaux yeux assujettissent toute la violence de mon ardeur.

CLITIDAS.

Le respect bien souvent n'oblige pas tant que l'amour ; & je me trompe fort, ou la jeune Princesse a connu votre flâme, & n'y est pas insensible.

SOSTRATE.

Ah ! Ne t'avise point de vouloir flater par pitié le cœur d'un misérable.

CLITIDAS.

Ma conjecture est fondée. Je lui vois reculer beaucoup le choix de son époux, & je veux éclaircir un peu cette petite affaire-là. Vous sçavez que je suis auprès d'elle en quelque espéce de faveur, que j'y ai les accès ouverts, & qu'à force de me tourmenter je me suis acquis le privilége de me mêler à la conversation, & de parler à tort & à travers de toutes choses. Quelquefois cela ne me réussit pas, mais quelquefois aussi cela me réussit. Laissez-moi faire, je suis de vos amis, les gens de mérite me

touchent; & je veux prendre mon tems pour entretenir la Princeſſe de...

SOSTRATE.

Ah! De grace, quelque bonté que mon malheur t'inſpire, garde toi-bien de lui rien dire de ma flâme. J'aimerois mieux mourir que de pouvoir être accuſé par elle de la moindre témérité, & ce profond reſpect où ſes charmes divins....

CLITIDAS.

Taiſons-nous. Voici tout le monde.

SCENE II.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLEON, CLITIDAS.

ARISTIONE *à Iphicrate.*

Prince, je ne puis me laſſer de le dire, il n'eſt point de ſpectacle au monde qui puiſſe le diſputer en magnificence à celui que vous venez de nous donner. Cette fête a eu des ornemens qui l'emportent, ſans doute, ſur tout ce que l'on ſçauroit voir, & elle vient de produire à nos yeux quelque choſe de ſi noble, de ſi grand, & de ſi majeſtueux, que le Ciel même ne ſçauroit aller au-delà; & je puis dire aſſûrément qu'il n'y a rien dans l'univers qui s'y puiſſe égaler.

TIMOCLES.

Ce ſont des ornemens dont on ne peut pas eſpérer que toutes les fêtes ſoient embellies; & je dois fort trembler, Madame, pour la ſimplicité du petit divertiſſement que je m'apprête à vous donner dans le bois de Diane.

ARISTIONE.

Je crois que nous n'y verrons rien que de fort agréable; & certes, il faut avouer que la campagne a lieu de nous paroître belle, & que nous n'avons

pas le tems de nous ennuyer dans cet agréable séjour qu'ont célébré tous les poëtes sous le nom de Tempé. Car enfin, sans parler des plaisirs de la chasse que nous y prenons à toute heure, & de la solemnité des jeux pythiens que l'on y célébre tantôt, vous prenez soin l'un & l'autre de nous y combler de tous les divertissemens qui peuvent charmer les chagrins des plus mélancoliques. D'où vient, Sostrate, qu'on ne vous a point vû dans notre promenade?

SOSTRATE.

Une petite indisposition, Madame, m'a empêché de m'y trouver.

IPHICRATE.

Sostrate est de ces gens, Madame, qui croyent qu'il ne sied pas bien d'être curieux comme les autres; & il est beau d'affecter de ne pas courir où tout le monde court.

SOSTRATE.

Seigneur, l'affectation n'a guéres de part à tout ce que je fais; &, sans vous faire compliment, il y avoit des choses à voir dans cette fête, qui pouvoient m'attirer, si quelqu'autre motif ne m'avoit retenu.

ARISTIONE.

Et Clitidas a-t-il vû cela?

CLITIDAS.

Oui, Madame. Mais, du rivage.

ARISTIONE.

Et pourquoi du rivage?

CLITIDAS.

Ma foi, Madame, j'ai craint quelqu'un de ces accidens qui arrivent d'ordinaire dans ces confusions. Cette nuit j'ai songé de poisson mort, & d'œufs cassés; & j'ai appris du seigneur Anaxarque, que les œufs cassés, & le poisson mort, signifient malencontre.

ANAXARQUE.

Je remarque une chose, que Clitidas n'auroit rien à dire, s'il ne parloit de moi.

CLITIDAS.

C'eſt qu'il y a tant de choſes à dire de vous, qu'on n'en ſçauroit parler aſſez.

ANAXARQUE.

Vous pourriez prendre d'autres matières, puiſque je vous en ai prié.

CLITIDAS.

Le moyen? Ne dites-vous pas que l'aſcendant eſt plus fort que tout; &, s'il eſt écrit dans les aſtres que je ſois enclin à parler de vous, comment voulez-vous que je réſiſte à ma deſtinée?

ANAXARQUE.

Avec tout le reſpect, Madame, que je vous dois, il y a une choſe qui eſt fâcheuſe dans votre cour, que tout le monde y prenne la liberté de parler, & que le plus honnête homme y ſoit expoſé aux railleries du premier méchant plaiſant.

CLITIDAS.

Je vous rends graces de l'honneur.....

ARISTIONE *à Anaxarque.*

Que vous êtes fou, de vous chagriner de ce qu'il dit!

CLITIDAS.

Avec tout le reſpect que je dois à Madame, il y a une choſe qui m'étonne dans l'aſtrologie, que des gens qui ſçavent tous les ſecrets des Dieux, & qui poſſédent des connoiſſances à ſe mettre au deſſus de tous les hommes, ayent beſoin de faire leur cour, & de demander quelque choſe.

ANAXARQUE.

Vous devriez gagner un peu mieux votre argent, & donner à Madame de meilleures plaiſanteries.

CLITIDAS.

Ma foi, on les donne telles qu'on peut. Vous en parlez fort à votre aiſe, & le métier de plaiſant n'eſt pas comme celui d'Aſtrologue. Bien mentir, & bien plaiſanter, ſont deux choſes fort différen-

tes,

tes; & il est bien plus facile de tromper les gens, que de les faire rire.

ARISTIONE.

Hé? Qu'est-ce donc que cela veut dire?

CLITIDAS *se parlant à lui-même.*

Paix, impertinent que vous êtes. Ne sçavez-vous pas bien que l'Astrologie est une affaire d'Etat, & qu'il ne faut point toucher à cette corde-là. Je vous l'ai dit plusieurs fois, vous vous émancipez trop, & vous prenez de certaines libertés qui vous joueront un mauvais tour; je vous en avertis. Vous verrez qu'un de ces jours on vous donnera du pied au cul, & qu'on vous chassera comme un faquin. Taisez-vous, si vous êtes sage.

ARISTIONE.

Où est ma fille?

TIMOCLES.

Madame, elle s'est écartée; & je lui ai présenté une main qu'elle a refusé d'accepter.

ARISTIONE.

Princes, puisque l'amour que vous avez pour Eriphile, a bien voulu se soumettre aux loix que j'ai voulu vous imposer, puisque j'ai sçû obtenir de vous que vous fussiez rivaux sans devenir ennemis, & qu'avec pleine soumission aux sentimens de ma fille, vous attendez un choix dont je l'ai faite seule maîtresse, ouvrez-moi tous deux le fond de votre ame, & me dites sincèrement quel progrès vous croyez l'un & l'autre avoir fait sur son cœur.

TIMOCLES.

Madame, je ne suis point pour me flater, j'ai fait ce que j'ai pû pour toucher le cœur de la Princesse Eriphile, & je m'y suis pris, que je crois, de toutes les tendres manières dont un amant se peut servir. Je lui ai fait des hommages soumis de tous mes vœux, j'ai montré des assiduités, j'ai rendu des soins chaque jour, j'ai fait chanter ma passion aux voix les plus touchantes, & l'ai fait exprimer en vers aux plumes les plus délicates, je me suis plaint de mon martyre en des termes passionnés, j'ai fait

dire à mes yeux, aussi-bien qu'à ma bouche, le désespoir de mon amour, j'ai poussé à ses pieds des soupirs languissans, j'ai même répandu des larmes, mais tout cela inutilement; & je n'ai point connu qu'elle ait dans l'ame aucun ressentiment de mon ardeur.

ARISTIONE.

Et vous, Prince?

IPHICRATE.

Pour moi, Madame, connoissant son indifférence, & le peu de cas qu'elle fait des devoirs qu'on lui rend, je n'ai voulu perdre auprès d'elle, ni plaintes, ni soupirs, ni larmes. Je sçais qu'elle est toute soumise à vos volontés, & que ce n'est que de votre main seule qu'elle voudra prendre un époux. Aussi n'est-ce qu'à vous que je m'adresse pour l'obtenir; à vous, plûtôt qu'à elle, que je rends tous mes soins & tous mes hommages. Et plût au Ciel, Madame, que vous eussiez pû vous résoudre à tenir sa place, que vous eussiez voulu jouir des conquêtes que vous lui faites, & recevoir pour vous les vœux que vous lui renvoyez!

ARISTIONE.

Prince, le compliment est d'un amant adroit, & vous avez entendu dire qu'il falloit cajoler les meres pour obtenir les filles; mais ici, par malheur, tout cela devient inutile, & je me suis engagée à laisser le choix tout entier à l'inclination de ma fille.

IPHICRATE.

Quelque pouvoir que vous lui donniez pour ce choix, ce n'est point compliment, Madame, que ce que je vous dis. Je ne recherche la Princesse Eriphile, que parce qu'elle est votre sang; je la trouve charmante par tout ce qu'elle tient de vous; & c'est vous que j'adore en elle.

ARISTIONE.

Voilà qui est fort bien.

IPHICRATE.

Oui, Madame, toute la terre voit en vous des attraits & des charmes, que je.....

ARISTIONE.

De grace, Prince, ôtons ces charmes & ces attraits. Vous sçavez que ce sont des mots que je retranche des complimens qu'on me veut faire Je souffre qu'on me loue de ma sincérité. Qu'on dise que je suis une bonne Princesse, que j'ai de la parole pour tout le monde, de la chaleur pour mes amis, & de l'estime pour le mérite & la vertu, je puis tâter de tout cela; mais, pour les douceurs de charmes & d'attraits, je suis bien aise qu'on ne m'en serve point; &, quelque vérité qui s'y pût rencontrer, on doit faire quelque scrupule d'en goûter la louange, quand on est mere d'une fille comme la mienne.

IPHICRATE.

Ah! Madame, c'est vous qui voulez être mere, malgré tout le monde, il n'est point d'yeux qui ne s'y opposent; &, si vous le vouliez, la Princesse Eriphile ne seroit que votre sœur.

ARISTIONE.

Mon Dieu! Prince, je ne donne point dans tous ces galimathias où donnent la plûpart des femmes; je veux être mere, parce que je le suis; & ce seroit en vain que je ne le voudrois pas être. Ce titre n'a rien qui me choque, puisque, de mon consentement, je me suis exposée à le recevoir. C'est un foible de notre sexe, dont, grace au Ciel, je suis exemte; & je ne m'embarrasse point de ces grandes disputes d'âge, sur quoi nous voyons tant de folles. Revenons à notre discours. Est-il possible que jusques ici vous n'ayez pû connoître où panche l'inclination d'Eriphile?

IPHICRATE.

Ce sont obscurités pour moi.

TIMOCLES.

C'est pour moi un mystère impénétrable.

ARISTIONE.

La pudeur, peut-être, l'empêche de s'expliquer à vous & à moi. Servons-nous de quelqu'autre pour découvrir le secret de son cœur. Sostrate, prenez de ma part cette commission; & rendez ces offi-

ce à ces Princes, de sçavoir adroitement de ma fille, vers qui des deux ses sentimens peuvent tourner.

SOSTRATE.

Madame, vous avez cent personnes dans votre cour, sur qui vous pourriez mieux verser l'honneur d'un tel emploi ; & je me sens mal propre à bien exécuter ce que vous souhaitez de moi.

ARISTIONE.

Votre mérite, Sostrate, n'est point borné aux seuls emplois de la guerre. Vous avez de l'esprit, de la conduite, de l'adresse ; & ma fille fait cas de vous.

SOSTRATE.

Quelqu'autre mieux que moi, Madame.....

ARISTIONE.

Non, non. En vain vous vous en défendez.

SOSTRATE.

Puisque vous le voulez, Madame, il vous faut obéïr ; mais je vous jure que, dans toute votre cour, vous ne pouviez choisir personne qui ne fût en état de s'acquitter beaucoup mieux que moi d'une telle commission.

ARISTIONE.

C'est trop de modestie, & vous vous acquitterez toujours bien de toutes les choses dont on vous chargera. Découvrez doucement les sentimens d'Eriphile, & faites-la ressouvenir qu'il faut se rendre, de bonne heure, dans le bois de Diane.

****

SCENE III.

IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, CLITIDAS.

IPHICRATE *à Sostrate.*

Vous pouvez croire que je prends part à l'estime que la Princesse vous témoigne.

TIMOCLES *à Sostrate.*

Vous pouvez croire, que je suis ravi du choix que l'on a fait de vous.

IPHICRATE.

Vous voilà en état de servir vos amis.

TIMOCLES.

Vous avez de quoi rendre de bons offices aux gens qu'il vous plaira.

IPHICRATE.

Je ne vous recommande point mes intérêts.

TIMOCLES.

Je ne vous dis point de parler pour moi.

SOSTRATE.

Seigneurs, il seroit inutile. J'aurois tort de passer les ordres de ma commission; & vous trouverez bon que je ne parle, ni pour l'un, ni pour l'autre.

IPHICRATE.

Je vous laisse agir comme il vous plaira.

TIMOCLES.

Vous en userez comme vous voudrez.

SCENE IV.

IPHICRATE, TIMOCLES, CLITIDAS.

IPHICRATE *bas à Clitidas.*

Clitidas se ressouvient bien qu'il est de mes amis, je lui recommande toujours de prendre mes intérêts auprès de sa maîtresse contre ceux de mon rival.

CLITIDAS *bas à Iphicrate.*

Laissez-moi faire. Il y a bien de la comparaison de lui à vous; & c'est un Prince bien bâti pour vous le disputer.

IPHICRATE *bas à Clitidas.*

Je reconnoîtrai ce ſervice.

SCENE V.

TIMOCLES, CLITIDAS.

TIMOCLES.

Mon rival fait ſa cour à Clitidas; mais Clitidas ſçait bien qu'il m'a promis d'appuyer, contre lui, les prétentions de mon amour.

CLITIDAS.

Aſſûrément; & il ſe moque de croire l'emporter ſur vous. Voilà, auprès de vous, un beau petit morveux de Prince.

TIMOCLES.

Il n'y a rien que je ne faſſe pour Clitidas.

CLITIDAS *ſeul.*

Belles paroles de tous côtés. Voici la Princeſſe; prenons mon tems pour l'aborder.

SCENE VI.

ERIPHILE, CLEONICE.

CLEONICE.

On trouvera étrange, Madame, que vous vous ſoyez ainſi écartée de tout le monde.

ERIPHILE.

Ah! Qu'aux perſonnes comme nous, qui ſommes toujours accablées de tant de gens, un peu de ſolitude eſt par fois agréable, & qu'après mille impertinens entretiens, il eſt doux de s'entretenir avec ſes penſées! Qu'on me laiſſe ici promener toute ſeule.

CLEONICE.

Ne voudriez-vous pas, Madame, voir un petit

essai de la disposition de ces gens admirables qui veulent se donner à vous? Ce sont des personnes qui, par leurs pas, leurs gestes & leurs mouvemens, expriment aux yeux toutes choses; & on appelle cela pantomimes. J'ai tremblé à vous dire ce mot; & il y a des gens dans votre cour qui ne me le pardonneroient pas.

ERIPHILE.

Vous avez bien la mine, Cléonice, de me venir ici régaler d'un mauvais divertissement; car, grace au Ciel, vous ne manquez pas de vouloir produire indifféremment tout ce qui se présente à vous; & vous avez une affabilité qui ne rejette rien. Aussi est-ce à vous seule qu'on voit avoir recours toutes les muses nécessitantes; vous êtes la grande protectrice du mérite incommodé, & tout ce qu'il y a de vertueux indigens au monde, va débarquer chez vous.

CLEONICE.

Si vous n'avez pas envie de les voir, Madame, il ne faut que les laisser là.

ERIPHILE.

Non, non, voyons-les. Faites-les venir.

CLEONICE.

Mais peut-être, Madame, que leur danse sera méchante.

ERIPHILE.

Méchante, ou non, il la faut voir. Ce ne seroit avec vous que reculer la chose, & il vaut mieux en être quitte.

CLEONICE.

Ce ne sera ici, Madame qu'une danse ordinaire; une autre fois....

ERIPHILE.

Point de préambule, Cléonice. Qu'ils dansent.

Fin du premier Acte.

****

II. INTERMÈDE.

ENTRÉE DE BALLET.

Trois pantomimes dansent devant Eriphile.

Fin du second Intermède.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, CLEONICE.

ERIPHILE.

VOILA qui est admirable. Je ne crois pas qu'on puisse mieux danser qu'ils dansent, & je suis bien aise de les avoir à moi.

CLEONICE.

Et moi, Madame, je suis bien aise que vous ayez vû que je n'ai pas si méchant goût que vous avez pensé.

ERIPHILE.

Ne triomphez point tant, vous ne tarderez guéres à me faire avoir ma revanche. Qu'on me laisse ici.

SCENE II.

ERIPHILE, CLEONICE, CLITIDAS.

CLEONICE *allant au devant de Clitidas.*

Je vous avertis, Clitidas, que la Princesse veut être seule.

CLITIDAS.

Laissez-moi faire, je suis homme qui sçais ma cour.

SCENE III.

ERIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS *en chantant.*

La, la, la, la [*faisant l'étonné, en voyant Eriphile.*] Ah!

ERI-

ERIPHILE *à Clitidas, qui feint de vouloir s'éloigner.*

Clitidas.

CLITIDAS.

Je ne vous avois pas vûe-là, Madame.

ERIPHILE.

Approche. D'où viens-tu?

CLITIDAS.

De laisser la Princesse votre mere qui s'en alloit vers le temple d'Apollon, accompagnée de beaucoup de gens.

ERIPHILE.

Ne trouves-tu pas ces lieux les plus charmants du monde?

CLITIDAS.

Assûrément. Les Princes vos amans y étoient.

ERIPHILE.

Le fleuve Pénée fait ici d'agréables détours.

CLITIDAS.

Fort agréables. Sostrate y étoit aussi.

ERIPHILE.

D'où vient qu'il n'est pas venu à la promenade?

CLITIDAS.

Il a quelque chose dans la tête qui l'empêche de prendre plaisir à tous ces beaux régals. Il m'a voulu entretenir; mais vous m'avez défendu si expressément de me charger d'aucune affaire auprès de vous, que je n'ai point voulu lui prêter l'oreille; & que je lui ai dit nettement que je n'avois pas le loisir de l'entendre.

ERIPHILE.

Tu as eu tort de lui dire cela, & tu devois l'écouter.

CLITIDAS.

Je lui ai dit d'abord que je n'avois pas le loisir de l'entendre; mais, après, je lui ai donné audience.

ERIPHILE.

Tu as bien fait.

CLITIDAS.

En vérité, c'est un homme qui me revient, un homme fait comme je veux que les hommes soient faits, ne prenant point des manières bruyantes, & des tons de voix assommans, sage & posé en toutes choses, ne parlant jamais que bien à propos, point promt à décider, point du tout exagérateur incommode; &, quelques beaux vers que nos poëtes lui ayent recités, je ne lui ai jamais ouï dire, voilà qui est plus beau, que tout ce qu'a jamais fait Homère. Enfin, c'est un homme pour qui je me sens de l'inclination; &, si j'étois Princesse, il ne seroit pas malheureux.

ERIPHILE.

C'est un homme d'un grand mérite, assûrément; mais de quoi t'a-t-il parlé?

CLITIDAS.

Il m'a demandé si vous aviez témoigné grande joye au magnifique régal que l'on vous a donné, m'a parlé de votre personne avec des transports les plus grands du monde, vous a mise au-dessus du Ciel; & vous a donné toutes les louanges qu'on peut donner à la Princesse la plus accomplie de la terre, entremêlant tout cela de plusieurs soupirs qui disoient plus qu'il ne vouloit. Enfin, à force de le tourner de tous côtés & de le presser sur la cause de cette profonde mélancolie dont toute la cour s'apperçoit, il a été contraint de m'avouer qu'il étoit amoureux.

ERIPHILE.

Comment amoureux! Quelle témérité est la sienne? C'est un extravagant que je ne verrai de ma vie.

CLITIDAS.

De quoi vous plaignez-vous, Madame?

ERIPHILE.

Avoir l'audace de m'aimer! Et, de plus, avoir l'audace de le dire!

CLITIDAS.

Ce n'est pas vous, Madame, dont il est amoureux.

ERIPHILE.

Ce n'est pas moi?

CLITIDAS.

Non, Madame. Il vous respecte trop pour cela; & est trop sage pour y penser.

ERIPHILE.

Et de qui donc, Clitidas?

CLITIDAS.

D'une de vos filles, la jeune Arsinoé.

ERIPHILE.

A-t-elle tant d'appas, qu'il n'ait trouvé qu'elle digne de son amour?

CLITIDAS.

Il l'aime éperduement, & vous conjure d'honorer sa flâme de votre protection.

ERIPHILE.

Moi?

CLITIDAS.

Non, non, Madame. Je vois que la chose ne vous plaît pas. Votre colère m'a obligé à prendre ce détour; & pour vous dire la vérité, c'est vous qu'il aime éperduement.

ERIPHILE.

Vous êtes un insolent de venir ainsi surprendre mes sentimens. Allons, sortez d'ici, vous vous mêlez de vouloir lire dans les ames, de vouloir pénétrer dans les secrets du cœur d'une Princesse. Otez-vous de mes yeux, & que je ne vous voye jamais, Clitidas.

CLITIDAS.

Madame.

ERIPHILE.

Venez ici. Je vous pardonne cette affaire-là.

CLITIDAS.

Trop de bonté, Madame.

ERIPHILE.

Mais à condition, prenez bien garde à ce que je vous dis, que vous n'en ouvrirez la bouche à personne du monde, sur peine de la vie.

CLITIDAS.

Il suffit.

ERIPHILE.

Sostrate t'a donc dit qu'il m'aimoit?

CLITIDAS.

Non, Madame; il faut vous dire la vérité. J'ai tiré de son cœur, par surprise, un secret qu'il veut cacher à tout le monde, & avec lequel il est, dit-il, résolu de mourir. Il a été au désespoir du vol subtil que je lui en ai fait; &, bien-loin de me charger de vous le découvrir, il m'a conjuré avec toutes les instantes prières qu'on sçauroit faire, de ne vous en rien révéler, & c'est trahison contre lui que ce que je viens de vous dire.

ERIPHILE.

Tant mieux. C'est par son seul respect qu'il peut me plaire; &, s'il étoit si hardi que de me déclarer son amour, il perdroit pour jamais & ma présence, & mon estime.

CLITIDAS.

Ne craignez point, Madame.....

ERIPHILE,

Le voici. Souvenez-vous au moins, si vous êtes sage, de la défense que je vous ai faite.

CLITIDAS.

Cela est fait, Madame. Il ne faut pas être courtisan indiscret.

****

SCENE IV.

ERIPHILE, SOSTRATE.

SOSTRATE.

J'ai une excuse, Madame, pour oser interrompre votre solitude; & j'ai reçû de la Princesse votre mere une commission qui autorise la hardiesse que je prends maintenant.

ERIPHILE.

Quelle commission, Sostrate?

SOSTRATE.

Celle, Madame, de tâcher d'apprendre de vous vers lequel des deux Princes peut incliner votre cœur.

ERIPHILE.

La Princesse ma mere montre un esprit judicieux dans le choix qu'elle a fait de vous pour un pareil emploi. Cette commission, Sostrate, vous a été agréable, sans doute; & vous l'avez acceptée avec beaucoup de joye?

SOSTRATE.

Je l'ai acceptée, Madame, par la nécessité que mon dévoir m'impose d'obéir; &, si la Princesse avoit voulu recevoir mes excuses, elle auroit honoré quelqu'autre de cet emploi.

ERIPHILE.

Quelle cause, Sostrate, vous obligeoit à le refuser?

SOSTRATE.

La crainte, Madame, de m'en acquitter mal.

ERIPHILE.

Croyez-vous que je ne vous estime pas assez pour vous ouvrir mon cœur, & vous donner toutes les lumières que vous pourrez désirer de moi sur le sujet de ces deux Princes?

SOSTRATE.

Je ne désire rien pour moi là-dessus, Madame; & je ne vous demande que ce que vous croirez devoir donner aux ordres qui m'aménent.

ERIPHILE

Jusques-ici je me suis défendue de m'expliquer, & la Princesse ma mere a eu la bonté de souffrir que j'aye reculé toujours ce choix qui me doit engager; mais je serai bien aise de témoigner à tout le monde que je veux faire quelque chose pour l'amour de vous; &, si vous m'en pressez, je rendrai cet arrêt qu'on attend depuis si long-tems.

SOSTRATE.

C'est une chose, Madame, dont vous ne serez point importunée par moi; & je ne sçaurois me résoudre à presser une Princesse qui sçait trop ce qu'elle a à faire.

ERIPHILE.

Mais c'est ce que la Princesse ma mere attend de vous.

SOSTRATE.

Ne lui ai-je pas dit aussi que je m'acquitterois mal de cette commission ?

ERIPHILE.

Or ça, Sostrate, les gens comme vous ont toujours les yeux pénétrans ; & je pense qu'il ne doit y avoir guéres de choses qui échapent aux vôtres. N'ont-ils pû découvrir, vos yeux, ce dont tout le monde est en peine, & ne vous ont-ils point donné quelques petites lumières du panchant de mon cœur ? Vous voyez les soins qu'on me rend, l'empressement qu'on me témoigne. Quel est celui de ces deux Princes que vous croyez que je regarde d'un œil plus doux ?

SOSTRATE.

Les doutes que l'on forme sur ces sortes de choses, ne sont réglés d'ordinaire que par les intérêts qu'on prend.

ERIPHILE.

Pour qui, Sostrate, pancheriez-vous des deux ? Quel est celui, dites-moi, que vous souhaiteriez que j'épousasse ?

SOSTRATE.

Ah ! Madame, ce ne seront pas mes souhaits, mais votre inclination qui décidera de la chose.

ERIPHILE.

Mais, si je me conseillois à vous pour ce choix ?

SOSTRATE.

Si vous vous conseilliez à moi, je serois fort embarrassé.

ERIPHILE.

Vous ne pourriez pas dire qui des deux vous semble plus digne de cette préférence ?

SOSTRATE.

Si l'on s'en rapporte à mes yeux, il n'y aura personne qui soit digne de cet honneur. Tous les Princes du monde seront trop peu de chose pour aspirer à vous, les Dieux seuls y pourront prétendre ; & vous ne souffrirez des hommes que l'encens & les sacrifices.

ERIPHILE.

Cela est obligeant, & vous êtes de mes amis. Mais je veux que vous me disiez pour qui des deux vous vous sentez plus d'inclination, quel est celui que vous mettez le plus au rang de vos amis.

SCENE V.

ERIPHILE, SOSTRATE, CHOREBE.

CHOREBE.

Madame, voilà la Princesse qui vient vous prendre ici, pour aller au bois de Diane.

SOSTRATE *à part.*

Hélas! Petit garçon que tu es venu à propos!

SCENE VI.

ARISTIONE, ERIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, ANAXARQUE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

On vous a demandée, ma fille; & il y a des gens que vôtre absence chagrine fort.

ERIPHILE.

Je pense, Madame, qu'on m'a demandée par compliment; & on ne s'inquiéte pas tant qu'on vous dit.

ARISTIONE.

On enchaîne pour nous ici tant de divertissemens les uns aux autres, que toutes nos heures sont retenues; & nous n'avons aucun moment à perdre, si nous voulons les goûter tous. Entrons vîte dans le bois, & voyons ce qui nous y attend. Ce lieu est les plus beau du monde, prenons vîte nos places.

Fin du second Acte.

III. INTERMÉDE.

Le théâtre représente un bois consacré à Diane.

LA NYMPHE DE TEMPÉ.

Venez, grande Princesse, avec tous vos appas,
Venez prêter vos yeux aux innocens ébats
Que notre désert vous présente.
N'y cherchez point l'éclat des fêtes de la cour;
On ne sent ici que l'amour,
Ce n'est que d'amour qu'on y chante.

PASTORALE.

SCENE PREMIERE.

TIRCIS.

Vous chantez sous ces feuillages,
Doux rossignols pleins d'amour;
Et, de vos tendres ramages,
Vous réveillez tour à tour
Les échos de ces bocages;
Hélas! Petits oiseaux, hélas!
Si vous aviez mes maux, vous ne chanteriez pas.

SCENE II.

LICASTE, MENANDRE, TIRCIS.

LICASTE.

Hé quoi toujours languissant, sombre & triste?

MENANDRE.

Hé quoi, toujours aux pleurs abandonné?

TIRCIS.

Toujours adorant Caliste,
Et toujours infortuné.

LICASTE.

Domte, domte, Berger, l'ennui qui te posséde.

TIR-

TIRCIS.

Hé, le moyen? Hélas!

MENANDRE.

Fais, fais-toi quelque effort.

TIRCIS.

Hé, le moyen, hélas! quand le mal est trop fort?

LICASTE.

Ce mal trouvera son reméde.

TIRCIS.

Je ne guérirai qu'à ma mort.

LICASTE & MENANDRE.

Ah! Tircis.

TIRCIS.

Ah! Bergers.

LICASTE & MENANDRE.

Pren sur toi plus d'empire.

TIRCIS.

Rien ne me peut secourir.

LICASTE & MENANDRE.

C'est trop, c'est trop céder.

TIRCIS.

C'est trop, c'est trop souffrir.

LICASTE & MENANDRE.

Quelle foiblesse!

TIRCIS.

Quel martyre!

LICASTE & MENANDRE.

Il faut prendre courage.

TIRCIS.

Il faut plûtôt mourir.

LICASTE.

Il n'est point de bergére
Si froide & si sévére,
Dont la pressante ardeur,
D'un cœur qui persévére,
Ne vainque la froideur.

MENANDRE.

Il est, dans les affaires
Des amoureux mystères
Certains petits momens
Qui changent les plus fières,
Et font d'heureux amans.

TIRCIS.

Je la vois, la cruelle,
Qui porte ici ses pas.
Gardons d'être vû d'elle;
L'ingrate, hélas!
N'y viendroit pas.

****

SCENE III.

CALISTE.

Ah! Que, sur notre cœur,
La sévère loi de l'honneur
Prend un cruel empire!
Je ne fais voir que rigueurs pour Tircis,
Et cependant, sensible à ses cuisans soucis,
De sa langueur en secret je soupire;
Et voudrois bien soulager son martyre.
C'est à vous seuls que je le dis,
Arbres, n'allez pas le redire.

Puisque le Ciel a voulu nous former
Avec un cœur qu'Amour peut enflammer,
Quelle rigueur impitoyable,
Contre des traits si doux, nous force à nous armer?
Et pourquoi, sans être blâmable,
Ne peut-on pas aimer
Ce que l'on trouve aimable?

Hélas! Que vous êtes heureux,
Innocens animaux, de vivre sans contrainte?
Et de pouvoir suivre, sans crainte,
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux!
Hélas! Petits oiseaux; que vous êtes heureux
De ne sentir nulle contrainte;
Et de pouvoir suivre, sans crainte,
Les doux emportemens de vos cœurs amoureux!

Mais le sommeil, sur ma paupière,
Verse de ses pavots l'agréable fraîcheur;
Donnons-nous à lui toute entière
Nous n'avons point de loi sévère.
Qui défende à nos sens d'en goûter la douceur.
[*Elle s'endort sur un lit de gazon.*]

SCENE IV.

CALISTE endormie, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE.

TIRCIS.

Vers ma belle ennemie,
Portons sans bruit nos pas ;
Et ne réveillons pas
Sa rigueur endormie.

TOUS TROIS.

Dormez, dormez beaux yeux, adorables vainqueurs
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.

TIRCIS.

Silence, petits oiseaux,
Vents, n'agitez nulle chose,
Coulez doucement, ruisseaux,
C'est Caliste qui repose.

TOUS TROIS.

Dormez ; dormez beaux yeux, adorables vainqueurs ;
Et goûtez le repos que vous ôtez aux cœurs.

CALISTE *en se réveillant, à Tircis.*

Ah! Quelle peine extrême!
Suivre par tout mes pas?

TIRCIS.

Que voulez-vous qu'on suive, hélas!
Que ce qu'on aime?

CALISTE.

Berger, que voulez-vous ?

TIRCIS.

Mourir, belle Bergère ;
Mourir à vos genoux,
Et finir ma misère.
Puisqu'en vain, à vos pieds, on me voit soupirer,
Il y faut expirer.

CALISTE.

Ah ! Tircis, ôtez-vous. J'ai peur, que, dans ce jour,
La pitié dans mon cœur n'introduise l'amour.

LICASTE & MENANDRE ensemble.

Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre.
C'est par trop vous défendre,
Bergère, il faut se rendre
A sa longue amitié.
Soit amour, soit pitié,
Il sied bien d'être tendre.

CALISTE *à Tircis.*

C'est trop, c'est trop de rigueur.
J'ai maltraité votre ardeur,
Chérissant votre personne;
Vengez-vous de mon cœur,
Tircis, je vous le donne.

TIRCIS.

O Ciel! Bergers! Caliste! Ah! Je suis hors de moi.
Si l'on meurt de plaisir, je dois perdre la vie.

LICASTE.

Digne prix de ta foi.

MENANDRE.

O sort digne d'envie!

SCENE V.

DEUX SATYRES, CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE.

1. SATYRE *à Caliste.*

Quoi! Tu me fuis, ingrate; & je te vois ici
De ce berger à moi faire une préférence?

2. SATYRE.

Quoi! Mes soins n'ont rien pû sur ton indifférence?
Et, pour ce langoureux, ton cœur s'est adouci.

CALISTE.

Le destin le veut ainsi;
Prenez tous deux patience.

1. SATYRE.

Aux amans qu'on pousse à bout
L'Amour fait verser des larmes;
Mais ce n'est pas notre goût,
Et la bouteille a des charmes,
Qui nous consolent de tout.

2. SATYRE.

Notre amour n'a pas toujours
Tout le bonheur qu'il désire;
Mais nous avons un secours,
Et le bon vin nous fait rire,
Quand on rit de nos amours.

TOUS.

Champêtres Divinités,
Faunes, Dryades, sortez
De vos paisibles retraites;
Mêlez vos pas à nos sons,
Et tracez sur les herbettes
L'image de nos chansons.

SCENE VI.

CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE, FAUNES, DRYADES.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

Danse des Faunes & des Dryades.

SCENE VII.

CLIMENE, PHILINTE, CALISTE, TIRCIS, LICASTE, MENANDRE, FAUNES, DRYADES.

PHILINTE.

Quand je plaisois à tes yeux,
J'étois content de ma vie;
Et ne voyois Rois ni Dieux
Dont le sort me fît envie.

CLIMENE.

Lorsqu'à toute autre personne
Me préféroit ton ardeur,
J'aurois quitté la couronne,
Pour régner dessus ton cœur.

PHILINTE.

Un autre a guéri mon ame
Des feux que j'avois pour toi.

CLIMENE.

Un autre a vengé ma flâme
Des foiblesses de ta foi.

PHILINTE.

Cloris, qu'on vante si fort,
M'aime d'une ardeur fidéle;
Si ses yeux vouloient ma mort,
Je mourrois content pour elle.

CLIMENE.

Mirtil, si digne d'envie.
Me chérit plus que le jour,
Et moi je perdrois la vie,
Pour lui montrer mon amour.

PHILINTE.

Mais, si d'une douce ardeur
Quelque renaissante trace
Chassoit Cloris de mon cœur
Pour te remettre en sa place?

CLIMENE.

Bien qu'avec pleine tendresse
Mirtil me puisse chérir,
Avec toi, je le confesse,
Je voudrois vivre & mourir.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Ah! Plus que jamais aimons-nous,
Et vivons & mourons en des liens si doux.

TOUS LES ACTEURS DE LA PASTORALE.

Amans, que vos querelles
Sont aimables & belles!
Qu'on y voit succéder
De plaisirs, de tendresse!
Querellez-vous sans cesse
Pour vous racommoder.

II. ENTRÉE DE BALLET.

Les Faunes & les Dryades recommencent leurs danses, tandis que trois petites Dryades, & trois petits Faunes, font paroître dans l'enfoncement du théâtre tout ce qui se passe sur le devant. Ces danses sont entremêlées des chansons des bergers.

CHOEUR DE BERGERS & DE BERGERES.

Jouissons, jouissons des plaisirs innocens
Dont les feux de l'amour sçavent charmer nos sens.

Des grandeurs, qui voudra se soucie;
Tous ces honneurs dont on a tant d'envie,
Ont des chagrins qui sont trop cuisans.
Jouissons, jouissons des plaisirs innocens
Dont les feux de l'amour sçavent charmer nos sens.

En aimant, tout nous plaît dans la vie,
Deux cœurs unis de leur sort sont contens;
Cette ardeur de plaisirs suivie,
De tous nos jours fait d'éternels printems.
Jouissons, jouissons des plaisirs innocens
Dont les feux de l'amour sçavent charmer nos sens.

Fin du troisiéme Intermède.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

ARISTIONE, IPHICRATE, TIMOCLES, ANAXARQUE, ERIPHILE, SOSTRATE, CLITIDAS,

ARISTIONE.

Les mêmes paroles toujours se présentent à dire. Il faut toujours s'écrier, voilà qui est aimable, il ne se peut rien de plus beau, cela passe tout ce qu'on a jamais vû.

TIMOCLES.

C'est donner de trop grandes paroles, Madame, à de petites bagatelles.

ARISTIONE.

Des bagatelles, comme celles-là, peuvent occuper agréablement les plus sérieuses personnes. En vérité, ma fille, vous êtes bien obligée à ces Princes, & vous ne sçauriez assez reconnoître tous les soins qu'ils prennent pour vous.

ERIPHILE.

J'en ai, Madame, tout le ressentiment qu'il est possible.

ARISTIONE.

Cependant vous les faites long-tems languir, sur ce qu'ils attendent de vous. J'ai promis de ne vous point contraindre; mais leur amour vous presse de vous déclarer, & de ne plus traîner en longueur la récompense de leurs services. J'ai chargé Sostrate d'apprendre, doucement de vous, les sentimens de votre cœur; & je ne sçais pas s'il a commencé à s'acquitter de cette commission.

ERIPHILE.

Oui, Madame; mais il me semble que je ne puis assez reculer ce choix dont on me presse; & que je

ne

ne sçaurois le faire sans mériter quelque blâme. Je me sens également obligée à l'amour, aux empressemens, aux services de ces deux Princes; & je trouve une espéce d'injustice bien grande à me montrer ingrate, ou vers l'un ou vers l'autre, par le refus qu'il m'en faudra faire dans la préférence de son rival.

IPHICRATE.

Cela s'appelle, Madame, un fort honnête compliment pour nous refuser tous deux.

ARISTIONE.

Ce scrupule, ma fille, ne doit point vous inquiéter; & ces Princes tous deux se sont soumis, il y a long-tems, à la préférence que pourra faire votre inclination.

ERIPHILE.

L'inclination, Madame, est fort sujette à se tromper; & des yeux désintéressés, sont beaucoup plus capables de faire un juste choix.

ARISTIONE.

Vous sçavez que je suis engagée de parole à ne rien prononcer là-dessus, &, parmi ces deux Princes, votre inclination ne peut point se tromper, & faire un choix qui soit mauvais.

ERIPHILE.

Pour ne point violenter votre parole, ni mon scrupule, agréez, Madame, un moyen que j'ose proposer.

ARISTIONE.

Quoi, ma fille?

ERIPHILE.

Que Sostrate décide de cette préférence. Vous l'avez pris pour découvrir le secret de mon cœur, souffrez que je le prenne pour me tirer de l'embarras où je me trouve.

ARISTIONE.

J'estime tant Sostrate que, soit que vous vouliez vous servir de lui pour expliquer vos sentimens, ou soit que vous vous en remettiez absolument à sa conduite, je fais, dis-je, tant d'estime de sa vertu

& de son jugement, que je consens de tout mon cœur à la proposition que vous me faites.

IPHICRATE.

C'est-à-dire, Madame, qu'il nous faut faire notre cour à Sostrate?

SOSTRATE.

Non, Seigneur, vous n'aurez point de cour à me faire, &, avec tout le respect que je dois aux Princesses, je renonce à la gloire où elles veulent m'élever.

ARISTIONE.

D'où vient cela, Sostrate?

SOSTRATE.

J'ai des raisons, Madame, qui ne permettent pas que je reçoive l'honneur que vous me présentez.

IPHICRATE.

Craignez-vous, Sostrate, de vous faire un ennemi?

SOSTRATE.

Je craindrois peu, Seigneur, les ennemis que je pourrois me faire, en obéissant à mes souveraines.

TIMOCLES.

Par quelle raison donc refusez-vous d'accepter un pouvoir qu'on vous donne; & de vous acquérir l'amitié d'un Prince qui vous devroit tout son bonheur?

SOSTRATE.

Par la raison que je ne suis pas en état d'accorder à ce Prince ce qu'il souhaiteroit de moi.

IPHICRATE.

Quelle pourroit être cette raison?

SOSTRATE.

Pourquoi me tant presser là-dessus? Peut-être ai-je, Seigneur, quelque intérêt secret qui s'oppose aux prétentions de votre amour. Peut-être ai-je un ami qui brûle, sans oser le dire, d'une flâme respectueuse pour les charmes divins dont vous êtes épris. Peut-être cet ami me fait-il tous les jours confidence de son martyre, qu'il se plaint à moi

tous les jours des rigueurs de sa destinée, & regarde l'hymen de la Princesse, ainsi que l'arrêt redoutable qui le doit pousser au tombeau; &, si cela étoit, Seigneur, seroit-il raisonnable que ce fût de ma main qu'il reçût le coup de sa mort?

IPHICRATE.

Vous auriez bien la mine Sostrate, d'être vous-même cet ami, dont vous prenez les intérêts.

SOSTRATE.

Ne cherchez point, de grace, à me rendre odieux aux personnes qui vous écoutent. Je sçais me connoître, Seigneur; & les malheureux, comme moi, n'ignorent pas jusqu'où leur fortune leur permet d'aspirer.

ARISTIONE.

Laissons cela. Nous trouverons moyen de terminer l'irrésolution de ma fille.

ANAXARQUE.

En est-il un meilleur, Madame pour terminer les choses au contentement de tout le monde, que les lumières que le Ciel peut donner sur ce mariage? J'ai commencé, comme je vous ai dit, à jetter pour cela les figures mystérieuses que notre art nous enseigne, & j'espère vous faire voir tantôt ce que l'avenir garde à cette union souhaitée. Après cela, pourra-t-on balancer encore? La gloire & les prospérités que le Ciel promettra, ou à l'un, ou à l'autre choix, ne seront-elles pas suffisantes pour le déterminer; & celui qui sera exclus pourra-t-il s'offenser, quand ce sera le Ciel qui décidera cette préférence?

IPHICRATE.

Pour moi, je m'y soumets entièrement; & je déclare que cette voye me semble la plus raisonnable.

TIMOCLES.

Je suis de même avis; & le Ciel ne sçauroit rien faire où je ne souscrive sans répugnance.

ERIPHILE.

Mais, Seigneur Anaxarque, voyez-vous si clair dans les destinées, que vous ne vous trompiez jamais; & ces prospérités, & cette gloire que vous dites que le Ciel nous promet, qui en sera caution, je vous prie?

ARISTIONE.

Ma fille, vous avez une petite incrédulité qui ne vous quitte point.

ANAXARQUE.

Les épreuves, Madame, que tout le monde a vûes de l'infaillibilité de mes prédictions, sont les cautions suffisantes des promesses que je puis faire. Mais enfin, quand je vous aurai fait voir ce que le Ciel vous marque, vous vous réglerez là-dessus à votre fantaisie; & ce sera à vous à prendre la fortune de l'un, ou de l'autre choix.

ERIPHILE.

Le Ciel, Anaxarque, me marquera les deux fortunes qui m'attendent?

ANAXARQUE.

Oui, Madame; les félicités qui vous suivront, si vous épousez l'un, & les disgraces qui vous accompagneront, si vous épousez l'autre.

ERIPHILE.

Mais, comme il est impossible que je les épouse tous deux, il faut donc qu'on trouve écrit dans le Ciel, non seulement ce qui doit arriver, mais aussi ce qui ne doit pas arriver.

CLITIDAS *à part.*

Voilà mon astrologue embarrassé.

ANAXARQUE.

Il faudroit vous faire, Madame, une longue discussion des principes de l'astrologie, pour vous faire comprendre cela.

CLITIDAS.

Bien répondu. Madame, je ne dis point de mal de l'astrologie. L'astrologie est une belle chose, & le Seigneur Anaxarque est un grand homme.

IPHICRATE.

La vérité de l'astrologie est une chose incontestable; & il n'y a personne qui puisse disputer contre la certitude de ses prédictions.

CLITIDAS.

Assûrément.

TIMOCLES.

Je ſuis aſſez incrédule pour quantité de choſes ; mais, pour ce qui eſt de l'aſtrologie, il n'y a rien de plus ſûr & de plus conſtant, que le ſuccès des horoſcopes qu'elle tire.

CLITIDAS.

Ce ſont des choſes les plus claires du monde.

IPHICRATE.

Cent avantures prédites arrivent tous les jours, qui convainquent les plus opiniâtres.

CLITIDAS.

Il eſt vray.

TIMOCLES.

Peut-on conteſter, ſur cette matière, les incidens célébres dont les hiſtoires nous font foi?

CLITIDAS.

Il faut n'avoir pas le ſens commun. Le moyen de conteſter ce qui eſt moulé!

ARISTIONE.

Soſtrate n'en dit mot. Quel eſt ſon ſentiment là-deſſus ?

SOSTRATE.

Madame, tous les eſprits ne ſont pas nés avec les qualités qu'il faut pour la délicateſſe de ces belles ſciences, qu'on nomme curieuſes ; & il y en a de ſi matériels, qu'ils ne peuvent aucunement comprendre ce que d'autres conçoivent le plus facilement du monde. Il n'eſt rien de plus agréable, Madame, que toutes les grandes promeſſes de ces connoiſſances ſublimes. Transformer tout en or, faire vivre éternellement, guérir par des paroles, ſe faire aimer de qui l'on veut, ſçavoir tous les ſecrets de l'avenir, faire deſcendre comme on veut du Ciel, ſur des métaux, des impreſſions de bonheur, commander aux démons, ſe faire des armées inviſibles , & des ſoldats invulnérables, tout cela eſt charmant, ſans doute ; & il y a des gens qui n'ont aucune peine à en comprendre la poſſibilité, cela leur eſt le plus aiſé du monde à concevoir. Mais, pour moi, je vous avoue que mon eſprit groſſier a quelque peine à le comprendre, & à le

croire, & j'ai trouvé cela trop beau pour être véritable. Toutes ces belles raisons de sympathie, de force magnétique, & de vertu occulte, sont si subtiles & délicates, qu'elles échapent à mon sens matériel; &, sans parler du reste, jamais il n'a été en ma puissance de concevoir comme on trouve écrit dans le Ciel jusqu'aux plus petites particularités de la fortune du moindre homme. Quel rapport, quel commerce, quelle correspondance peut-il y avoir entre nous, & des globes éloignés de notre terre d'une distance si effroyable? Et d'où cette belle science, enfin, peut-elle être venue aux hommes? Quel Dieu l'a révélée, ou quelle expérience l'a pû former de l'observation de ce grand nombre d'astres, qu'on n'a pû voir encore deux fois dans la même disposition?

ANAXARQUE.

Il ne sera pas difficile de vous le faire concevoir.

SOSTRATE.

Vous serez plus habile que tous les autres.

CLITIDAS *à Sostrate.*

Il vous fera une discussion de tout cela, quand vous voudrez.

IPHICRATE *à Sostrate.*

Si vous ne comprenez pas les choses, au moins les pouvez-vous croire, sur ce que l'on voit tous les jours.

SOSTRATE.

Comme mon sens est si grossier qu'il n'a pû rien comprendre, mes yeux aussi sont si malheureux qu'ils n'ont jamais rien vû.

IPHICRATE.

Pour moi, j'ai vû, & des choses tout-à-fait convaincantes.

TIMOCLES.

Et moi aussi.

SOSTRATE.

Comme vous avez vû, vous faites bien de croire; & il faut que vos yeux soient faits autrement que les miens.

IPHICRATE.

Mais, enfin, la Princesse croit à l'astrologie; & il me semble qu'on y peut bien croire après elle. Est-ce que Madame, Sostrate, n'a pas de l'esprit & du sens?

SOSTRATE.

Seigneur, la question est un peu violente. L'esprit de la Princesse n'est pas une régle pour le mien; & son intelligence peut l'élever à des lumières, où mon sens ne peut attendre.

ARISTIONE.

Non, Sostrate, je ne vous dirai rien sur quantité de choses, auxquelles je ne donne guéres plus de créance que vous. Mais, pour l'astrologie, on m'a dit & fait voir des choses si positives, que je ne la puis mettre en doute.

SOSTRATE.

Madame, je n'ai rien à répondre à cela.

ARISTIONE.

Quittons ce discours, & qu'on nous laisse un moment. Dressons notre promenade, ma fille, vers cette belle grotte où j'ai promis d'aller. Des galanteries à chaque pas!

Fin du troisiéme Acte.

IV. INTERMÉDE.

Le théâtre représente une grotte.

ENTRÉE DE BALLET.

Huit statues, portant chacune deux flambeaux, font une danse variée de plusieurs figures & de plusieurs attitudes, où elles demeurent par intervalles.

Fin du quatriéme Intermède.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

ARISTIONE, ERIPHILE.

ARISTIONE.

De qui que cela soit, on ne peut rien de plus galant & de mieux entendu. Ma fille, j'ai voulu me séparer de tout le monde pour vous entretenir; & je veux que vous ne me cachiez rien de la vérité. N'auriez-vous point dans l'ame quelque inclination secrette que vous ne voulez pas nous dire?

ERIPHILE.

Moi, Madame?

ARISTIONE.

Parlez à cœur ouvert, ma fille. Ce que j'ai fait pour vous, mérite bien que vous usiez avec moi de franchise. Tourner vers vous toutes mes pensées, vous préférer à toutes choses, & fermer l'oreille, en l'état où je suis, à toutes les propositions que cent Princesses, en ma place, écouteroient avec bienséance, tout cela vous doit assez persuader que je suis une bonne mere; & que je ne suis pas pour recevoir avec sévérité les ouvertures que vous pourriez me faire de votre cœur.

ERIPHILE.

Si j'avois si mal suivi votre exemple, que de m'être laissée aller à quelques sentimens d'inclination que j'eusse raison de cacher, j'aurois, Madame, assez de pouvoir sur moi-même, pour imposer silence à cette passion; & me mettre en état de ne rien faire voir qui fût indigne de votre sang.

ARISTIONE.

Non, non, ma fille, vous pouvez, sans scrupule, m'ouvrir vos sentimens, Je n'ai point renfermé votre inclination dans le choix de deux Princes, vous pouvez l'étendre où vous voudrez, & le mérite,

auprès de moi, tient un rang si considérable, que je l'égale à tout; &, si vous m'avouez franchement les choses, vous me verrez souscrire sans répugnance au choix qu'aura fait votre cœur.

ERIPHILE.

Vous avez des bontés pour moi, Madame, dont je ne puis assez me louer. Mais je ne les mettrai point à l'épreuve sur le sujet dont vous me parlez; & tout ce que je leur demande, c'est de ne point presser un mariage où je ne me sens pas encore bien résolue.

ARISTIONE.

Jusqu'ici je vous ai laissée assez maîtresse de tout; & l'impatience des Princes vos amans...... Mais quel bruit est-ce que j'entends? Ah! Ma fille, quel spectacle s'offre à nos yeux! Quelque Divinité descend ici, & c'est la Déesse Vénus qui semble nous vouloir parler.

SCENE II.

VENUS accompagnée de quatre petits Amours dans une machine, ARISTIONE, ERIPHILE.

VENUS *à Aristione.*

Princesse, dans tes soins brille un zéle exemplaire.
Qui, par les immortels, doit être couronné;
Et, pour te voir un gendre illustre & fortuné,
Leur main te veut marquer le choix que tu dois faire.
Ils t'annoncent tous, par ma voix,
La gloire & les grandeurs que, par ce digne choix,
Ils feront pour jamais entrer dans ta famille.
De tes difficultés termine donc le cours;
Et pense à donner ta fille,
A qui sauvera tes jours.



SCENE III.

ARISTIONE, ERIPHILE.

ARISTIONE.

Ma fille, les Dieux imposent silence à tous nos raisonnemens. Après cela, nous n'avons plus rien à faire qu'à recevoir ce qu'ils s'apprêtent à nous donner; & vous venez d'entendre distinctement leur volonté. Allons dans le premier temple les assûrer de notre obéïssance, & leur rendre graces de leurs bontés.

SCENE IV.

ANAXARQUE, CLEON.

CLEON.

Voilà la Princesse qui s'en va. Ne voulez-vous pas lui parler?

ANAXARQUE.

Attendons que sa fille soit séparée d'elle. C'est un esprit que je redoute, & qui n'est pas de trempe à se laisser mener, ainsi que celui de sa mere. Enfin, mon fils, comme nous venons de voir par cette ouverture, le stratagême a réussi. Notre Vénus a fait des merveilles, & l'admirable ingénieur qui s'est employé à cet artifice, a si bien disposé tout, a coupé avec tant d'adresse le plancher de cette grotte, si bien caché ses fils de fer & tous ses ressorts, si bien ajusté ses lumières, & habillé ses personnages, qu'il y a peu de gens qui n'y eussent été trompés; &, comme la Princesse Aristione est fort superstitieuse, il ne faut point douter qu'elle ne donne à pleine tête dans cette tromperie. Il y a long-tems, mon fils, que je prépare cette machine; & me voilà tantôt au but de mes prétentions.

CLEON.

Mais pour lequel des deux Princes, au moins, dressez-vous tout cet artifice?

ANAXARQUE.

Tous deux ont recherché mon assistance, & je leur promets à tous deux la faveur de mon art. Mais les présens du Prince Iphicrate, & les promesses qu'il m'a faites, l'emportent de beaucoup sur tout ce qu'a pû faire l'autre. Ainsi ce sera lui qui recevra les effets favorables de tous les ressorts que je fais jouer; &, comme son ambition me devra toute chose, voilà, mon fils, notre fortune faite. Je vais prendre mon tems pour affermir dans son erreur l'esprit de la Princesse, pour la mieux prévenir encore par le rapport que je lui ferai voir adroitement des paroles de Vénus, avec les prédictions des figures céléstes que je lui dis que j'ai jettées. Va-t-en tenir la main au reste de l'ouvrage, préparer nos six hommes à se bien cacher dans leur barque derrière le rocher, à posément attendre le tems que la Princesse Aristione vient tous les soirs se promener seule sur le rivage, à se jetter bien à propos sur elle, ainsi que des corsaires; & donner lieu au Prince Iphicrate de lui apporter ce secours, qui, sur les paroles du Ciel, doit mettre entre les mains la Princesse Eriphile. Ce prince est averti par moi; &, sur la foi de ma prédiction, il doit se tenir dans ce petit bois qui borde le rivage. Mais sortons de cette grotte; je te dirai, en marchant, toutes les choses qu'il faut bien observer. Voilà la Princesse Eriphile, évitons sa rencontre.

****

SCENE V.

ERIPHILE *seule*.

Hélas! Quelle est ma destinée! Et qu'ai-je fait aux Dieux, pour mériter les soins qu'ils veulent prendre de moi?

SCENE VI.

ÉRIPHILE, CLEONICE.

CLEONICE.

Le voici, Madame, que j'ai trouvé; &, à vos premiers ordres, il n'a pas manqué de me suivre.

ERIPHILE.

Qu'il approche, Cléonice; & qu'on nous laisse seuls un moment.

****

SCENE VII.

ERIPHILE, SOSTRATE.

ERIPHILE.

Sostrate, vous m'aimez?

SOSTRATE.

Moi, Madame?

ERIPHILE.

Laissons cela, Sostrate. Je le sçais, je l'approuve; & vous permets de me le dire. Votre passion a paru à mes yeux, accompagnée de tout le mérite qui me la pouvoit rendre agréable. Si ce n'étoit le rang où le Ciel m'a fait naître, je puis vous dire que cette passion n'auroit pas été malheureuse; & que cent fois je lui ai souhaité l'appui d'une fortune, qui pût mettre pour elle en pleine liberté les secrets sentimens de mon ame. Ce n'est pas, Sostrate, que le mérite seul n'ait à mes yeux tout le prix qu'il peut avoir; & que, dans mon cœur, je ne préfére les vertus qui sont en vous, à tous les titres magnifiques dont les autres sont revêtus. Ce n'est pas même que la Princesse ma mere ne m'ait assez laissé la disposition de mes vœux; & je ne doute point, je vous l'avoue, que mes prières n'eussent pû tourner son consentement du côté que j'aurois voulu. Mais il est des états, Sostrate, où il n'est pas honnête de vouloir tout ce qu'on peut faire. Il y a des chagrins à se mettre au-dessus de toutes choses; & les bruits fâcheux de la renommée

vous font trop acheter le plaisir que l'on trouve à contenter son inclination. C'est à quoy, Sostrate, je ne me serois jamais résolue; & j'ai crû faire assez de fuir l'engagement dont j'étois sollicitée. Mais enfin, les Dieux veulent prendre eux-mêmes le soin de me donner un époux, & tous ces longs délais avec lesquels j'ai reculé mon mariage, & que les bontés de la Princesse ma mere ont accordés à mes désirs, ces délais, dis-je, ne me sont plus permis; & il me faut résoudre à subir cet arrêt du Ciel. Soyez sûr, Sostrate, que c'est avec toutes les répugnances du monde que je m'abandonne à cet hyménée; & que, si j'avois pû être maîtresse de moi, ou j'aurois été à vous, ou je n'aurois été à personne. Voilà, Sostrate, ce que j'avois à vous dire. Voilà ce que j'ai crû devoir à votre mérite, & la consolation que toute ma tendresse peut donner à votre flâme.

SOSTRATE.

Ah! Madame, c'en est trop pour un malheureux. Je ne m'étois pas préparé à mourir avec tant de gloire; & je cesse, dans ce moment, de me plaindre des destinées. Si elles m'ont fait naître dans un rang beaucoup moins élevé que mes désirs, elles m'ont fait naître assez heureux pour attirer quelque pitié du cœur d'une grande Princesse, & cette pitié glorieuse vaut des sceptres & des couronnes, vaut la fortune des plus grands Princes de la terre. Oui, Madame, dès que j'ai osé vous aimer, c'est vous, Madame, qui voulez bien que je me serve de ce mot téméraire, dès que j'ai, dis-je, osé vous aimer, j'ai condamné d'abord l'orgueil de mes désirs, je me suis fait moi-même la destinée que je devois attendre. Le coup de mon trépas, Madame, n'aura rien qui me surprenne, puisque je m'y étois préparé; mais vos bontés le comblent d'un honneur que mon amour jamais n'eût osé espérer, & je m'en vais mourir, après cela, le plus content & le plus glorieux de tous les hommes. Si je puis encore souhaiter quelque chose, ce sont deux graces, Madame, que je prends la hardiesse de vous demander à genoux, de vouloir souffrir ma présen-

se jusqu'à cet heureux hyménée qui doit mettre fin à ma vie ; &, parmi cette grande gloire & ces longues prospérités que le Ciel promet à votre union, de vous souvenir quelquefois de l'amoureux Sostrate. Puis-je, divine Princesse, me promettre de vous cette précieuse faveur ?

ERIPHILE.

Allez, Sostrate, sortez d'ici. Ce n'est pas aimer mon repos, que de me demander que je me souvienne de vous.

SOSTRATE.

Ah ! Madame, si votre repos....

ERIPHILE.

Otez-vous, vous dis-je, Sostrate. Epargnez ma foiblesse ; & ne m'exposez point à plus que je n'ai résolu.

SCENE VIII.

ERIPHILE, CLEONICE.

CLEONICE.

Madame, je vous vois l'esprit tout chagrin ; vous plaît-il que vos danseurs, qui expriment si bien toutes les passions, vous donnent maintenant quelque preuve de leur adresse ?

ERIPHILE.

Oui, Cléonice. Qu'ils fassent tout ce qu'ils voudront, pourvû qu'ils me laissent à mes pensées.

Fin du quatriéme Acte.

V. INTERMEDE.

ENTRE'E DE BALLET.

Quatre pantomimes ajustent leurs gestes & leurs pas aux inquiétudes de la Princesse.

Fin du cinquiéme Intermède.

ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

ERIPHILE, CLITIDAS.

CLITIDAS *faisant semblant de ne point voir Eriphile.*

De quel côté porter mes pas? Où m'aviserai-je d'aller? Et en quel lieu puis-je croire que je trouverai maintenant la Princesse Eriphile? Ce n'est pas un petit avantage que d'être le premier à porter une nouvelle. Ah! La voilà. Madame, je vous annonce que le Ciel vient de vous donner l'époux qu'il vous destinoit.

ERIPHILE.

Hé, laisse-moi, Clitidas, dans ma sombre mélancolie.

CLITIDAS.

Madame, je vous demande pardon. Je pensois faire bien de vous venir dire que le Ciel vient de vous donner Sostrate pour époux; mais, puisque cela vous incommode, je rengaîne ma nouvelle, & m'en retourne droit comme je suis venu.

ERIPHILE.

Clitidas, holà, Clitidas.

CLITIDAS.

Je vous laisse, Madame, dans votre sombre mélancolie.

ERIPHILE.

Arrête, te dis-je, approche. Que viens-tu me dire?

CLITIDAS.

Rien, Madame. On a parfois des empressemens de venir dire aux Grands de certaines choses, dont ils ne se soucient pas; & je vous prie de m'excuser.

ERIPHILE.

Que tu es cruel!

CLITIDAS.

Une autre fois j'aurai la discrétion de ne vous pas venir interrompre.

ERIPHILE.

Ne me tiens point dans l'inquiétude. Qu'est-ce que tu viens m'annoncer?

CLITIDAS.

C'est une bagatelle de Sostrate, Madame, que je vous dirai une autre fois, quand vous ne serez point embarrassée.

ERIPHILE.

Ne me fais point languir davantage, te dis-je; & m'appren cette nouvelle.

CLITIDAS.

Vous la voulez sçavoir, Madame?

ERIPHILE.

Oui, dépêche. Qu'as-tu à me dire de Sostrate?

CLITIDAS.

Une avanture merveilleuse, où personne ne s'attendoit.

ERIPHILE.

Dis-moi vîte ce que c'est.

CLITIDAS.

Cela ne troublera-t-il point, Madame, votre sombre mélancolie?

ERIPHILE.

Ah! Parle promtement.

CLITIDAS.

J'ai donc à vous dire, Madame, que la Princesse votre mere passoit presque seule dans la forêt, par ces petites routes qui sont si agréables, lorsqu'un sanglier hideux, ces vilains sangliers-là font toujours du désordre, & l'on devroit les bannir des forêts bien policées, lors, dis-je, qu'un sanglier hideux, poussé, je crois, par des chasseurs, est venu

venu traverser la route où nous étions. Je devrois vous faire peut-être, pour orner mon récit, une description étendue du sanglier dont je parle; mais vous vous en passerez, s'il vous plaît, & je me contenterai de vous dire que c'étoit un fort vilain animal. Il passoit son chemin, & il étoit bon de ne lui rien dire, de ne point chercher de noise avec lui, mais la Princesse a voulu égayer sa dextérité; &, de son dard qu'elle lui a lancé un peu mal-à-propos, ne lui en déplaise, lui a fait au-dessus de l'oreille une assez petite blessure. Le sanglier mal morigéné, s'est impertinemment détourné contre nous; nous étions là deux ou trois misérables, qui avons pâli de frayeur; chacun gagnoit son arbre, & la Princesse sans défense, demeuroit exposée à la furie de la bête, lorsque Sostrate a paru, comme si les Dieux l'eussent envoyé.

ERIPHILE.

Hé bien, Clitidas?

CLITIDAS.

Si mon récit vous ennuye, Madame, je remettrai le reste à une autre fois.

ERIPHILE.

Achéve promtement.

CLITIDAS.

Ma foi, c'est promtement de vray que j'achéverai; car un peu de poltronnerie m'a empêché de voir tout le détail de ce combat; & tout ce que je puis vous dire, c'est que, retournant sur la place, nous avons vû le sanglier mort, tout veautré dans son sang; & la Princesse pleine de joye, nommant Sostrate son libérateur, & l'époux digne & fortuné que les Dieux lui marquoient pour vous. A ces paroles, j'ai crû que j'en avois assez entendu; & je me suis hâté de vous en venir, avant tous, apporter la nouvelle.

ERIPHILE.

Ah! Clitidas, pouvois-tu m'en donner une qui me pût être plus agréable?

CLITIDAS.

Voilà qu'on vient vous trouver.

SCENE II.

ARISTIONE, SOSTRATE, ERIPHILE, CLITIDAS.

ARISTIONE.

Je vois, ma fille, que vous sçavez déjà tout ce que nous pourrions vous dire. Vous voyez que les Dieux se sont expliqués bien plûtôt que nous n'eussions pensé; mon péril n'a guéres tardé à nous marquer leurs volontés; & l'on connoît assez que ce sont eux qui se sont mêlés de ce choix, puisque le mérite tout seul brille dans cette préférence. Aurez-vous quelque répugnance à récompenser de votre cœur, celui à qui je dois la vie; & refuserez-vous Sostrate pour époux?

ERIPHILE.

Et de la main des Dieux, & de la vôtre, Madame, je ne puis rien recevoir qui ne me soit fort agréable.

SOSTRATE.

Ciel! N'est-ce point ici quelque songe tout plein de gloire, dont les Dieux me veuillent flater, & quelque réveil malheureux ne me replongera-t-il point dans la bassesse de ma fortune?

SCENE III.

ARISTIONE, ERIPHILE, SOSTRATE, CLEONICE, CLITIDAS,

CLEONICE.

Madame, je viens vous dire qu'Anaxarque a jusqu'ici abusé l'un & l'autre Prince, par l'espérance de ce choix qu'ils poursuivent depuis long-tems; & qu'au bruit qui s'est répandu de votre avanture, ils ont fait éclater tous deux leur ressentiment contre

lui, jusques-là que, de paroles en paroles, les choses se sont échauffées, & il en a reçû quelques blessures, dont on ne sçait pas bien ce qui arrivera. Mais les voici.

****

SCENE DERNIERE.

ARISTIONE, ERIPHILE, IPHICRATE, TIMOCLES, SOSTRATE, CLEONICE. CLITIDAS.

ARISTIONE.

Princes, vous agissez tous deux avec une violence bien grande; &, si Anaxarque a pû vous offenser, j'étois pour vous en faire justice moi-même.

IPHICRATE.

Et quelle justice, Madame, auriez-vous pû nous faire de lui, si vous la faites si peu à notre rang, dans le choix que vous embrassez?

ARISTIONE.

Ne vous êtes-vous pas soumis l'un & l'autre, à ce que pourroient décider, ou les ordres du Ciel, ou l'inclination de ma fille?

TIMOCLES.

Oui, Madame, nous nous sommes soumis à ce qu'ils pourroient décider, entre le Prince Iphicrate, & moi; mais non pas à nous voir rebutés tous deux.

ARISTIONE.

Et si chacun de vous a bien pû se résoudre à souffrir une préférence, que vous arrive-t-il à tous deux, où vous ne soyez préparés? Et que peuvent importer, à l'un & à l'autre, les intérêts de son rival?

IPHICRATE.

Oui, Madame, il importe. C'est quelque consola-

lation de se voir préférer un homme qui vous est égal; & votre aveuglement est une chose épouvantable.

ARISTIONE.

Prince, je ne veux pas me brouiller avec une personne qui m'a fait tant de grace, que de me dire des douceurs; & je vous prie, avec toute l'honnêteté qu'il m'est possible, de donner à votre chagrin un fondement plus raisonnable, de vous souvenir, s'il vous plaît, que Sostrate est révêtu d'un mérite qui s'est fait connoître à toute la Gréce; & que le rang où le Ciel l'éleve aujourd'hui, va remplir toute la distance qui étoit entre lui & vous.

IPHICRATE.

Oui, oui, Madame, nous nous en souviendrons. Mais peut-être aussi vous souviendrez-vous que deux Princes outragés ne sont pas deux ennemis peu redoutables.

TIMOCLES.

Peut-être, Madame, qu'on ne goûtera pas longtems la joye du mépris que l'on fait de nous.

ARISTIONE.

Je pardonne toutes ces menaces aux chagrins d'un amour qui se croit offensé; & nous n'en verrons pas, avec moins de tranquillité, la fête des Jeux Pythiens. Allons-y de ce pas; & couronnons, par ce pompeux spectacle, cette merveilleuse journée.

Fin du cinquiéme Acte.

****

VI. INTERMEDE.

FESTE DES JEUX PYTHIENS.

Le théâtre représente une grande sale en maniere d'Amphithéâtre, avec une grande arcade dans le fond, au dessus de laquelle est une tribune fermée d'un rideau. Dans l'éloignement paroît un autel pour le sacrifice. Six ministres du sacrifice, habillés

comme s'ils étoient presque nuds, portent chacun une hache sur l'épaule, entrent par le portique au son des violons. Ils sont suivis de deux sacrificateurs, & de la prêtresse.

****

SCENE PREMIERE.

LA PRESTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, CHOEUR DE PEUPLES.

LA PRESTRESSE.

Chantez, peuples, chantez, en mille & mille lieux,
Du Dieu que nous servons les brillantes merveilles,
Parcourez la terre & les cieux;
Vous ne sçauriez chanter rien de plus précieux,
Rien de plus doux pour les oreilles.

1. SACRIFICATEUR.

A ce Dieu plein de force, à ce Dieu plein d'appas;
Il n'est rien qui résiste.

2. SACRIFICATEUR.

Il n'est rien ici bas,
Qui, par ses bienfaits ne subsiste.

LA PRESTRESSE.

Toute la terre est triste,
Quand on ne le voit pas.

CHOEUR.

Poussons à sa mémoire.
Des concerts si touchans,
Que, du haut de sa gloire,
Il écoute nos chants.

PREMIERE ENTRÉE DE BALLET.

Les six ministres du sacrifice portant des haches font entr'eux une danse ornée de toutes les attitudes que peuvent exprimer des gens qui étudient leur force; après quoi ils se retirent aux deux côtés du théâtre,

SCENE II.

LA PRESTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, VOLTIGEURS, CHOEUR DE PEUPLES.

II. ENTRE'E DE BALLET.

Six voltigeurs font paroître, en cadence, leur adresse sur des chevaux de bois, qui sont apportés par des esclaves.

SCENE III.

LA PRESTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, ESCLAVES, CONDUCTEURS D'ESCLAVES, CHOEUR DE PEUPLES.

III. ENTRE'E DE BALLET.

Quatre conducteurs d'esclaves aménent en cadence huit esclaves, qui dansent pour marquer la joye qu'ils ont d'avoir recouvré la liberté.

SCENE IV.

LA PRESTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES armés à la Grecque, CHOEUR DE PEUPLES.

IV. ENTRE'E DE BALLET.

Quatre hommes armés à la Grecque avec des tambours, & quatre femmes armées à la Grecque avec des timbres, font ensemble une manière de jeu pour les armes.

SCENE V.

LA PRESTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES armés à la Grecque, UN HERAULT, TROMPETTES, UN TIMBALLIER, CHOEUR DE PEUPLES.

La tribune s'ouvre. Un hérant, six trompettes, & un timballier se mêlant à tous les instrumens, annoncent la venue d'Apollon.

CHOEUR.

Ouvrons tous nos yeux
A l'éclat suprême
Qui brille en ces lieux.

****

SCENE VI.

APOLLON, SUIVANS D'APOLLON, LA PRESTRESSE, SACRIFICATEURS, MINISTRES DU SACRIFICE, HOMMES & FEMMES armés à la Grecque, UN HERAULT, TROMPETTES, UN TIMBALLIER, CHOEUR DE PEUPLES.

Appollon, au bruit des trompettes & des violons entre par le portique, précédé de six jeunes gens qui portent des lauriers entrelassés autour d'un bâton, & un soleil d'or au dessus, avec la devise Royale en manière de trophée.

CHOEUR.

Quelle grace extrême!
Quel port glorieux!
Où voit-on des Dieux
Qui soient faits de même?

V. ENTRÉE DE BALLET.

Les suivans d'Apollon donnent leur trophée à tenir aux six Ministres du sacrifice qui portent les haches, & commencent avec Apollon une danse Héroïque.

VI. & derniere ENTRE'E DE BALLET.

Les six Ministres du Sacrifice portant les haches & les trophées, les quatre hommes & les quatre femmes armés à la Grecque, se joignent en diverses manières à la danse d'Apollon & de ses Suivans, tandis que la Prêtresse, les Sacrificateurs, & le Chœur des Peuples y mêlent leurs chants à diverses reprises, au son des timballes & des trompettes.

Vers pour LE ROI, *représentant Apollon.*

Je suis la source des clartés,
Et les astres les plus vantés,
Dont le beau cercle m'environne,
Ne sont brillans & respectés
Que par l'éclat que je leur donne.

Du char où je me puis asseoir,
Je vois le désir de me voir
Posséder la nature entière;
Et le monde n'a son espoir
Qu'aux seuls bienfaits de ma lumière.

Bienheureuses de toutes parts,
Et pleines d'exquises richesses
Les terres où, de mes regards,
J'arrête les douces caresses.

Pour Monsieur LE GRAND *suivant d'Apollon.*

Bien qu'auprès du soleil tout autre éclat s'efface,
S'en éloigner pourtant n'est pas ce que l'on veut,
Et vous voyez bien, quoi qu'il fasse,
Que l'on s'en tient toujours le plus près que l'on peut.

Pour le Marquis DE VILLEROI, *suivant d'Apollon.*

De notre maître incomparable
Vous me voyez inséparable;
Et le zéle puissant qui m'attache à ses vœux
Le suit parmi les eaux, le suit parmi les feux

Pour le Marquis DE RASSENT, *suivant d'Apollon.*

Je ne serai pas vain, quand je ne croirai pas
Qu'un autre, mieux que moi, suive par tout ses pas.

FIN.

NOMS

NOMS DES PERSONNES QUI ONT chanté & danſé dans les intermédes des Amans Magnifiques, *Comédie-Ballet.*

DANS LE PREMIER INTERMEDE.

Eole, *le Sieur Eſtival.*

Tritons chantans, *les Sieurs le Gros, Hédouin, Don, Gingan l'aîné, Gingan le cadet, Fernon le cadet, Rebel, Langeais, Deſchamps, Morel, & deux Pages de la muſique de la chapelle.*

Fleuves chantans, *les Sieurs, Beaumont, Fernon l'aîné, Noblet, Serignan, David, Aurat, Devellois, Gillet.*

Amours chantans, *quatre Pages de la muſique de la chambre.*

Pêcheurs de corail danſans, *les Sieurs Jouan, Chicanneau, Pezan l'aîné, Magny, Joubert, Mayeu, la Montagne, Leſtang.*

Neptune, *LE ROI.*

Dieux marins, *Monſieur le Grand, le Marquis de Villeroy, le Marquis de Raſſent, les Sieurs Beauchamp, Favier, la Pierre.*

DANS LE SECOND INTERMEDE.

Pantomimes danſans, *les Sieurs Beauchamp, ſaint André, & Favier.*

DANS LE TROISIEME INTERMEDE.

La Nymphe de la vallée de Tempé, *Mademoiſelle Desfronteaux.*

Tircis, *le Sieur Gaye.*

Caliſte, *Mademoiſelle Hilaire.*

Licaſte, *le Sieur Langeais.*

Ménandre, *le Sieur Fernon le cadet.*

Deux Satyres, *les Sieurs Eſtival & Morel.*

Dryades danſantes, *les Sieurs Arnald, Noblet, Leſtang, Favier le cadet, Foignard l'aîné, & Iſaac.*

Faunes dansans, *les Sieurs Beauchamp, Saint André, Magny, Joubert, Favier l'aîné, & Mayeu.*

Philinte, *le Sieur Blondel.*

Climéne, *Mademoiselle de Saint Christophle.*

Petites Dryades dansantes, *les Sieurs Bouilland, Vaignard, & Thibauld.*

Petits Faunes dansans, *les Sieurs la Montagne, Dalujeau, & Foignard.*

DANS LE QUATRIEME INTERMEDE.

Singes dansantes, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Saint André, Magny, Lestang, Foignard l'aîné, Dolivet fils, & Foignard le cadet.*

DANS LE CINQUIEME INTERMEDE.

Pantomimes dansans, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Saint André, & Magny.*

DANS LE SIXIEME INTERMEDE.

FESTE DES JEUX PYTHIENS.

La Prêtresse, *Mademoiselle Hilaire.*

Premier Sacrificateur, *le Sieur Gaye.*

Second Sacrificateur, *le Sieur Langeais.*

Ministres du sacrifice portant des haches, dansans, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Saint André, Magny, Foignard l'aîné, & Foignard le cadet.*

Voltigeurs, *les Sieurs Joly, Doyat, de Launoy, Beaumont, du Gard l'aîné, & du Gard le cadet.*

Conducteurs d'esclaves, dansans, *les Sieurs le Prestre, Jouan, Pezan l'aîné, & Joubert.*

Esclaves dansans, *les Sieurs Paysan, la Vallée, Pezan le cadet, Favre, Vaignard, Dolivet fils, Girard, & Charpentier.*

Hommes armés à la Grecque, dansans, *les Sieurs Noblet, Chicanneau, Mayeu, & Desgranges.*

Femmes armées à la Grecque, dansantes, *les Sieurs la Montagne, Lestang, Favier le cadet, & Arnald.*

Un Hèraut, *le Sieur Rebel.*

Trompettes, *les Sieurs la Plaine, Lorange, du Clos, Beaupré, Carbonnet, & Ferrier.*

Timballier, *le Sieur Diacre.*

Appollon, *LE ROI.*

Suivans d'Apollon, dansans, *Monsieur le Grand, le Marquis de Villeroy, le Marquis de Rassent, les Sieurs Beauchamp, Raynal, & Favier.*

Chœur de peuples chantans, *les Sieurs. . . . .*

F I N.



LES AMANS MAGNIFIQUES,

Comédie-Ballet en prose & en cinq Actes, représentée devant le Roi à Saint Germain, au mois de Février 1670.

LOUIS XIV lui-même donna le ſujet de cette Piéce à Molière. Il voulut qu'on repréſentât deux Princes qui ſe diſputeroient une Maîtreſſe, en lui donnant des Fêtes magnifiques & galantes. Molière ſervit le Roi avec précipitation. Il mit dans cet Ouvrage deux perſonnages qu'il n'avoit point encore fait paroître ſur ſon Théâtre, un Aſtrologue, & un Fou de Cour. Le monde n'étoit point alors déſabuſé de l'Aſtrologie judiciaire · on y croyoit d'autant plus, qu'on connoiſſoit moins la véritable Aſtronomie. Il eſt rapporté dans Vittorio *Siri*, qu'on n'avoit pas manqué, à la naiſſance de Louis XIV, de faire tenir un Aſtrologue dans un cabinet voiſin de celui où la Reine accouchoit. C'eſt dans les Cours que cette ſuperſtition régne davantage ; parce c'eſt là qu'on a plus d'inquiétude ſur l'avenir.

Les Fous y étoient auſſi à la mode ; chaque Prince & chaque grand Seigneur même avoit ſon Fou ; & les hommes n'ont quitté ce reſte de barbarie, qu'à meſure qu'ils ont plus connu les plaiſirs de la Société & ceux que donnent les Beaux-Arts. Le Fou qui eſt repréſenté dans Molière, n'eſt point un Fou ridicule, tel que le Moron de la Princeſſe d'Elide ; mais un homme adroit, & qui ayant la liberté de tout dire, s'en ſert avec habileté & avec fineſſe. La Muſique eſt de Lully. Cette Piéce ne fut jouée qu'à la Cour, & ne pouvoit guéres réuſſir que par le mérite du Divertiſſement & par celui de l'Avant-propos.

On ne doit pas omettre, que dans les Divertiſſemens des Amans magnifiques, il ſe trouve une traduction de l'Ode d'Horace :

Donec gratus eram tibi.

LE

BOURGEOIS GENTILHOMME,

COMÉDIE-BALLET.

ACTEURS.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

MONSIEUR JOURDAIN, bourgeois.
MADAME JOURDAIN.
LUCILE, fille de Monsieur Jourdain.
CLEONTE, amant de Lucile.
DORIMENE, Marquise.
DORANTE, Comte, amant de Dorimène.
NICOLE, servante de Monsieur Jourdain.
COVIELLE, valet de Cléonte.
UN MAISTRE DE MUSIQUE.
UN ELEVE DU MAISTRE DE MUSIQUE.
UN MAISTRE A DANSER.
UN MAISTRE D'ARMES.
UN MAISTRE DE PHILOSOPHIE.
UN MAISTRE TAILLEUR.
UN GARÇON TAILLEUR.
DEUX LAQUAIS.

ACTEURS DU BALLET.

DANS LE PREMIER ACTE.

UNE MUSICIENNE.
DEUX MUSICIENS.
DANSEURS.

DANS LE SECOND ACTE.

GARÇONS TAILLEURS, dansans.

DANS LE TROISIEME ACTE.

CUISINIERS, dansans.

DANS LE QUATRIEME ACTE.

CÉRÉMONIE TURQUE.

LE MUFTI.

TURCS, assistans du Mufti, chantans.
DERVIS, chantans.
TURCS, dansans.

DANS LE CINQUIEME ACTE.

BALLET DES NATIONS.

UN DONNEUR *DE* LIVRES, dansant.
IMPORTUNS, dansans.
TROUPE DE SPECTATEURS, chantans.
1. HOMME du bel air.
2. HOMME du bel air.
1. FEMME du bel air.
2. FEMME du bel air.
1. GASCON.
2. GASCON.
UN *SUISSE*.
UN VIEUX BOURGEOIS, *babillard*.
UNE VIEILLE BOURGEOISE, *babillarde*.
ESPAGNOLS, chantans.
ESPAGNOLS, dansans.
UNE ITALIENNE.
UN ITALIEN.
DEUX SCARAMOUCHES.
DEUX TRIVELINS.
ARLEQUIN.
DEUX POITEVINS, chantans & dansans.
POITEVINS & POITEVINES, dansans.

La scene est à Paris dans la maison de Monsieur Jourdain.

LE



LE BOURGEOIS GENTIL-HOMME.

Du Pont delin. et fecit, 1740.


TAYLOR INST.
OXFORD

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

COMÉDIE-BALLET.

****

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

UN MAISTRE DE MUSIQUE, UN ELEVE du Maître de Musique, composant sur une table qui est au milieu du Théâtre, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, UN MAISTRE A DANSER, DANSEURS.

LE MAISTRE DE MUSIQUE *aux Musiciens.*

VENEZ, entrez dans cette sale, & vous reposez-là, en attendant qu'il vienne.

LE MAISTRE A DANSER *aux danseurs.*

Et vous aussi, de ce côté.

LE MAISTRE DE MUSIQUE *à son éléve.*

Est-ce fait?

L'ELEVE.

Oui.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Voyons...... Voilà qui est bien.

LE MAISTRE A DANSER.

Est-ce quelque chose de nouveau?

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Oui. C'est un air pour une sérénade, que je lui ai

fait composer ici, en attendant que notre homme fût éveillé.

LE MAISTRE A DANSER.

Peut-on voir ce que c'est?

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous l'allez entendre, avec le dialogue, quand il viendra. Il ne tardera guéres.

LE MAISTRE A DANSER.

Nos occupations, à vous & à moi, ne sont pas petites maintenant.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Il est vray. Nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une douce rente que ce Monsieur Jourdain, avec les visions de noblesse & de galanterie, qu'il est allé se mettre en tête. Et votre danse, & ma musique auroient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

LE MAISTRE A DANSER.

Non pas entièrement; & je voudrois pour lui, qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Il est vray qu'il les connoît mal, mais il les paye bien; & c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose.

LE MAISTRE A DANSER.

Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire. Les applaudissemens me touchent; & je tiens que, dans tous les beaux arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essuyer, sur des compositions, la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art; qui sçachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, & , par de chatouillantes approbations, vous régaler de votre travail. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est

de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues; & ce sont des douceurs exquises que des louanges éclairées.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

J'en demeure d'accord, & je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage, que les applaudissemens que vous dites; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise. Il y faut mêler du solide, & la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains. C'est un homme à la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort & à travers de toutes choses, & n'applaudit qu'à contre-sens; mais son argent redresse les jugemens de son esprit. Il a du discernement dans sa bourse. Ses louanges sont monnoyées; & ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez que le grand seigneur éclairé qui nous a introduits ici.

LE MAISTRE A DANSER.

Il y a quelque chose de vray dans ce que vous dites, mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent; & l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête-homme montre pour lui de l'attachement.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

LE MAISTRE A DANSER.

Assurément. Mais je n'en fais pas tout mon bonheur; & je voudrois qu'avec son bien, il eût encore quelque bon goût des choses.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Je le voudrois aussi; & c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connoître dans le monde; & il payera pour tous les autres, ce que les autres loueront pour lui.

LE MAISTRE A DANSER.

Le voilà qui vient.

****

SCENE II.

M. JOURDAIN en robe de chambre & en bonnet de nuit, LE MAISTRE DE MUSIQUE, LE MAISTRE A DANSER, L'ELEVE du Maître de Musique, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, DANSEURS, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Hé bien, Messieurs? Qu'est-ce? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie?

LE MAISTRE A DANSER.

Comment? Quelle petite drôlerie?

M. JOURDAIN.

Hé, là... Comment appellez-vous cela? Votre prologue, ou dialogue de chansons & de danse.

LE MAISTRE A DANSER.

Ah, ah!

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous nous y voyez préparés.

M. JOURDAIN.

Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité; & mon tailleur m'a envoyé des bas de soye que j'ai pensé ne mettre jamais.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

M. JOURDAIN.

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller, qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

LE MAISTRE A DANSER.

Tout ce qu'il vous plaira.

M. JOURDAIN.

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Nous n'en doutons point.

M. JOURDAIN.

Je me suis fait faire cette indienne-ci.

LE MAISTRE A DANSER.

Elle est fort belle.

M. JOURDAIN.

Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient comme cela le matin.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Cela vous sied à merveille.

M. JOURDAIN.

Laquais holà, mes deux Laquais.

1. LAQUAIS.

Que voulez-vous, Monsieur?

M. JOURDAIN.

Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. [*Au Maître de Musique, & au Maître à danser.*] Que dites-vous de mes livrées?

LE MAISTRE A DANSER.

Elles sont magnifiques.

M. JOURDAIN *entr'ouvrant sa robe, & faisant voir son haut de chausse étroit de velours rouge, & sa camisole de velours verd.*

Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Il est galant.

M. JOURDAIN.

Laquais.

1. LAQUAIS.

Monsieur.

M. JOURDAIN.

L'autre laquais.

2. LAQUAIS.

Monsieur.

M. JOURDAIN *ôtant sa robe de chambre.*

Tenez ma robe. [*au Maître de Musique, & au Maître à danser.*] Me trouvez-vous bien comme cela.

LE MAISTRE A DANSER.

Fort bien. On ne peut pas mieux.

M. JOURDAIN.

Voyons un peu votre affaire.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Je voudrois bien auparavant vous faire entendre un air [*montrant son éléve.*] qu'il vient de composer pour la sérenade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

M. JOURDAIN.

Oui ; mais il ne falloit pas faire faire cela par un écolier ; & vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Il ne faut pas, Monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en sçavent autant que les plus grands Maîtres ; & l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Ecoutez seulement.

M. JOURDAIN *à ses Laquais.*

Donnez-moi ma robe pour mieux entendre...... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe.... Non, redonnez-la moi, cela ira mieux.

LA MUSICIENNE.

Je languis nuit & jour, & mon mal est extrême.
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis ;
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas ! Que pourriez vous faire à vos ennemis ?

M. JOURDAIN.

Cette chanson me semble un peu lugubre, elle endort ; je voudrois que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci, par-là.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Il faut, Monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

M. JOURDAIN.

On m'en apprit un tout-à-fait joli il y a quelque tems. Attendez...., Là.... Comment est-ce qu'il dit?

LE MAISTRE A DANSER.

Par ma foi, je ne sçais.

M. JOURDAIN.

Il y a du mouton dedans.

LE MAISTRE A DANSER.

Du mouton?

M. JOURDAIN.

Oui. Ah! [*Il chante.*]

Je croyois Janneton
Aussi douce que belle;
Je croyois Janneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas! Hélas!
Elle est cent fois, mille fois plus cruelle,
Que n'est le tigre aux bois.

N'est-il pas joli?

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Le plus joli du monde.

LE MAISTRE A DANSER.

Et vous le chantez bien.

M. JOURDAIN.

C'est sans avoir appris la musique.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous devriez l'apprendre, Monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

LE MAISTRE A DANSER.

Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

M. JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique?

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Oui. Monsieur.

M. JOURDAIN.

Je l'apprendrai donc. Mais je ne sçais quel tems je pourrai prendre; car, outre le Maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un Maître de Philosophie, qui doit commencer ce matin.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

La Philosophie est quelque chose; mais la musique, Monsieur, la musique....

LE MAISTRE A DANSER.

La musique & la danse.... La musique & la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Il n'y a rien qui soit si utile dans un Etat, que la musique.

LE MAISTRE A DANSER.

Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes, que la danse.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Sans la musique, un Etat ne peut subsister.

LE MAISTRE A DANSER.

Sans la danse, un homme ne sçauroit rien faire.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

LE MAISTRE A DANSER.

Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévûes des politiques, les manquemens des grands Capitaines, tout cela n'est venu que faute de sçavoir danser.

M. JOURDAIN.

Comment cela?

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes?

M. JOURDAIN.

Cela eſt vray.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Et ſi tous les hommes apprenoient la muſique, ne ſeroit-ce pas le moyen de s'accorder enſemble, & de voir dans le monde la paix univerſelle?

M. JOURDAIN.

Vous avez raiſon.

LE MAISTRE A DANSER.

Lorſqu'un homme a commis un manquement dans ſa conduite, ſoit aux affaires de ſa famille, ou au gouvernement d'un Etat, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours, un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire?

M. JOURDAIN.

Oui, on dit cela.

LE MAISTRE A DANSER.

Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre choſe que de ne ſçavoir pas danſer?

M. JOURDAIN.

Cela eſt vray, & vous avez raiſon tous deux.

LE MAISTRE A DANSER.

C'eſt pour vous faire voir l'excellence & l'utilité de la danſe & de la muſique.

M. JOURDAIN.

Je comprends cela à cette heure.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Voulez-vous voir nos deux affaires?

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Je vous l'ai déjà dit, c'eſt un petit eſſai que j'ai fait autrefois des diverſes paſſions que peut exprimer la muſique.

M. JOURDAIN.

Fort bien.

LE MAISTRE DE MUSIQUE *aux Musiciens.*

Allons, avancez. [*à M. Jourdain.*] Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.

M. JOURDAIN.

Pourquoi toujours des bergers? On ne voit que cela par tout.

LE MAISTRE A DANSER.

Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que, pour la vraysemblance, on donne dans la bergerie. Le chant a été, de tout tems, affecté aux bergers; & il n'est guéres naturel, en Dialogue, que des Princes ou Bourgeois chantent leurs passions.

M. JOURDAIN.

Passe, passe. Voyons.

****

DIALOGUE EN MUSIQUE.

UNE MUSICIENNE, ET DEUX MUSICIENS.

LA MUSICIENNE.

Un cœur dans l'amoureux empire,
De mille soins est toujours agité,
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire;
Mais, quoi qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que notre liberté.

1. MUSICIEN.

Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une même envie;
On ne peut être heureux sans amoureux désirs;
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs.

2. MUSICIEN.

Il seroit doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
Si l'on trouvoit en amour de la foi;

Mais, hélas! O rigueur cruelle!
On ne voit point de bergère fidéle;
Et ce sexe inconstant, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

1. MUSICIEN.
Aimable ardeur!

LA MUSICIENNE.
Franchise heureuse!

2. MUSICIEN.
Sexe trompeur!

1. MUSICIEN.
Que tu m'es précieuse!

LA MUSICIENNE.
Que tu plais à mon cœur!

2. MUSICIEN.
Que tu me fais d'horreur!

1. MUSICIEN.
Ah! Quitte, pour aimer, cette haine mortelle.

LA MUSICIENNE.
On peut, on peut te montrer
Une bergère fidéle.

2. MUSICIEN.
Hélas! Où la rencontrer?

LA MUSICIENNE.
Pour défendre notre gloire,
Je te veux offrir mon cœur.

2. MUSICIEN.
Mais, Bergère, puis-je croire
Qu'il ne sera point trompeur?

LA MUSICIENNE.
Voyez, par expérience,
Qui des deux aimera mieux.

2. MUSICIEN.
Qui manquera de constance,
Le puissent perdre les Dieux.

TOUS TROIS ENSEMBLE.
A des ardeurs si belles
Laissons-nous enflammer;
Ah! Qu'il est doux d'aimer,
Quand deux cœurs sont fidéles!

M. JOURDAIN.

Est-ce tout?

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je trouve cela bien troussé; & il y a là-dedans de petits dictons assez jolis.

LE MAISTRE A DANSER.

Voici, pour mon affaire, un petit essai des plus beaux mouvemens, & des plus belles attitudes dont une danse puisse être variée.

M. JOURDAIN.

Sont-ce encore des bergers?

LE MAISTRE A DANSER.

C'est ce qu'il vous plaira. [*aux danseurs.*] Allons.

ENTRÉE DE BALLET.

Quatre danseurs exécutent tous les mouvemens différens, & toutes les sortes de pas que le Maître à danser leur commande.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

MONSIEUR JOURDAIN, LE MAISTRE DE MUSIQUE, LE MAISTRE A DANSER.

M. JOURDAIN.

VOILA qui n'est point sot, & ces gens-là se trémoussent bien.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Lorsque la danse sera mêlée avec la musique, cela fera plus d'effet encore ; & vous verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que nous avons ajusté pour vous.

M. JOURDAIN.

C'est pour tantôt au moins ; & la personne pour qui j'ay fait faire tout cela, me doit faire l'honneur de venir dîner céans.

LE MAISTRE A DANSER.

Tout est prêt.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Au reste, Monsieur, ce n'est pas assez, il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique, & qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de Musique chez soi tous les mercredis, ou tous les jeudis.

M. JOURDAIN.

Est-ce que les gens de qualité en ont ?

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

J'en aurai donc. Cela est-il beau ?

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Sans doute. Il vous faudra trois voix, un dessus, une haute contre, & une basse, qui seront accom-

pagnées d'une basse de viole, d'un theorbe, & d'un claveslin pour les basses continues, avec deux dessus de violon pour jouer les ritournelles.

M. JOURDAIN.

Il y faudra mettre aussi une trompette marine. La trompette marine est un instrument qui me plaît, & qui est harmonieux.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous gouverner les choses.

M. JOURDAIN.

Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des Musiciens, pour chanter à table.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

M. JOURDAIN.

Mais, sur tout, que le ballet soit beau.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous en serez content; &, entr'autres choses, de certains menuets que vous y verrez.

M. JOURDAIN.

Ah! Les menuets sont ma danse, & je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon Maître.

LE MAISTRE A DANSER.

Un chapeau, Monsieur, s'il vous plaît.

[*M. Jourdain va prendre le chapeau de son laquais, & le met par dessus son bonnet de nuit. Son Maître lui prend les mains & le fait danser sur un air de menuet qu'il chante.*

La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la, la;
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, la,
La, la, la, la, la, en
cadence, s'il vous plaît; la,
La, la, la, la, la jam-
be droite, la, la, la;
Ne remuez point tant les épaules,
La, la, la, la, la, la, la, la, la, la;
Vos deux bras sont estropiés.

La, la, la, la, la, haussez la tête.
Tournez la pointe du pied en dehors;
La, la, la, dressez votre corps.

M. JOURDAIN.

Hé?

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Voilà qui est le mieux du monde.

M. JOURDAIN.

A propos. Apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une Marquise; j'en aurai besoin tantôt.

LE MAISTRE A DANSER.

Une révérence pour saluer une Marquise?

M. JOURDAIN.

Oui. Une Marquise qui s'appelle Dorimène.

LE MAISTRE A DANSER.

Donnez-moi la main.

M. JOURDAIN.

Non. Vous n'avez qu'à faire, je le retiendrai bien.

LE MAISTRE A DANSER.

Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, & à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

M. JOURDAIN.

Faites un peu. [*Après que le Maître à danser a fait les trois révérences.*] Bon.

****

SCENE II.

MONSIEUR JOURDAIN, LE MAISTRE DE MUSIQUE, LE MAISTRE A DANSER, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

M. JOURDAIN.

Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. [*Au maître de musique & au maître à danser.*] Je veux que vous me voyiez faire.

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

SCENE III.

MONSIEUR JOURDAIN, UN MAISTRE D'ARMES, LE MAISTRE DE MUSIQUE, LE MAISTRE A DANSER, UN LAQUAIS tenant deux fleurets.

LE MAISTRE D'ARMES *après avoir pris les deux fleurets de la main du laquais, & en avoir présenté un à M. Jourdain.*

Allons, Monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu panché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout-à-fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus quarrée. La tête droite. Le regard assûré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, & achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Une deux. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, Monsieur, il faut que l'épée parte la première, & que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, & achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de-là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Une, deux Un saut en arrière. En garde, Monsieur, en garde.

[*Le Maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant, en garde.*]

M. JOURDAIN.

Hé?

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Vous faites des merveilles.

LE MAISTRE D'ARMES.

Je vous l'ai déjà dit, tout le ſecret des armes ne conſiſte qu'en deux choſes, à donner, & à ne point recevoir; &, comme je vous fis voir l'autre jour par raiſon démonſtrative, il eſt impoſſible que vous receviez, ſi vous ſçavez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps; ce qui ne dépend ſeulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans ou en dehors.

M. JOURDAIN.

De cette façon donc un homme, ſans avoir du cœur, eſt ſûr de tuer ſon homme, & de n'être point tué?

LE MAISTRE D'ARMES.

Sans doute. N'en vîtes-vous pas la démonſtration.

M. JOURDAIN.

Oui.

LE MAISTRE D'ARMES.

Et c'eſt en quoi l'on voit de quelle conſidération nous autres nous devons être dans un Etat; & combien la ſcience des armes l'emporte hautement ſur toutes les autres ſciences inutiles, comme la danſe, la muſique, la....

LE MAISTRE A DANSER.

Tout beau, Monſieur, le tireur d'armes. Ne parlez de la danſe qu'avec reſpect.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la muſique.

LE MAISTRE D'ARMES.

Vous êtes de plaiſantes gens, de vouloir comparer vos ſciences à la mienne.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Voyez un peu l'homme d'importance!

LE MAISTRE A DANSER.

Voilà un plaiſant animal, avec ſon plaſtron.

LE MAISTRE D'ARMES.

Mon petit Maître à danser, je vous ferois danser comme il faut. Et vous, mon petit Musicien, je vous ferois chanter de la belle manière.

LE MAISTRE A DANSER.

Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai vôtre métier.

M. JOURDAIN *au Maître à danser.*

Etes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce & la quarte, & qui sçait tuer un homme par raison démonstrative?

LE MAISTRE A DANSER.

Je me moque de sa raison démonstrative, & de sa tierce, & de sa quarte.

M. JOURDAIN *au Maître à danser.*

Tout doux, vous dis-je.

LE MAISTRE D'ARMES *au Maître à danser.*

Comment? Petit impertinent.

M. JOURDAIN.

Hé, mon Maître d'armes.

LE MAISTRE A DANSER *au Maître d'armes.*

Comment, Grand cheval de carrosse.

M. JOURDAIN.

Hé, mon Maître à danser.

LE MAISTRE D'ARMES.

Si je me jette sur vous....

M. JOURDAIN *au Maître d'armes.*

Doucement.

LE MAISTRE A DANSER.

Si je mets sur vous la main...

M. JOURDAIN *au Maître à danser.*

Tout-beau.

LE MAISTRE D'ARMES.

Je vous étrillerai d'un air....

M. JOURDAIN *au Maître d'armes.*

De grace.

LE MAISTRE A DANSER.

Je vous rosserai d'une manière....

M. JOURDAIN *au Maître à danser.*

Je vous prie.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

M. JOURDAIN *au Maître de musique.*

Mon Dieu! Arrêtez-vous.

SCENE IV.

UN MAISTRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, LE MAISTRE DE MUSIQUE, LE MAISTRE A DANSER, LE MAISTRE D'ARMES, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Holà, Monsieur le Philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre Philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il, Messieurs?

M. JOURDAIN.

Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions jusqu'à se dire des injures, & en vouloir venir aux mains.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Hé quoi, Messieurs, faut-il s'emporter de la sorte? Et n'avez-vous point lû le docte traité que Séneque a composé de la colère? Y a-t-il rien de plus bas & de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce? Et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvemens?

LE MAISTRE A DANSER.

Comment, Monsieur? Il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse que j'exerce, & la musique dont il fait profession.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Un homme sage est au-dessus de toutes les injures

qu'on lui peut dire; & la grande réponſe qu'on doit faire aux outrages, c'eſt la modération & la patience.

LE MAISTRE D'ARMES.

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs profeſſions à la mienne.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Faut-il que cela vous émeuve? Ce n'eſt pas de vaine gloire & de condition, que les hommes doivent diſputer entr'eux; & ce qui nous diſtingue parfaitement les uns des autres, c'eſt la ſageſſe & la vertu.

LE MAISTRE A DANSER.

Je lui ſoutiens que la danſe eſt une ſcience à laquelle on ne peut faire aſſez d'honneur.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Et moi, que la muſique en eſt une que tous les ſiécles ont révérée.

LE MAISTRE D'ARMES.

Et moi, je leur ſoutiens à tous deux que la ſcience de tirer des armes, eſt la plus belle & la plus néceſſaire de toutes les ſciences.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Et que ſera donc la Philoſophie? Je vous trouve tous trois bien impertinens, de parler devant moi avec cette arrogance; & de donner impudemment le nom de ſcience à des choſes que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, & qui ne peuvent être compriſes que ſous le nom du métier miſérable de gladiateur, de chanteur & de baladin.

LE MAISTRE D'ARMES.

Allez, Philoſophe de chien.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Allez, bélitre de pédant.

LE MAISTRE A DANSER.

Allez, cuiſtre fieffé.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Comment? Marauds que vous êtes.....

[*Le Philoſophe ſe jette ſur eux, & tous trois le chargent de coups.*

M. JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Infames, coquins, inſolens.

M. JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe.

LE MAISTRE D'ARMES.

La peſte de l'animal.

M. JOURDAIN.

Meſſieurs.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Impudens.

M. JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe.

LE MAISTRE A DANSER.

Diantre ſoit de l'âne bâté!

M. JOURDAIN.

Meſſieurs.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Scélérats.

M. JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophé.

LE MAISTRE DE MUSIQUE.

Au diable l'impertinent!

M. JOURDAIN.

Meſſieurs.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Fripons, gueux, traîtres, impoſteurs.

M. JOURDAIN.

Monſieur le Philoſophe. Meſſieurs. Monſieur le Philoſophe. Meſſieurs. Monſieur le Philoſophe.

[Ils ſortent en ſe battant.]

****

SCENE V.

MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS.

Oh! Battez-vous tant qu'il vous plaira, je n'y

sçaurois que faire, & je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je sérois bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me feroit mal.

SCENE VI.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE, M. JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE *racommodant son collet.*

Venons à notre leçon.

M. JOURDAIN.

Ah ! Monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Cela n'est rien. Un Philosophe sçait recevoir comme il faut les choses, & je vais composer contr'eux une satyre du stile de Juvenal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre ?

M. JOURDAIN.

Tout ce que je pourrai, car j'ai toutes les envies du monde d'être sçavant ; & j'enrage que mon pere & ma mere ne m'ayent pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étois jeune.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Ce sentiment est raisonnable, *Nam, sine doctrinâ, vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, & vous sçavez le latin sans doute ?

M. JOURDAIN.

Oui ; mais faites comme si je ne le sçavois pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Cela veut dire que, *Sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

M. JOURDAIN.

Ce latin-là a raison.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencemens des sciences?

M. JOURDAIN.

Oh! Oui, Je sçais lire & écrire.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Par où vous plaît-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que cette logique?

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. JOURDAIN.

Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit?

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La premiere, la seconde, & la troisième. La premiere est de bien concevoir, par le moyen des universaux. La seconde, de bien juger par le moyen des cathégories. Et la troisiéme, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures, *Barbara*, *celarent*, *darii*, *ferio*, *baralipton*, *&c.*

M. JOURDAIN.

Voilà des mots qui sont trop rebarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Voulez-vous apprendre la morale?

M. JOURDAIN.

La morale?

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce ce qu'elle dit cette morale?

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions ; &c....

M. JOURDAIN.

Non, laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables ; & il n'y a morale qui tienne, je me veux mettre en colère tout mon saoul, quand il m'en prend envie.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Est-ce la physique que vous voulez apprendre ?

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce quelle chante cette physique ?

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, & les propriétés du corps, qui discourt de la nature des élémens, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes, & des animaux ; & nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volans ; les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluye, la neige, la grêle, les vents, & les tourbillons.

M. JOURDAIN.

Il y a trop de tintamatre là-dedans, trop de brouillamini.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Que voulez-vous donc que je vous apprenne ?

M. JOURDAIN.

Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Très-volontiers.

M. JOURDAIN.

Après vous m'apprendrez l'almanach, pour sçavoir quand il y a de la lune, & quand il n'y en a point.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Soit. Pour bien suivre votre pensée, & traiter cette matière en Philosophe, il faut commencer, selon l'or-

l'ordre des choses, par une exacte connoissance de la nature des lettres, & de la différente manière de les prononcer toutes. Et, là-dessus, j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment les voix; & en consonnes, ainsi appellées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, & ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix, A, E, I, O, U.

M. JOURDAIN.

J'entends tout cela.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, A, se forme en ouvrant fort la bouche, A.

M. JOURDAIN.

A, A. Oui.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, E, se forme en rapprochant la machoire d'en bas de celle d'en haut, A, E.

M. JOURDAIN.

A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! Que cela est beau!

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Et la voix, I, en rapprochant encore davantage les machoires l'une de l'autre, & écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

M. JOURDAIN.

A, E, I, I, I, I. Cela est vray. Vive la science.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, O, se forme en rouvrant les machoires, & rapprochant les lévres par les deux coins, le haut & le bas, O.

M. JOURDAIN.

O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable! I, O, I, O.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. JOURDAIN.

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah ! La belle chose, que de sçavoir quelque chose!

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

La voix, U, se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, & allongeant les deux lévres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre, sans les rejoindre tout-à-fait, U.

M. JOURDAIN.

U, U. Il n'y a rien de plus véritable. U.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Vos deux lévres s'allongent comme si vous faisiez la moue, d'où vient que, si vous la voulez faire à quelqu'un, & vous moquer de lui, vous ne sçauriez lui dire que, U.

M. JOURDAIN.

U, U. Cela est vray. Ah! Que n'ai-je étudié plutôt, pour sçavoir tout cela!

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Demain nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au dessus des dents d'en haut, DA.

M. JOURDAIN.

DA, DA. Oui. Ah! Les belles choses! Les belles choses!

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lévre de dessous, FA.

M. JOURDAIN.

FA, FA. C'est la vérité. Ah ! Mon pere & ma mere, que je vous veux de mal!

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui céde, & revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement, R, RA.

M. JOURDAIN.

R, R, RA. R, R, R, R, R, RA. Cela est vray. Ah! L'habile homme que vous êtes, & que j'ai perdu de tems! R, R, R, RA.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. JOURDAIN.

Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, & je souhaiterois que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Fort bien.

M. JOURDAIN.

Cela sera galant, oui.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

M. JOURDAIN.

Non, non, point de vers.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Vous ne voulez que de la prose?

M. JOURDAIN.

Non, je ne veux ni prose, ni vers.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. JOURDAIN.

Pourquoi?

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer, que la prose, ou les vers.

M. JOURDAIN.

Il n'y a que la prose ou les vers?

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Non, Monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers; & tout ce qui n'est point vers, est prose.

M. JOURDAIN.

Et, comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

De la prose.

M. JOURDAIN.

Quoi! Quand je dis, Nicole, apportez-moi mes pantoufles, & me donnez mon bonnet de nuit; c'est de la prose?

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en sçusse rien; & je vous suis le plus obligé du monde, de m'avoir appris cela. Je voudrois donc lui mettre dans un billet, *belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*; mais je voudrois que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit & jour pour elle les violences d'un. . .

M. JOURDAIN.

Non, non, non, je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit, *belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Il faut bien étendre un peu la chose.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je. Je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

On les peut mettre premièrement comme vous avez dit, *belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*; ou bien, *d'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux*; ou bien, *vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir*, ou bien, *mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me ont*; ou bien, *me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour*.

M. JOURDAIN.

Mais, de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure?

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Celle que vous avez dite, *belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

M JOURDAIN.

Cependant je n'ai point étudié, & j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, & je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAISTRE DE PHILOSOPHIE.

Je n'y manquerai pas.

****

SCENE VII.

MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN *à son laquais.*

Comment? Mon habit n'est pas encore arrivé?

LE LAQUAIS.

Non, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur! Au diable le tailleur! La peste étouffe le tailleur! Si je le tenois maintenant, ce tailleur détes-

table, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, Je. . . .

SCENE VIII.

MONSIEUR JOURDAIN, UN MAISTRE TAILLEUR, UN GARCON TAILLEUR portant l'habit de Monsieur Jourdain, UN LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Ah! Vous voilà. Je m'allois mettre en colère contre vous.

LE MAISTRE TAILLEUR.

Je n'ai pas pû venir plûtôt; & j'ai mis vingt garçons après vôtre habit.

M. JOURDAIN.

Vous m'avez envoyé des bas de soye si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre; & il y a deux mailles de rompues.

LE MAISTRE TAILLEUR.

Ils ne s'élargiront que trop.

M. JOURDAIN.

Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

LE MAISTRE TAILLEUR.

Point du tout, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Comment, point du tout?

LE MAISTRE TAILLEUR.

Non, ils ne vous blessent point.

M. JOURDAIN.

Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

LE MAISTRE TAILLEUR.

Vous vous imaginez cela.

M. JOURDAIN.

Je me l'imagine, parce que je le sens. Voyez la belle raison!

LE MAISTRE TAILLEUR.

Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, & le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir; & je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

M. JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est que ceci? Vous avez mis les fleurs en embas.

LE MAISTRE TAILLEUR.

Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en en-haut.

M. JOURDAIN.

Est-ce qu'il faut dire cela!

LE MAISTRE TAILLEUR.

Oui vrayment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

M. JOURDAIN.

Les personnes de qualité portent les fleurs en embas?

LE MAISTRE TAILLEUR.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Oh! Voilà qui est donc bien.

LE MAISTRE TAILLEUR.

Si vous voulez, je les mettrai en en-haut.

M. JOURDAIN.

Non, non.

LE MAISTRE TAILLEUR.

Vous n'avez qu'à dire.

M. JOURDAIN.

Non, vous dis-je, vous avez bien fait. Croyez-vous que mon habit m'aille bien?

LE MAISTRE TAILLEUR.

Belle demande! Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une ringrave, est le plus grand génie du monde, & un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre tems.

M. JOURDAIN.

La perruque & les plumes, sont-elles comme il faut?

LE MAISTRE TAILLEUR.

Tout est bien.

M. JOURDAIN *regardant l'habit du tailleur.*

Ah, ah, Monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnois bien.

LE MAISTRE TAILLEUR.

C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

M. JOURDAIN.

Oui; mais il ne falloit pas le lever avec le mien.

LE MAISTRE TAILLEUR.

Voulez-vous mettre votre habit?

M. JOURDAIN.

Oui, donnez-le-moi.

LE MAISTRE TAILLEUR.

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence, & ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà, entrez vous autres.

SCENE IX.

MONSIEUR JOURDAIN, LE MAISTRE TAILLEUR, LE GARÇON TAILLEUR, GARÇONS TAILLEURS dansans, UN LAQUAIS.

LE MAISTRE TAILLEUR *à ses garçons.*

Mettez cet habit à Monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

Les quatre garçons tailleurs dansans, s'approchent de Monsieur Jourdain. Deux lui arrachent le haut de chausses de ses exercices; les deux autres lui ôtent la camisole; après quoi, toujours en cadence, ils lui mettent son habit neuf.

Monsieur Jourdain se proméne au milieu d'eux; & leur montre son habit, pour voir s'il est bien.

GAR-

GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons, quelque chose pour boire.

M. JOURDAIN.

Comment m'appellez-vous?

GARÇON TAILLEUR.

Mon gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon gentilhomme! Voilà ce que c'est que de se mettre en personne de qualité. Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point mon gentilhomme. [*donnant de l'argent.*] Tenez, voilà pour, mon gentilhomme.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

M. JOURDAIN.

Monseigneur! Oh, oh! Monseigneur! Attendez, mon ami, Monseigneur mérite quelque chose; & ce n'est pas une petite parole que Monseigneur. Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de votre grandeur.

M. JOURDAIN.

Votre grandeur! Oh, oh, oh! Attendez; ne vous en allez pas. A moi, votre grandeur! [*bas, à part.*] Ma foi, s'il va jusqu'à l'altesse, il aura toute la bourse. [*haut.*] Tenez, voilà pour ma grandeur.

GARÇON TAILLEUR.

Monseigneur, nous la remercions très-humblement de ses libéralités.

M. JOURDAIN.

Il a bien fait; je lui allois tout donner.

SCENE X.

II. ENTRE'E DE BALLET.

Les quatre garçons tailleurs se réjouissent, en dansant, de la libéralité de Monsieur Jourdain.

Fin du second Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

SUIVEZ-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville; &, sur-tout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voye bien, que vous êtes à moi.

LAQUAIS.

Oui, Monsieur.

M. JOURDAIN.

Appellez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez, la voilà.

SCENE II.

MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Nicole.

NICOLE.

Plait-il?

M. JOURDAIN.

Ecoutez.

NICOLE *riant.*

Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Qu'as-tu à rire?

NICOLE.

Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que veut dire cette coquine-là?

NICOLE.

Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti! Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Comment donc?

NICOLE.

Ah, ah! Mon Dieu! Hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Quelle friponne est-ce-là? Te moques-tu de moi?

NICOLE.

Nenni, Monsieur, j'en serois bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE.

Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tu ne t'arrêteras pas?

NICOLE.

Monsieur, je vous demande pardon; mais vous êtes si plaisant que je ne me sçaurois tenir de rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Mais voyez quelle insolence!

NICOLE.

Vous êtes tout-à-fait drôle comme cela. Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Je te. . . . .

NICOLE.

Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Tien, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai, sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE.

Hé bien, Monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

M. JOURDAIN.

Prends-y bien garde. Il faut que, pour tantôt, tu nettoyes. . . .

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Que tu nettoyes comme il faut. . .

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Il faut, dis-je, que tu nettoyes la sale, &c....

NICOLE.

Hi, hi.

M. JOURDAIN.

Encore?

NICOLE *tombant à force de rire.*

Tenez, Monsieur, battez-moi plûtôt, & me laissez rire tout mon saoul; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

J'enrage.

NICOLE.

De grace, Monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Si je te prends....

NICOLE.

Monsieur, je créverai, ai, si je ne ris, Hi, hi, hi.

M. JOURDAIN.

Mais a-t-on iamais vû une pendarde comme celle-là, qui me vient rire insolemment au nez, au-lieu de recevoir mes ordres?

NICOLE.

Que voulez-vous que je fasse, Monsieur?

M. JOURDAIN.

Que tu songes, coquine, à préparer ma maison, pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE *se relevant.*

Ah! Par ma foi, je n'ai plus envie de rire; & toutes vos compagnies font tant de désordre céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

M. JOURDAIN.

Ne dois-je point, pour toi, fermer ma porte à tout le monde?

NICOLE.

Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCENE III.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS.

Madame JOURDAIN.

Ah, ah! Voici une nouvelle histoire. Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte? Et avez-vous envie qu'on se raille par tout de vous?

M. JOURDAIN.

Il n'y a que des sots, & des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

Madame JOURDAIN.

Vrayment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure; & il y a long-tems que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M. JOURDAIN.

Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît?

Madame JOURDAIN.

Tout ce monde-là est un monde qui a raison, & qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sçais plus ce que c'est que notre maison. On diroit qu'il est céans carême-prenant tous les jours; &, dès le matin, de peur d'y manquer on y entend des vacarmes de violons & de chanteurs, dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLE.

Madame parle bien. Je ne sçaurois plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous

faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici; & la pauvre Françoise est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

M. JOURDAIN.

Ouais! Notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne.

Madame JOURDAIN.

Nicole a raison; & son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrois bien sçavoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser à l'âge que vous avez.

NICOLE.

Et d'un grand maître tireur d'armes qui vient, avec ses battemens de pied, ébranler toute la maison, & nous déraciner tous les carriaux de notre sale?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, ma servante, & ma femme.

Madame JOURDAIN.

Est-ce que vous voulez apprendre à danser, pour quand vous n'aurez plus de jambes?

NICOLE.

Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je, vous êtes des ignorantes l'une & l'autre; & vous ne sçavez pas les prérogatives de tout cela.

Madame JOURDAIN.

Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille qui est en âge d'être pourvûe.

M. JOURDAIN.

Je songerai à marier ma fille, quand il se présentera un parti pour elle; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE.

J'ai encore oui dire, Madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de Philosophie.

M. JOURDAIN.

Fort bien. Je veux avoir de l'esprit; & sçavoir raisonner des choses, parmi les honnêtes gens.

Madame JOURDAIN.

N'irez-vous point l'un de ces jours au collége, vous faire donner le fouet, à votre âge?

M. JOURDAIN.

Pourquoi non? Plût-à-Dieu l'avoir tout à l'heure le fouet, devant tout le monde, & sçavoir ce qu'on apprend au collége!

NICOLE.

Oui, ma foi, cela vous rendroit la jambe bien mieux faite.

M. JOURDAIN.

Sans doute.

Madame JOURDAIN.

Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison.

M. JOURDAIN.

Assûrément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes; & j'ai honte de votre ignorance. [*à Madame Jourdain.*] Par exemple, sçavez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure?

Madame JOURDAIN.

Oui. Je sçais que ce que je dis est fort bien dit; & que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici.

Madame JOURDAIN.

Ce sont des paroles bien sensées, & votre conduite ne l'est guéres.

M. JOURDAIN.

Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande, ce que je parle avec vous, ce que je vous dis, à cette heure, qu'est-ce que c'est?

Madame JOURDAIN.

Des chansons.

M. JOURDAIN.

Hé non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure?

Madame JOURDAIN.

Hé bien ?

M. JOURDAIN.

Comment eſt-ce que cela s'appelle?

Madame JOURDAIN,

Cela s'appelle comme on veut l'appeller.

M. JOURDAIN.

C'eſt de la proſe, ignorante.

Madame JOURDAIN.

De la proſe ?

M. JOURDAIN.

Oui, de la proſe. Tout ce qui eſt proſe n'eſt point vers; & tout ce qui n'eſt point vers, eſt proſe. Hé? Voilà ce que c'eſt que d'étudier. [*à Nicole.*] Et toi, ſçais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

NICOLE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Oui. Qu'eſt-ce que tu fais quand tu dis un U ?

NICOLE.

Quoi ?

M. JOURDAIN.

Dis un peu U, pour voir.

NICOLE.

Hé bien, U.

M. JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je dis U.

M. JOURDAIN.

Oui; mais, quand tu dis U, qu'eſt-ce que tu fais ?

NICOLE.

Je fais ce que vous me dites.

M JOURDAIN.

Oh ! L'étrange choſe que d'avoir affaire à des bêtes! Tu allonges les lévres en dehors, & approches la machoire d'en haut de celle d'embas, U, vois-tu ? Je fais la moue, U.

NI-

NICOLE.

Oui, cela eſt biau.

Madame JOURDAIN.

Voilà qui eſt admirable!

M. JOURDAIN.

C'eſt bien autre choſe, ſi vous aviez vû O, & DA, DA, & FA, FA.

Madame JOURDAIN.

Qu'eſt-ce que c'eſt que tout ca galimathias-là?

NICOLE.

De quoi eſt-ce que tout cela guérit?

M. JOURDAIN.

J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

Madame JOURDAIN.

Allez. Vous devriez envoyer promener tous ces gens-là, avec leurs fariboles.

NICOLE.

Et ſur-tout ce grand eſcogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

M. JOURDAIN.

Ouais! Ce maître d'armes vous tient bien au cœur. Je te veux faire voir ton impertinence tout-à-l'heure. [*après avoir fait apporter les fleurets, & en avoir donné un à Nicole.*] Tien, raiſon démonſtrative, la ligne du corps. Quand on pouſſe en quarte, on n'a qu'à faire cela; & quand en pouſſe en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué; & cela n'eſt-il pas beau d'être aſſûré de ſon fait, quand on ſe bat contre quelqu'un? Là, pouſſe-moi un peu, pour voir.

NICOLE.

Hé bien, quoi?

[*Nicole pouſſe pluſieurs bottes à Monſieur Jourdain.*]

M. JOURDAIN.

Tout beau. Holà! Oh! Doucement. Diantre ſoit la coquine!

NICOLE.

Vous me dites de pouſſer,

M. JOURDAIN.

Oui, mais tu me pouſſes en tierce, avant que de pouſſer en quarte, & tu n'as pas la patience que je pare.

Madame JOURDAIN.

Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaiſies; & cela vous eſt venu depuis que vous vous mêlez de hanter la nobleſſe.

M. JOURDAIN.

Lorſque je hante la nobleſſe, je fais paroître mon jugement; & cela eſt plus beau que de hanter votre bourgeoiſie.

Madame JOURDAIN.

Camon vraymen! Il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles; & vous avez bien opéré avec ce beau Monſieur le Comte, dont vous vous êtes embéguiné.

M. JOURDAIN.

Paix, ſongez à ce que vous dites. Sçavez-vous bien, ma femme, que vous ne ſçavez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui? C'eſt une perſonne d'importance plus que vous ne penſez, un ſeigneur que l'on conſidère à la cour; & qui parle au Roi tout comme je vous parle. N'eſt-ce pas une choſe qui m'eſt tout-à-fait honorable, que l'on voye venir chez moi ſi ſouvent une perſonne de cette qualité, qui m'appelle ſon cher ami, & me traite comme ſi j'étois ſon égal? Il a pour moi des bontés qu'on ne devineroit jamais; &, devant tout le monde, il me fait des careſſes dont je ſuis moi-même confus.

Madame JOURDAIN.

Oui, il a des bontés pour vous, & vous fait des careſſes; mais il vous emprunte votre argent.

M. JOURDAIN.

Hé bien? Ne m'eſt-ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là? Et puis-je faire moins pour un ſeigneur qui m'appelle ſon cher ami?

Madame JOURDAIN.

Et ce ſeigneur, que fait-il pour vous?

M. JOURDAIN.

Des choſes dont on ſeroit étonné, ſi on les ſçavoit.

Madame JOURDAIN.

Et quoi?

M. JOURDAIN.

Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que, si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien; & avant qu'il soit peu.

Madame JOURDAIN.

Oui. Attendez-vous à cela.

M. JOURDAIN.

Assûrément. Ne me l'a-t-il pas dit?

Madame JOURDAIN.

Oui, oui; il ne manquera pas d'y faillir.

M. JOURDAIN.

Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

Madame JOURDAIN.

Chansons.

M. JOURDAIN.

Ouais! Vous êtes bien obstinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra sa parole, j'en suis sûr.

Madame JOURDAIN.

Et moi, je suis sûre que non; & que toutes les caresses qu'il vous fait, ne sont que pour vous engeoler.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous. Le voici.

Madame JOURDAIN.

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt; & il me semble que j'ai dîné, quand je le vois.

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, vous dis-je.

****

SCENE IV.

DORANTE, MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

Mon cher ami Monsieur Jourdain, comment vous portez-vous?

M. JOURDAIN.

Fort bien, Monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE.

Et Madame Jourdain que voilà, comment se porte-t-elle?

Madame JOURDAIN.

Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE.

Comment, Monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde!

M. JOURDAIN.

Vous voyez.

DORANTE.

Vous avez tout-à-fait bon air avec cet habit, nous n'avons point de jeunes gens à la cour, qui soient mieux faits que vous.

M. JOURDAIN.

Hai, hai.

Madame JOURDAIN *à part.*

Il le gratte par où il se démange.

DORANTE.

Tournez-vous. Cela est tout-à-fait galant.

Madame JOURDAIN *à part.*

Oui, aussi sot par derrière que par devant.

DORANTE.

Ma foi, Monsieur Jourdain, j'avois une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus, & je parlois encore de vous ce matin dans la chambre du Roi.

M. JOURDAIN.

Vous me faites beaucoup d'honneur, Monsieur. [*à Madame Jourdain.*] Dans la chambre du Roi.

DORANTE.

Allons, mettez.

M. JOURDAIN.

Monsieur, je sçais le respect que je vous dois.

DORANTE.

Mon Dieu! Mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.

M. JOURDAIN.

Monsieur....

DORANTE.

Mettez, vous dis-je, Monsieur Jourdain, vous êtes mon ami.

M. JOURDAIN.

Monsieur, je suis votre serviteur.

DORANTE.

Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

M. JOURDAIN *se couvrant.*

J'aime mieux être incivil, qu'importun.

DORANTE.

Je suis votre débiteur, comme vous le sçavez.

Madame JOURDAIN *à part.*

Oui, nous ne le sçavons que trop.

DORANTE.

Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions; & m'avez obligé de la meilleure grace du monde, assûrément.

M. JOURDAIN.

Monsieur, vous vous moquez.

DORANTE.

Mais je sçais rendre ce qu'on me prête; & reconnoître les plaisirs qu'on me fait.

M. JOURDAIN.

Je n'en doute point, Monsieur.

DORANTE.

Je veux sortir d'affaire avec vous; & je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Hé bien, vous voyez votre impertinence, ma femme.

DORANTE.

Je suis homme qui aime à m'acquitter le plûtôt que je puis.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Je vous le disois bien.

DORANTE.

Voyons un peu ce que je vous dois.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Vous voilà avec vos ſoupçons ridicules.

DORANTE.

Vous ſouvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté ?

M. JOURDAIN.

Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois, deux cent louis.

DORANTE.

Cela eſt vray.

M. JOURDAIN.

Une autre fois, ſix-vingt.

DORANTE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Et une autre fois cent quarante.

DORANTE.

Vous avez raiſon.

M. JOURDAIN.

Ces trois articles font quatre cent ſoixante louis, qui valent cinq mille ſoixante livres.

DORANTE.

Le compte eſt fort bon. Cinq mille ſoixante livres.

M. JOURDAIN.

Mille huit cent trente-deux livres à votre plumaſſier.

DORANTE.

Juſtement.

M. JOURDAIN.

Deux mille ſept cent quatre-vingt livres à votre tailleur.

DORANTE.

Il eſt vray.

M. JOURDAIN.

Quatre mille trois cent ſeptante neuf livres douze ſols huit deniers à votre marchand.

DORANTE.

Fort bien. Douze ſols huit deniers ; le compte eſt juſte.

M. JOURDAIN.

Et mille ſept cent quarante-huit livres ſept ſols quatre deniers à votre ſellier.

DORANTE.

Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait?

M. JOURDAIN.

Somme totale, quinze mille huit cent livres.

DORANTE.

Somme totale est juste. Quinze mille huit cent livres. Mettez encore deux cent pistoles que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.

Madame JOURDAIN *bas à Monsieur Jourdain.*

Hé bien? Ne l'avois-je pas bien deviné?

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Paix.

DORANTE.

Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis?

M. JOURDAIN.

Hé, non.

Madame JOURDAIN *bas à Monsieur Jourdain.*

Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Taisez-vous.

DORANTE.

Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

M. JOURDAIN.

Non, Monsieur.

Madame JOURDAIN *bas à Monsieur Jourdain.*

Il ne sera pas content, qu'il ne vous ait ruiné.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE.

Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

M. JOURDAIN.

Point, Monsieur.

Madame JOURDAIN *bas à Monsieur Jourdain.*

C'est un vray engeoleur.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Taisez-vous donc.

Madame JOURDAIN *bas à Monsieur Jourdain.*

Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Vous tairez-vous ?

DORANTE.

J'ai force gens qui m'en prêteroient avec joye; mais, comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai crû que je vous ferois tort, si j'en demandois à quelqu'autre.

M. JOURDAIN.

C'est trop d'honneur, Monsieur, que vous me faites. Je vais querir votre affaire.

Madame JOURDAIN *bas à Monsieur Jourdain.*

Quoi ? Vous allez encore lui donner cela ?

M. JOURDAIN *bas à Madame Jourdain.*

Que faire ? Voulez-vous que je refuse un homme de cette condition-là, qui a parlé de moi, ce matin, dans la chambre du Roi ?

Madame JOURDAIN *bas à Monsieur Jourdain.*

Allez, vous êtes une vraye duppe.

****

SCENE V.

DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE.

DORANTE.

Vous me semblez toute mélancolique. Qu'avez-vous, Madame Jourdain ?

Madame JOURDAIN.

J'ai la tête plus grosse que le poing, & si elle n'est pas enflée.

DORANTE.

Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point ?

Madame JOURDAIN.

Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE.

Comment se porte-t-elle?

Madame JOURDAIN.

Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE.

Ne voulez-vous point, un de ces jours, venir voir avec elle le ballet & la comédie que l'on fait chez le Roi?

Madame JOURDAIN.

Oui vraymenr, nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DORANTE.

Je pense, Madame Jourdain, que vous avez eu bien des amans dans votre jeune âge, belle & d'agréable humeur comme vous étiez.

Madame JOURDAIN.

Tredame, Monsieur, est-ce que Madame Jourdain est décrépite, & la tête lui grouille-t-elle déjà?

DORANTE.

Ah! Ma foi, Madame Jourdain, je vous demande pardon. Je ne songeois pas que vous êtes jeune; & je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

****

SCENE VI.

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, DORANTE, NICOLE.

M. JOURDAIN *à Dorante.*

Voilà deux cent louis bien comptés.

DORANTE.

Je vous assûre, Monsieur Jourdain, que je suis tout à vous; & que je brûle de vous rendre un service à la cour.

M. JOURDAIN.

Je vous suis trop obligé.

DORANTE.

Si Madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la sale.

Madame JOURDAIN.

Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE *bas à Monsieur Jourdain.*

Notre belle Marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet & le repas; & je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner.

M. JOURDAIN.

Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.

DORANTE.

Il y a huit jours que je ne vous ai vû, & je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part; mais c'est que j'ai eu toutes les peines du monde à vaincre son scrupule, & ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

M. JOURDAIN.

Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE.

Merveilleux; & je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

M. JOURDAIN.

Plût au Ciel!

Madame JOURDAIN *à Nicole.*

Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE.

Je lui ai fait valoir, comme il faut, la richesse de ce présent, & la grandeur de votre amour.

M. JOURDAIN.

Ce sont, Monsieur, des bontés qui m'accablent: & je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

DORANTE.

Vous moquez-vous? Est-ce qu'entre amis on s'ar-

rête à ces ſortes de ſcrupules? Et ne feriez-vous pas pour moi la même choſe, ſi l'occaſion s'en offroit?

M. JOURDAIN.

Oh! Aſſurément; & de très grand cœur.

Madame JOURDAIN *bas à Nicole.*

Que ſa préſence me péſe ſur les épaules!

DORANTE.

Pour moi, je ne regarde rien quand il faut ſervir un ami, & lorſque vous me fîtes confidence de l'ardeur que vous aviez priſe pour cette Marquiſe agréable chez qui j'avois commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à ſervir votre amour.

M. JOURDAIN.

Il eſt vray. Ce ſont des bontés qui me confondent.

Madame JOURDAIN *à Nicole.*

Eſt-ce qu'il ne s'en ira point?

NICOLE.

Ils ſe trouvent bien enſemble.

DORANTE.

Vous avez pris le bon biais pour toucher ſon cœur. Les femmes aiment ſur-tout les dépenſes qu'on fait pour elles; & vos fréquentes ſérénades, & vos bouquets continuels, ce ſuperbe feu d'artifice qu'elle trouva ſur l'eau, le diamant qu'elle a reçû de votre part, & le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour, que toutes les paroles que vous auriez pû lui dire vous-même.

M. JOURDAIN.

Il n'y a point de dépenſe que je ne fiſſe ſi, par là, je pouvois trouver le chemin de ſon cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes raviſſans; & c'eſt un honneur que j'achéterois au prix de toutes choſes.

Madame JOURDAIN *bas à Nicole.*

Que peuvent-ils tant dire enſemble? Va-t-en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE.

Ce sera tantôt que vous jouirez, à votre aise du plaisir de sa vûe; & vos yeux auront tout le tems de se satisfaire.

M. JOURDAIN.

Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira diner chez ma sœur, où elle passera toute l'après-dînée.

DORANTE.

Vous avez fait prudemment; & votre femme auroit pû nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier; & à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. Il est de mon invention; &, pourvû que l'éxécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé. . . .

M. JOURDAIN *s'appercevant que Nicole écoute, & lui donnant un soufflet.*

Ouais! Vous êtes bien impertinente. [*à Dorante.*] Sortons, s'il vous plaît.

****

SCENE VII.

MADAME JOURDAIN, NICOLE.

NICOLE.

Ma foi, Madame, la curiosité m'a coûté quelque chose; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche; & ils parlent de quelque affaire, où ils ne veulent pas que vous soyez.

Madame JOURDAIN.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçû des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne; & je travaille à découvrir ce que ce peut-être. Mais songeons à ma fille. Tu sçais l'amour que Cléonte a pour elle, c'est un homme qui me revient; & je veux aider sa recherche, & lui donner Lucile, si je puis.

NICOLE.

En vérité, Madame, je suis la plus ravie du monde, de vous voir dans ces sentimens; car, si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins; & je souhaiterois que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

Madame JOURDAIN.

Va-t-en lui en parler de ma part, & lui dire que tout-à-l'heure il me vienne trouver, pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE.

J'y cours, Madame, avec joye; & je ne pouvois recevoir une commission plus agréable. [*seule.*] Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

****

SCENE VIII.

CLEONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE *à Cléonte.*

Ah! Vous voilà tout à propos. Je suis une ambassadrice de joye, & je viens....

CLEONTE.

Retire-toi, perfide, & ne me viens pas amuser avec tes traîtresses paroles.

NICOLE.

Est-ce ainsi que vous recevez....

CLEONTE.

Retire-toi, te dis-je; & va-t-en, de ce pas, dire à ton infidéle maîtresse qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

NICOLE.

Quel vertigo est-ce donc-là? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire?

COVIELLE.

Ton pauvre Covielle, petite scélérate? Allons

vîte, ôte-toi de mes yeux, vilaine; & me laisse en repos.

NICOLE.

Quoi! Tu me viens aussi...

COVIELLE.

Ote-toi de mes yeux, te dis-je, & ne me parles de ta vie.

NICOLE *à part.*

Ouais! Quelle mouche les a piqués tous deux? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

SCENE IX.

CLEONTE, COVIELLE.

CLEONTE.

Quoi! Traiter un amant de la sorte; & un amant le plus fidéle, & le plus passionné de tous les amans!

COVIELLE.

C'est une chose épouvantable, que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLEONTE.

Je fais voir pour une personne toute l'ardeur, & toute la tendresse qu'on peut imaginer; je n'aime rien au monde qu'elle, & je n'ai qu'elle dans l'esprit; elle fait tous mes soins, tous mes désirs, toute ma joye; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle; & voilà de tant d'amitié la digne récompense! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siécles effroyables, je la rencontre par hazard, mon cœur à cette vûe se sent tout transporté, ma joye éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle; & l'infidéle détourne de moi ses regards,

& passe brusquement, comme si de sa vie elle ne m'avoit vû.

COVIELLE.

Je dis les mêmes choses que vous.

CLEONTE.

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?

COVIELLE.

Et à celle, Monsieur, de la pendarde de Nicole?

CLEONTE.

Après tant de sacrifices ardens de soupirs, & de vœux que j'ai faits à ses charmes,

COVIELLE.

Après tant d'assidus hommages de soins, & de services que je lui ai rendus dans sa cuisine,

CLEONTE.

Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux,

COVIELLE.

Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle,

CLEONTE.

Tant d'ardeur que j'ai fait paroître à la chérir plus que moi-même,

COVIELLE.

Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place,

CLEONTE.

Elle me fuit avec mépris?

COVIELLE.

Elle me tourne le dos avec effronterie?

CLEONTE.

C'est une perfidie digne des plus grands châtimens.

COVIELLE.

C'est une trahison à mériter mille soufflets.

CLEONTE.

Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE.

Moi, Monsieur? Dieu m'en garde.

CLEONTE.

Ne vien point m'excuser l'action de cette infidéle.

COVIELLE.

N'ayez pas peur.

CLEONTE.

Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre, ne serviront de rien.

COVIELLE.

Qui songe à cela?

CLEONTE.

Je veux contre elle conserver mon ressentiment, & rompre ensemble tout commerce.

COVIELLE.

J'y consens.

CLEONTE.

Ce Monsieur le Comte qui va chez elle, lui donne peut-être dans la vûe; & son esprit, je le vois bien, se laisse éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir; & ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE.

C'est fort bien dit; & j'entre, pour mon compte, dans tous vos sentimens.

CLEONTE.

Donne la main à mon dépit; & soutien ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable; & marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, Monsieur? Voilà une belle mijaurée, une pimpe-souée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour. Je ne lui vois rien que de très-médiocre; &

vous

vous trouverez cent perſonnes qui ſeront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.

CLEONTE.

Cela eſt vray, elle a les yeux petits; mais elle les a pleins de feux, les plus brillans, les plus perçans du monde, les plus touchans qu'on puiſſe voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLEONTE.

Oui; mais on y voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches; & cette bouche, en la voyant, inſpire des déſirs, elle eſt la plus attrayante, la plus amoureuſe du monde.

COVIELLE.

Pour ſa taille, elle n'eſt pas grande.

CLEONTE.

Non; mais elle eſt aiſée, & bien priſe.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans ſon parler, & dans ſes actions.

CLEONTE.

Il eſt vray; mais elle a grace à tout cela; & ſes manières ſont engageantes, ont je ne ſçais quel charme à s'inſinuer dans les cœurs.

COVIELLE.

Pour de l'eſprit.....

CLEONTE.

Ah! Elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE.

Sa converſation.....

CLEONTE.

Sa converſation eſt charmante.

COVIELLE.

Elle eſt toujours ſérieuſe.

CLEONTE.

Veux-tu de ces enjouemens épanouis, de ces joyes

toujours ouvertes? Et vois-tu rien de plus impertinent, que des femmes qui rient à tout propos?

COVIELLE.

Mais enfin, elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLEONTE.

Oui, elle est capricieuse j'en demeure d'accord; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout des belles.

COVIELLE.

Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLEONTE.

Moi? J'aimerois mieux mourir; & je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE.

Le moyen, si vous la trouvez si parfaite?

CLEONTE.

C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur à la haïr, à la quitter; toute belle, toute pleine d'attraits, toute aimable que je la trouve. La voici.

SCENE X.

LUCILE, CLEONTE, COVIELLE, NICOLE.

NICOLE *à Lucile.*

Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.

LUCILE.

Ce ne peut être, Nicole, que ce que je dis. Mais le voilà.

CLEONTE *à Covielle.*

Je ne veux pas seulement lui parler.

COVIELLE.

Je veux vous imiter.

LUCILE.

Qu'eſt-ce donc, Cléonte, qu'avez-vous?

NICOLE.

Qu'as-tu donc, Covielle?

LUCILE.

Quel chagrin vous poſſéde?

NICOLE.

Quelle mauvaiſe humeur te tient?

LUCILE.

Etez-vous muet, Cléonte?

NICOLE.

As-tu perdu la parole, Covielle?

CLEONTE.

Que voilà qui eſt ſcélérat!

COVIELLE.

Que cela eſt Judas!

LUCILE.

Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre eſprit.

CLEONTE *à Covielle.*

Ah, ah! On voit ce qu'on a fait.

NIÇOLE.

Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chévre.

COVIELLE *à Cléonte.*

On a deviné l'enclouûre.

LUCILE.

N'eſt-il pas vray, Cléonte, que c'eſt-là le ſujet de votre dépit?

CLEONTE.

Oui, perfide, ce l'eſt, puiſqu'il faut parler; & j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas, comme vous penſez, de votre infidélité; que je veux être le premier à rompre avec vous; & que vous n'aurez pas l'avantage de me chaſſer. J'aurai de la peine, ſans doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous, cela me cauſera des chagrins, je ſouffrirai un tems; mais j'en viendrai à bout, & je me per-

cerai plûtôt le cœur, que d'avoir la foiblesse de retourner à vous.

COVIELLE *à Nicole.*

Queussi, queumi.

LUCILE.

Voilà bien du bruit pour un rien. Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

CLEONTE *voulant s'en aller pour éviter Lucile.*

Non. Je ne veux rien écouter.

NICOLE *à Covielle.*

Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vîte.

COVIELLE *voulant aussi s'en aller pour éviter Nicole.*

Je ne veux rien entendre.

LUCILE *suivant Cléonte.*

Sçachez que ce matin...

CLEONTE *marchant toujours sans regarder Lucile.*

Non, vous dis-je.

NICOLE *suivant Covielle.*

Appren que....

COVIELLE *marchant aussi sans regarder Nicole.*

Non, traîtresse.

LUCILE.

Ecoutez.

CLEONTE.

Point d'affaire.

NICOLE.

Laisse-moi dire.

COVIELLE.

Je suis sourd.

LUCILE.

Cléonte.

CLEONTE.

Non.

NICOLE.

Covielle.

COVIELLE.

Point.

LUCILE.

Arrêtez.

CLEONTE.

Chanſons.

NICOLE.

Enten-moi.

COVIELLE.

Bagatelle.

LUCILE.

Un moment.

CLEONTE.

Point du tout.

NICOLE.

Un peu de patience.

COVIELLE.

Tarare.

LUCILE.

Deux paroles.

CLEONTE.

Non, c'en eſt fait.

NICOLE.

Un mot.

COVIELLE.

Plus de commerce.

LUCILE *s'arrêtant.*

Hé bien, puiſque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre penſée; & faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE *s'arrêtant auſſi.*

Puiſque tu fais comme cela, pren-le tout comme tu voudras.

CLEONTE *ſe retournant vers Lucile.*

Sçachons donc le ſujet d'un ſi bel accueil.

LUCILE *s'en allant à ſon tour pour éviter Cléonte.*

Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE *ſe retournant vers Nicole.*

Appren-nous un peu cette hiſtoire.

NICOLE *s'en allant aussi à son tour pour éviter Covielle.*

Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLÉONTE *suivant Lucile.*

Dites-moi....

LUCILE *marchant toujours sans regarder Cléonte.*

Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE *suivant Nicole.*

Conte moi....

NICOLE *marchant aussi sans regarder Covielle.*

Non, je ne conte rien.

CLEONTE.

De grace.

LUCILE.

Non, vous dis-je.

COVIELLE.

Par charité.

NICOLE.

Point d'affaire.

CLEONTE.

Je vous en prie.

LUCILE.

Laissez-moi.

COVIELLE.

Je t'en conjure.

NICOLE.

Ote-toi de-là.

CLEONTE.

Lucile.

LUCILE.

Non.

COVIELLE.

Nicole.

NICOLE.

Point.

CLEONTE.

Au nom des Dieux.

LUCILE.

Je ne veux pas.

COVIELLE.

Parle-moi.

NICOLE.

Point du tout.

CLEONTE.

Eclairciſſez mes doutes.

LUCILE.

Non, je n'en ferai rien.

COVIELLE.

Guéris-moi l'eſprit.

NICOLE.

Non, il ne me plaît pas.

CLEONTE.

Hé bien, puiſque vous vous ſouciez ſi peu de me tirer de peine, & de vous juſtifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flâme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois; & je vais, loin de vous, mourir de douleur & d'amour.

COVIELLE *à Nicole.*

Et moi, je vais ſuivre ſes pas.

LUCILE *à Cléonte qui veut ſortir.*

Cléonte.

NICOLE *à Covielle qui ſuit ſon Maître.*

Covielle.

CLEONTE *s'arrêtant.*

Hé?

COVIELLE *s'arrêtant auſſi.*

Plaît-il?

LUCILE.

Où allez-vous?

CLEONTE.

Où je vous ai dit.

COVIELLE.

Nous allons mourir.

LUCILE.

Vous allez mourir, Cléonte?

CLEONTE.

Oui, cruelle, puiſque vous le voulez.

LUCILE.

Moi, je veux que vous mouriez!

CLEONTE.

Oui, vous le voulez.

LUCILE.

Qui vous le dit?

CLEONTE *s'approchant de Lucile.*

N'eſt-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes ſoupçons?

LUCILE.

Eſt-ce ma faute? Et, ſi vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurois-je pas dit que l'avanture dont vous vous plaignez, a été cauſée ce matin, par la préſence d'une vieille tante qui veut, à toute force, que la ſeule approche d'un homme déshonore une fille, qui perpétuellement nous ſermone ſur ce chapitre: & nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir.

NICOLE *à Covielle.*

Voilà le ſecret de l'affaire.

CLEONTE.

Ne me trompez-vous point, Lucile?

COVIELLE *à Nicole.*

Ne m'en donnes-tu point à garder?

LUCILE *à Cléonte.*

Il n'eſt rien de plus vray.

NICOLE *à Covielle.*

C'eſt la choſe comme elle eſt.

COVIELLE *à Cléonte.*

Nous rendrons-nous à cela?

CLEONTE.

Ah! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous ſçavez appaiſer de choſes dans mon cœur! Et que facilement on ſe laiſſe perſuader aux perſonnes qu'on aime!

COVIELLE.

Qu'on eſt aiſément amadoué par ces diantres d'animaux-là!

SCE-

SCENE XI.

MADAME JOURDAIN, CLEONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

Madame JOURDAIN.

Je ſuis bien aiſe de vous voir, Cléonte, & vous voilà tout-à-propos. Mon mari vient, prenez vîte votre tems pour lui demander Lucile en mariage.

CLEONTE.

Ah! Madame, que cette parole m'eſt douce, & qu'elle flate mes déſirs! Pouvois-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuſe?

****

SCENE XII.

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, CLEONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

CLEONTE.

Monſieur, je n'ai voulu prendre perſonne pour vous faire une demande que je médite il y a longtems. Elle me touche aſſez pour m'en charger moi-même; &, ſans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre eſt une faveur glorieuſe que je vous prie de m'accorder.

M. JOURDAIN.

Avant que de vous rendre réponſe, Monſieur, je vous prie de me dire, ſi vous êtes gentilhomme.

CLEONTE.

Monſieur, la plûpart des gens, ſur cette queſtion, n'héſitent pas beaucoup. On tranche le mot aiſément. Ce nom ne fait aucun ſcrupule à prendre; & l'uſage aujourd'hui ſemble en autoriſer le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les ſentimens, ſur cette matière, un peu plus délicats. Je trouve que toute impoſture eſt indigne d'un honnête homme,

& qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le Ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parens, sans doute, qui ont tenu des charges honorables, je me suis acquis dans les armes l'honneur de six ans de service; & je me trouve assez de bien, pour tenir dans le monde un rang assez passable; mais, avec tout cela, je ne veux point me donner un nom où d'autres, en ma place, croiroient pouvoir prétendre; &, je vous dirai, franchement, que *je ne suis point gentilhomme*.

M. JOURDAIN.

Touchez-là, Monsieur, ma fille n'est pas pour vous.

CLEONTE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez point ma fille.

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire avec votre *gentilhomme*? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint-Louis?

M. JOURDAIN.

Taisez-vous, ma femme, je vous vois venir.

Madame JOURDAIN.

Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie?

M. JOURDAIN.

Voilà pas le coup de langue?

Madame JOURDAIN.

Et votre pere n'étoit-il pas marchand, aussi-bien que le mien?

M. JOURDAIN.

Peste soit de la femme! Elle n'y a jamais manqué. Si votre pere a été marchand, tant-pis pour lui; mais, pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

Madame JOURDAIN.

Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre; &

il vaut mieux, pour elle, un honnête homme riche & bien fait, qu'un gentilhomme gueux & mal bâti.

NICOLE.

Cela est vray. Nous avons le fils du gentilhomme de notre village, qui est le plus grand malitorne, & le plus sot dadais que j'aye jamais vû.

M. JOURDAIN *à Nicole.*

Taisez-vous, impertinente. Vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneur; & je la veux faire Marquise.

Madame JOURDAIN.

Marquise ?

M. JOURDAIN.

Oui, Marquise.

Madame JOURDAIN.

Hélas! Dieu m'en garde.

M. JOURDAIN.

C'est une chose que j'ai résolue.

Madame JOURDAIN.

C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvéniens. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parens; & qu'elle ait des enfans qui ayent honte de m'appeller leur grand-maman. S'il falloit qu'elle me vînt visiter en équipage de grand-dame, & qu'elle manquât, par mégarde, à saluer quelqu'un du quartier, on ne manqueroit pas aussi-tôt de dire cent sottises. Voyez-vous, diroit-on, cette Madame la Marquise qui fait tant la glorieuse ? C'est la fille de Monsieur Jourdain, qui étoit trop heureuse, étant petite, de jouer à la Madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà; & ses deux grand-peres vendoient du drap auprès de la porte saint Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfans qu'ils payent maintenant, peut-être bien cher, en l'autre monde; & l'on ne devient guéres si riches à être honnêtes gens. Je ne veux point tous

ces caquets, & je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, & à qui je puiſſe dire, mettez-vous-là, mon gendre, & dinez avec moi.

M. JOURDAIN.

Voilà bien les ſentimens d'un petit eſprit, de vouloir demeurer toujours dans la baſſeſſe. Ne me repliquez pas davantage, ma fille ſera Marquiſe, en dépit de tout le monde; &, ſi vous me mettez en colère, je la ferai Ducheſſe.

SCENE XIII.

MADAME JOURDAIN, LUCILE, CLEONTE, NICOLE, COVIELLE.

Madame JOURDAIN.

Cléonte, ne perdez point courage encore. [*à Lucile.*] Suivez-moi, ma fille; & venez dire, résolument, à votre pere que, ſi vous ne l'avez, *vous* ne voulez épouſer perſonne.

SCENE XIV.

CLEONTE, COVIELLE.

COVIELLE.

Vous avez fait de belles affaires avec vos beaux ſentimens.

CLEONTE.

Que veux-tu? J'ai un ſcrupule, là-deſſus, que l'*exemple* ne ſçauroit vaincre.

COVIELLE.

Vous moquez-vous, de le prendre ſérieuſement avec un homme comme cela? Ne voyez-vous pas qu'il eſt fou? Et vous coûtoit-il quelque choſe de vous accommoder à ſes chimères?

CLEONTE.

Tu as raison ; mais je ne croyois pas qu'il fallût faire ses preuves de noblesse, pour être gendre de Monsieur Jourdain.

COVIELLE *riant.*

Ah, ah, ah !

CLEONTE.

De quoy ris-tu ?

COVIELLE.

D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme ; & vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLEONTE.

Comment ?

COVIELLE.

L'idée est tout-à-fait plaisante.

CLEONTE.

Quoi donc ?

COVIELLE.

Il s'est fait, depuis peu, une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici, & que je prétends faire entrer dans une bourde que je veux faire à notre ridicule. Tout cela sent un peu sa comédie ; mais, avec lui, on peut hazarder toute chose, il n'y faut point chercher tant de façons, il est homme à y jouer son rôle à merveille, & à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts, laissez-moi faire seulement.

CLEONTE.

Mais appren-moi.

COVIELLE.

Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous ; le voilà qui revient.

SCENE XV.

MONSIEUR JOURDAIN *seul.*

Que diable est-ce-là ? Ils n'ont rien que les grands

Seigneurs à me reprocher; &, moi, je ne vois rien de si beau que de hanter les grands Seigneurs, il n'y a qu'honneur, & que civilité avec eux: & je voudrois qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, & être né Comte, ou Marquis.

SCENE XVI.

MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, voici Monsieur le Comte, & une Dame qu'il méne par la main.

M. JOURDAIN.

Hé, mon Dieu. J'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir tout-à-l'heure.

SCENE XVII.

DORIMENE, DORANTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur dit comme cela, qu'il va venir ici tout-à-l'heure.

DORANTE.

Voilà qui est bien.

SCENE XVIII.

DORIMENE, DORANTE.

DORIMENE.

Je ne sçais pas, Dorante, je fais encore ici une

étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connois personne.

DORANTE.

Quel lieu voulez-vous donc, Madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison, ni la mienne?

DORIMENE.

Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre passion. J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance, & vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont commencé, les déclarations sont venues ensuite, qui, après elles, ont traîné les sérénades & les cadeaux, que les présens ont suivis. Je me suis opposée à tout cela, mais vous ne vous rebutez point; &, pied à pied, vous gagnez mes résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien; & je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

DORANTE.

Ma foi, Madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve, & ne dépendez que de vous. Je suis maître de moi, & vous aime plus que ma vie A quoi tient-il que, dès aujourd'hui, vous ne fassiez tout mon bonheur?

DORIMENE.

Mon Dieu! Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble; & les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE.

Vous vous moquez, Madame, de vous y figurer tant de difficultés & l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMENE.

Enfin, j'en reviens toujours là. Les dépenses que

je vous vois faire pour moi, m'inquiétent par deux raisons; l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrois, & l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point, que vous ne vous incommodiez; & je ne veux point cela.

DORANTE.

Ah! Madame, ce sont des bagatelles, & ce n'est pas par là....

DORIMENE.

Je sçais ce que je dis; &, entr'autres, le diamant que vous m'avez forcée à prendre, est d'un prix....

DORANTE.

Hé, Madame, de grace, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous; & souffrez... Voici le maître du logis.

****

SCENE XIX.

M. JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE.

M. JOURDAIN *après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène.*

Un peu plus loin, Madame.

DORIMENE.

Comment?

M. JOURDAIN.

Un pas, s'il vous plaît.

DORIMENE.

Quoi donc?

M. JOURDAIN.

Reculez un peu pour la troisiéme.

DORANTE.

Madame, Monsieur Jourdain sçait son monde.

M. JOURDAIN.

Madame, ce m'est une gloire bien grande, de me voir assez fortuné, pour être si heureux, que d'avoir le bonheur, que vous ayez eu la bonté de m'accor-

corder la grace, de me faire l'honneur, de m'honorer de la faveur de votre présence; &, si j'avois aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, & que le Ciel... envieux de mon bien... m'eût accordé.... l'avantage de me voir digne... des.

DORANTE.

Monsieur Jourdain, en voilà assez. Madame n'aime pas les grands complimens, & elle sçait que vous êtes homme d'esprit. [*bas à Doriméne.*] C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manières.

DORIMENE *bas à Dorante.*

Il n'est pas mal-aisé de s'en appercevoir.

DORANTE.

Madame, voilà le meilleur de mes amis.

M. JOURDAIN.

C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE.

Galant homme tout-à-fait.

DORIMENE,

J'ai beaucoup d'éstime pour lui.

M. JOURDAIN.

Je n'ai rien fait encore, Madame, pour mériter cette grace.

DORANTE *bas à Monsieur Jourdain.*

Prenez bien garde, au moins, à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

Ne pourrois-je pas seulement lui demander comment elle le trouve?

DORANTE *bas à Monsieur Jourdain.*

Comment? Gardez-vous en bien. Cela seroit vilain à vous; &. pour agir en galant homme. il faut que vous fassiez comme si ce n'étoit pas vous qui lui eussiez fait ce présent. [*haut.*] Monsieur Jourdain, Madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

DORIMENE.

Il m'honore beaucoup.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

Que je vous suis obligé, Monsieur, de lui parler ainsi pour moi.

DORANTE *bas à Monsieur Jourdain.*

J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

Je ne sçais quelles graces vous en rendre.

DORANTE.

Il dit, Madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

DORIMENE.

C'est bien de la grace qu'il me fait.

M. JOURDAIN.

Madame, c'est vous qui faites les graces, &c.....

DORANTE.

Songeons à manger.

SCENE XX.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS *à Monsieur Jourdain.*

Tout est prêt, Monsieur.

DORANTE.

Allons donc nous mettre à table; & qu'on fasse venir les Musiciens.

SCENE XXI.

ENTRÉE DE BALLET.

Six cuisiniers, qui ont préparé le festin, dansent ensemble; après quoi ils apportent une table couverte de plusieurs mets.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE PREMIERE.

DORIMENE, MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE, TROIS MUSICIENS, LAQUAIS.

DORIMENE.

COMMENT, Dorante, voilà un repas tout-à-fait magnifique?

M. JOURDAIN.

Vous vous moquez, Madame, & je voudrois qu'il fût plus digne de vous être offert.
[*Dorimene, Monsieur Jourdain, Dorante, & les trois musiciens se mettent à table.*]

DORANTE.

Monsieur Jourdain a raison, Madame, de parler de la sorte; & il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, & que je n'ai pas sur cette matière les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort sçavant, & vous y trouverez des incongruités de bonne chère, & des barbarismes de bon goût. Si Damis s'en étoit mêlé, tout seroit dans les régles; il y auroit par-tout de l'élégance & de l'érudition, & il ne manqueroit pas de vous éxagérer lui-même toutes les piéces du repas qu'il vous donneroit, & de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux, de vous parler d'un pain de rive à bizeau doré, relevé de croûte par-tout, croquant tendrement sous la dent, d'un vin à séve veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant, d'un quarré de mouton gourmandé de

persil, d'une longe de veau de riviere, longue comme cela, blanche, délicate, & qui, sous les dents, est une vraye pâte d'amande, de perdrix relevées d'un fumet surprenant, & pour son opéra, d'une soupe à bouillon perlé, soutenue d'un jeune gros dindon, cantonnée de pigeonneaux, & couronnée d'oignons blancs mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avoue mon ignorance; &, comme Monsieur Jourdain a fort bien dit, je voudrois que le repas fût plus digne de vous être offert.

DORIMENE.

Je ne réponds à ce compliment, qu'en mangeant comme je fais.

M. JOURDAIN.

Ah! Que voilà de belles mains!

DORIMENE.

Les mains sont médiocres, Monsieur Jourdain, mais vous voulez parler du diamant qui est fort beau.

M. JOURDAIN

Moi, Madame! Dieu me garde d'en vouloir parler. Ce ne seroit pas agir en galant homme; & le diamant est fort peu de chose.

DORIMENE.

Vous êtes bien dégoûté.

M. JOURDAIN.

Vous avez trop de bonté.....

DORANTE *après avoir fait signe à Monsieur Jourdain.*

Allons, qu'on donne du vin à Monsieur Jourdain, & à ces Messieurs, qui nous feront la grace de nous chanter un air à boire.

DORIMENE.

C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère, que d'y mêler la musique; & je me vois ici admirablement régalée.

M. JOURDAIN.

Madame, ce n'est pas.....

DORANTE.

Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces Messieurs; ce qu'ils nous diront, vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

I. & II. MUSICIEN *ensemble, un verre à la main.*

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour;
Ah! Qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes!
Vous & le vin, vous vous prêtez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour;
Entre lui, vous & moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.
Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits,
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie?
Ah! L'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous & de lui je m'enyvre à longs traits.
Entre lui, vous & moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

II. & III. MUSICIEN *ensemble.*

Buvons, chers amis, buvons,
Le tems qui fuit nous y convie;
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.
Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours;
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots
Sur le vray bonheur de la vie;
Notre Philosophie
Le met parmi les pots.
Les biens, le sçavoir & la gloire
N'ôtent point les soucis fâcheux;
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sus, sus, du vin par-tout. Versez, garçon, versez,

Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise assez.

DORIMENE.

Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter ; & cela est tout-à-fait beau.

M. JOURDAIN.

Je vois encore ici, Madame, quelque chose de plus beau.

DORIMENE.

Ouais! Monsieur Jourdain est galant plus que je ne pensois.

DORANTE.

Comment, Madame? Pour qui prenez-vous Monsieur Jourdain?

M. JOURDAIN.

Je voudrois bien qu'elle me prît pour ce que je dirois.

DORIMENE.

Encore?

DORANTE *à Dorimène.*

Vous ne le connoissez pas.

M. JOURDAIN.

Elle me connoîtra quand il lui plaira.

DORIMENE.

Oh! Je le quitte.

DORANTE.

Il est homme qui a toujours la risposte *en main.* Mais vous ne voyez pas que Monsieur Jourdain Madame, mange tous les morceaux que vous avez touchés.

DORIMENE.

Monsieur Jourdain est un homme qui me ravit.

M. JOURDAIN.

Si je pouvois ravir votre cœur, je serois....



SCENE II.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, MUSICIENS, LAQUAIS.

Madame JOURDAIN.

Ah, ah! Je trouve ici bonne compagnie, & je vois bien qu'on ne m'y attendoit pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, Monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma sœur? Je viens de voir un théâtre là-bas, & je vois ici un banquet à faire nôces. Voilà comme vous dépensez votre bien; c'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence, & que vous leur donnez la musique & la comédie, tandis que vous m'envoyez promener.

DORANTE.

Que voulez-vous dire, Madame Jourdain? Et quelles fantaisies sont les vôtres de vous aller mettre en tête que votre mari dépense son bien, & que c'est lui qui donne ce régal à Madame? Apprenez que c'est moi, je vous prie; qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison, & que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

M. JOURDAIN.

Oui, impertinente, c'est Monsieur le Comte qui donne tout ceci à Madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, & de vouloir que je sois avez lui.

Madame JOURDAIN.

Ce sont des chansons que cela, je sçais ce que je sçais.

DORANTE.

Prenez, Madame Jourdain, prenez de meilleures lunettes.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire de lunettes, Monsieur, & je vois

assez clair ; il y a long-tems que je sens les choses, & je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand Seigneur, de prêter la main, comme vous faites, aux sottises de mon mari. Et vous, Madame, pour une grande Dame, cela n'est ni beau, ni honnête à vous, de mettre de la dissension dans un ménage, & de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

DORIMENE.

Que veut donc dire tout ceci ? Allez, Dorante, vous vous moquez de m'exposer aux sottes visions de cette extravagante.

DORANTE *suivant Doriméne qui sort.*

Madame, holà, Madame, où courez-vous ?

M. JOURDAIN.

Madame. Monsieur le Comte, faites-lui mes excuses, & tâchez de la ramener.

****

SCENE III.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS.

M. JOURDAIN.

Ah ! Impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits. Vous me venez faire des affronts devant tout le monde, & vous chassez de chez moi des personnes de qualité.

Madame JOURDAIN.

Je me moque de leur qualité.

M. JOURDAIN.

Je ne sçais qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les piéces du repas que vous êtes venue troubler.

[*Les laquais emportent la table.*]

Madame

Madame JOURDAIN *sortant.*

Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends; & j'aurai pour moi toutes les femmes.

M. JOURDAIN.

Vous faites bien d'éviter ma colère.

****

SCENE IV.

MONSIEUR JOURDAIN *seul.*

Elle est arrivée là bien malheureusement. J'étois en humeur de dire de jolies choses; & jamais je ne m'étois senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela?

****

SCENE V.

M. JOURDAIN, COVIELLE déguisé.

COVIELLE.

Monsieur, je ne sçais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

M. JOURDAIN.

Non, Monsieur.

COVIELLE *étendant la main à un pied de terre.*

Je vous ai vû que vous n'étiez pas plus grand que cela.

M. JOURDAIN.

Moi?

COVIELLE.

Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, & toutes les Dames vous prenoient dans leurs bras pour vous baiser.

M. JOURDAIN.

Pour me baiser?

COVIELLE.

Oui. J'étois grand ami de feu Monsieur votre pere.

M. JOURDAIN.

De feu Monsieur mon pere ?

COVIELLE.

Oui. C'étoit un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Comment dites-vous ?

COVIELLE.

Je dis que c'étoit un fort honnête gentilhomme.

M. JOURDAIN.

Mon pere ?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Vous l'avez fort connu ?

COVIELLE.

Assûrément.

M. JOURDAIN.

Et vous l'avez connu pour gentilhomme ?

COVIELLE.

Sans doute.

M. JOURDAIN.

Je ne sçais donc pas comment le monde est fait.

COVIELLE.

Comment ?

M. JOURDAIN.

Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'*il a été* marchand.

COVIELLE.

Lui, marchand ? C'est pure médisance, il ne l'a jamais été. Tout ce qu'il faisoit, c'est qu'il étoit fort obligeant, fort officieux ; &, comme il se connoissoit fort bien en étoffes, il en alloit choisir de tous les côtés, les faisoit apporter chez lui, & en donnoit à ses amis pour de l'argent.

M. JOURDAIN.

Je suis ravi de vous connoître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon pere étoit gentilhomme.

COVIELLE.

Je le soutiendrai devant tout le monde.

M. JOURDAIN.

Vous m'obligerez. Quel sujet vous améne?

COVIELLE.

Depuis avoir connu feu Monsieur votre pere, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

M. JOURDAIN.

Par tout le monde?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE.

Assûrément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours; &, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

M. JOURDAIN.

Quelle?

COVIELLE.

Vous sçavez que le fils du grand Turc est ici.

M. JOURDAIN.

Moi? Non.

COVIELLE.

Comment! Il a un train tout-à-fait magnifique; tout le monde le va voir, & il a été reçû en ce pays comme un Seigneur d'importance.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, je ne sçavois pas cela.

COVIELLE.

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

M. JOURDAIN.

Le fils du grand Turc?

COVIELLE.

Oui; & il veut être votre gendre.

M. JOURDAIN.

Mon gendre, le fils du grand Turc?

COVIELLE.

Le fils du grand Turc votre gendre. Comme je le fus voir, & que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi; &, après quelques autres discours, il me dit; *Acciam croc soler onch alla moustaph gidélum amanahem varahini oussere carbulath.* C'est-à-dire; N'as-tu pas vû une jeune belle personne, qui est la fille de Monsieur Jourdain, gentilhomme Parisien?

M JOURDAIN.

Le fils du grand Turc dit cela de moi?

COVIELLE.

Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connoissois particulièrement, & que j'avois vû votre fille; Ah! me dit-il, *marababa sahem!* c'est-à-dire, ah! Que je suis amoureux d'elle!

M. JOURDAIN.

Marababa sahem veut dire, Ah! Que je suis amoureux d'elle?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Par ma foi, vous faites bien de me le dire; car, pour moi, je n'aurois jamais crû que *marababa sahem* eût voulu dire, Ah! Que je suis amoureux d'elle! Voilà une langue admirable que ce Turc!

COVIELLE.

Plus admirable qu'on ne peut croire. Sçavez-vous bien ce que veut dire, *Caracacamouchen?*

M. JOURDAIN.

Caracacamouchen? Non.

COVIELLE.

C'est-à-dire, ma chère ame.

M. JOURDAIN.

Caracacamouchen veut dire, ma chère ame?

COVIELLE.

Oui.

M. JOURDAIN.

Voilà qui est merveilleux! *Caracacamouchen*, ma chère ame. Diroit-on jamais cela? Voilà qui me confond.

COVIELLE.

Enfin, pour achever mon ambaſſade, il vient vous demander votre fille en mariage; &, pour avoir un beau-pere qui ſoit digne de lui, il veut vous faire *mamamouchi*, qui eſt une certaine grande dignité de ſon pays.

M. JOURDAIN.

Mamamouchi?

COVIELLE.

Oui, *Mamamouchi*; c'eſt-à-dire, en notre langue, paladin. Paladin, ce ſont de ces anciens. . . . Paladin enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde; & vous irez de pair avec les plus grands Seigneurs de la terre.

M. JOURDAIN.

Le fils du grand Turc m'honore beaucoup; & je vous prie de me mener chez lui, pour lui faire mes remerciemens.

COVIELLE.

Comment! Le voilà qui va venir ici.

M. JOURDAIN.

Il va venir ici?

COVIELLE.

Oui; & il améne toutes choſes pour la cérémonie de votre dignité.

M. JOURDAIN.

Voilà qui eſt bien promt.

COVIELLE.

Son amour ne peut ſouffrir aucun retardement.

M. JOURDAIN.

Tout ce qui m'embarraſſe ici, c'eſt que ma fille eſt une opiniâtre, qui s'eſt allé mettre en tête un certain Cléonte; & elle jure de n'épouſer perſonne que celui-là.

COVIELLE.

Elle changera de ſentiment, quand elle verra le fils du grand Turc; & puis il ſe rencontre ici une avanture merveilleuſe, c'eſt que le fils du grand Turc reſſemble à ce Cléonte, à peu de choſes près. Je viens de le voir, on me l'a montré; & l'amour qu'elle a pour l'un pourra paſſer aiſément à l'autre, &. . . Je l'entends venir; le voilà.

SCENE VI.

CLEONTE en Turc, TROIS PAGES portant la veste de Cléonte, M. JOURDAIN, COVIELLE.

CLÉONTE.

Ambousahim oqui boraf, Giourdina, salamaléqui.

COVIELLE *à Monsieur Jourdain.*

C'est-à-dire, Monsieur Jourdain, votre cœur soit tout l'année comme un rosier fleuri. Ce sont façons de parler obligeantes de ces pays-là.

M. JOURDAIN.

Je suis très-humble serviteur de son Altesse Turque.

COVIELLE.

Carigar camboto oustin moraf.

CLÉONTE.

Oustin yoc catamaléqui basum base alla moran.

COVIELLE.

Il dit que le Ciel vous donne la force des lions, & la prudence des serpens.

M. JOURDAIN.

Son Altesse Turque m'honore trop; & je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

COVIELLE.

Ossa binamen sadoc baballi oracaf ouram.

CLEONTE.

Bel-men.

COVIELLE.

Il dit que vous alliez vîte avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, & de conclure le mariage.

M. JOURDAIN.

Tant de choses en deux mots?

COVIELLE.

Oui. La Langue Turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vîte où il souhaite.

SCENE VII.

COVIELLE *seul.*

Ah, ah, ah! Ma foi, cela est tout-à-fait drôle. Quelle duppe! Quand il auroit appris son rôle par cœur, il ne pourroit pas le mieux jouer. Ah, ah!

****

SCENE VIII.

DORANTE, COVIELLE.

COVIELLE.

Je vous prie, Monsieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE.

Ah, ah! Covielle, qui t'auroit reconnu? Comme te voilà ajusté!

COVIELLE.

Vous voyez. Ah, ah!

DORANTE.

De quoi ris-tu?

COVIELLE.

D'une chose, Monsieur, qui le mérite bien.

DORANTE.

Comment?

COVIELLE.

Je vous le donnerois en bien des fois, Monsieur, à deviner le stratagême dont nous nous servons auprès de Monsieur Jourdain, pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

DORANTE.

Je ne devine point le stratagême; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entreprends.

COVIELLE.

Je sçais, Monsieur, que la bête vous est connue;

DORANTE.

Appren-moi ce que c'est.

COVIELLE.

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'apperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

SCENE IX.

CE'RE'MONIE TURQUE.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS assistans du Muphti, chantans & dansans.

PREMIERE ENTRE'E DE BALLET.

Six Turcs entrent gravement deux à deux, au son des instrumens. Ils portent trois tapis qu'ils lévent fort haut, après en avoir fait, en dansant, plusieurs figures.

Les Turcs chantans passent par dessous ces tapis, pour s'aller ranger aux deux côtés du théâtre. Le Muphti, accompagné des Dervis, ferme cette marche.

Alors les Turcs étendent les tapis par terre, & se mettent dessus à genoux. Le Muphti & les Dervis restent debout au milieu d'eux; &, pendant que le Muphti invoque Mahomet, en faisant beaucoup de contorsions & de grimaces sans proférer une seule parole, les Turcs assistans se prosternent jusqu'à terre, chantant, alli, *lévent les bras au Ciel, en chantant,* alla, *ce qu'ils continuent jusqu'à la fin de l'invocation, après laquelle ils se lévent tous, chantant,* alla ekber; *& deux Dervis vont chercher Monsieur Jourdain.*

SCE-

SCENE X.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS chantans & dansans, M. JOURDAIN vêtu à la turque, la tête rasée, sans turban & sans sabre.

LE MUPHTI *à Monsieur Jourdain.*

Se ti sabir,
Ti respondir ;
Sé non sabir,
Tazir, tazir.

Mi star muphti,
Ti qui star ti
Non intendir ;
Tazir, tazir.

[*Deux Dervis font retirer Monsieur Jourdain.*]

****

SCENE XI.

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS chantans & dansans.

LE MUPHTI.

Dicé Turqué, qui star quista.
Anabatista, anabatista ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Zuinglista ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Coffita ?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Hussita? Morista? Pronista?

LES TURCS.

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI.

Ioc, ioc, ioc. Star pagana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Lutérana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Puritana?

LES TURCS.

Ioc.

LE MUPHTI.

Bramina? Moffina? Zurina?

LES TURCS.

Ioc. Ioc. Ioc.

LE MUPHTI.

Ioc. Ioc. Ioc. Mahamétana, *Mahamétana?*

LES TURCS.

Hi valla. Hi valla.

LE MUPHTI.

Como chamára? Como chamara?

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI *sautant.*

Giourdina, Giourdina.

LES TURCS.

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI.

Mahaméta, per Giourdina,
Mi prégar séra é matina.
Voler far un paladina
De Giourdina, de Giourdina;
Dar turbanta, é dar scarrina,
Con galéra é brigantina,
Per deffender Palestina.
Mahaméta, per Giourdina,
Mi prégar séra é matina.

[aux Turcs.]

Star bon turca Giourdina?

LES TURCS.

Hi valla Hi valla.

LE MUPHTI *chantant & dansant.*

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

LES TURCS.

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

****

SCENE XII.

TURCS chantans & dansans.

II. ENTRE'E DE BALLET.

****

SCENE XIII.

LE MUPHTI, DERVIS, MONSIEUR JOURDAIN, TURCS chantans & dansans.

Le Muphti revient coëffé avec son turban de cérémonie, qui est d'une grosseur démesurée, & garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs; il est accompagné de deux Dervis qui portent l'Alcoran, & qui ont des bonnets pointus, garnis aussi de bougies allumées.

Les deux autres Dervis amènent Monsieur Jourdain, & le font mettre à genoux les mains par terre, de façon que son dos, sur lequel est mis l'Alcoran, sert de pupitre au Muphti, qui fait une seconde invocation burlesque, fronçant le sourcil, frappant de tems en tems sur l'Alcoran, & tournant les feuillets avec précipitation; après quoi, en levant le bras au Ciel, le Muphti crie à haute voix, hou.

Pendant cette seconde invocation, les Turcs assistans s'inclinant & se relevant alternativement, chantent aussi, hou, hou, hou.

M. JOURDAIN *après qu'on lui a ôté l'Alcoran de dessus le dos.*

Ouf.

LE MUPHTI *à Monsieur Jourdain.*

Ti non ſtar furba?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI.

Non ſtar forfanta?

LES TURCS.

No, no, no.

LE MUPHTI *aux Turcs.*

Donar turbanta.

LES TURCS.

Ti non ſtar furba?
No, no, no.
Non ſtar forfanta?
No, no, no.
Donar turbanta.

III. ENTRÉE DE BALLET.

Les Turcs dansans mettent le turban sur la tête de Monsieur Jourdain, au son des instrumens.

LE MUPHTI *donnant le sabre à Monsieur Jourdain.*

Ti ſtar nobilé, non ſtar fabbola;
Pigliar ſchiabbola.

LES TURCS *mettant le ſabre à la main.*

Ti ſtar nobilé, non ſtar ſabbola;
Pigliar ſchiabbola.

IV. ENTRE'E DE BALLET.

Les Turcs danſans donnent, à Monſieur Jourdain; pluſieurs coups de ſabre en cadence.

LE MUPHTI.

Dara, dara
Baſtonnara.

LES TURCS.

Dara, dara.
Baſtonnara.

V. ENTRE'E DE BALLET.

Les Turcs danſans, donnent à Monſieur Jourdain, des coups de bâton en cadence.

LE MUPHTI.

Non tener honta
Queſta ſtar l'ultima affronta.

LES TURCS.

Non tener honta
Queſta ſtar l'ultima affronta.

Le Muphti commence une troiſième invocation. Les Dervis le ſoutiennent par deſſous les bras avec reſpect; après quoi les Turcs chantans & danſans, ſautant autour du Muphti, ſe retirent avec lui, & emménent Monſieur Jourdain.

Fin du quatrième Acte.



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN.

Madame JOURDAIN.

Ah ! Mon Dieu ! Miséricorde ! Qu'est-ce que c'est donc que cela ? Quelle figure ! Est-ce un momon que vous allez porter, & est-il tems d'aller en masque ? Parlez donc, & qu'est-ce que c'est que ceci ? Qui vous a fagoté comme cela ?

M. JOURDAIN.

Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *Mamamouchi*.

Madame JOURDAIN.

Comment donc ?

M. JOURDAIN.

Oui, il me faut porter du respect maintenant, & l'on vient de me faire *Mamamouchi*.

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous dire avec votre *Mamamouchi* ?

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, vous dis-je. Je suis *mamamouchi*.

Madame JOURDAIN.

Quelle bête est-ce là !

M. JOURDAIN.

Mamamouchi, c'est-à-dire en notre langue, paladin.

Madame JOURDAIN.

Baladin ? Etes-vous en âge de danser des ballets ?

M. JOURDAIN.

Quelle ignorante ! Je dis paladin, c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

Madame JOURDAIN.

Quelle cérémonie donc ?

M. JOURDAIN.

Mahameta per Giourdina.

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce que cela veut dire?

M. JOURDAIN.

Giourdina, c'est-à-dire, Jourdain.

Madame JOURDAIN.

Hé bien quoi, Jourdain?

M. JOURDAIN.

Voler far un paladina de Giourdina.

Madame JOURDAIN.

Comment?

M. JOURDAIN.

Dar turbanta con galéra.

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce à dire cela?

M. JOURDAIN.

Per deffender Palestina.

Madame JOURDAIN.

Que voulez-vous donc dire?

M. JOURDAIN.

Dara, dara bastonnara.

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce donc que ce jargon-là?

M. JOURDAIN.

Non tener honta, questa star l'ultima affronta.

Madame JOURDAIN.

Qu'est-ce que c'est donc que tout cela?

M. JOURDAIN *chantant & dansant.*

Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.
[*Il tombe par terre.*]

Madame JOURDAIN.

Hélas, mon Dieu! Mon mari est devenu fou.

M. JOURDAIN *se relevant & s'en allant.*

Paix, insolente. Portez respect à Monsieur le *Mamamouchi.*

Madame JOURDAIN *seule.*

Où est-ce qu'il a donc perdu l'esprit? Courons l'empêcher de sortir. [*appercevant Dorimene & Dorante.*] Ah, ah! Voici justement le reste de notre écu. Je ne vois que chagrin de tous côtés.

SCENE II.

DORANTE, DORIMENE.

DORANTE.

Oui. Madame, vous verrez là plus plaisante chose qu'on puisse voir; & je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là. Et puis, *Madame*, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte, & d'appuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme; & qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

DORIMENE.

J'en fais beaucoup de cas, & il est digne d'une bonne fortune.

DORANTE.

Outre cela, nous avons ici, Madame, un ball*et* qui nous revi[illegible], que nous ne devons pas laisser *perdre*; & il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIMENE.

J'ai vû là des apprêts magnifiques, & ce sont des choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions; &, pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de *me marier* promtement avec vous. C'en est le *vray secret*; & toutes ces choses finissent avec le mariage.

DORANTE.

Ah! Madame, est-il possible que vous ayez pû prendre pour moi une si douce résolution?

DORIMENE.

Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner; &, sans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu, vous n'auriez pas un sou.

DORANTE.

Que j'ai d'obligation, Madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien! il est entièrement à vous, aussi-bien que mon cœur; & vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DO-

DORIMENE.

J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme; la figure en est admirable.

SCENE III.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE.

DORANTE.

Monsieur, nous venons rendre hommage, Madame & moi, à votre nouvelle dignité; & nous réjouir avec vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du grand Turc.

M. JOURDAIN *après avoir fait les révérences à la Turque.*

Monsieur, je vous souhaite la force des serpens, & la prudence des lions.

DORIMENE.

J'ai été bien aise d'être des premières, Monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

M. JOURDAIN.

Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri. Je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent; & j'ai beaucoup de joye de vous voir revenue ici pour vous faire les très-humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMENE.

Cela n'est rien, j'excuse en elle un pareil mouvement, votre cœur lui doit être précieux; & il n'est pas étrange que la possession d'un homme, comme vous, puisse inspirer quelques alarmes.

M. JOURDAIN.

La possession de mon cœur est une chose qui vous est toute acquise.

DORANTE.

Vous voyez, Madame, que Monsieur Jourdain n'est

pas de ces gens que les prospérités aveuglent ; & qu'il sçait, dans sa grandeur, connoître encore ses amis.

DORIMENE.

C'est la marque d'une ame tout-à-fait généreuse.

DORANTE

Où est donc son Altesse Turque? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

M. JOURDAIN.

Le voilà qui vient; & j'ai envoyé querir ma fille pour lui donner la main.

****

SCENE IV.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, CLEONTE habillé en Turc.

DORANTE *à Cléonte.*

Monsieur, nous venons faire la révérence à votre altesse, comme amis de Monsieur votre beau-pere; & l'assûrer, avec respect, de nos très-humbles services.

M. JOURDAIN.

Où est le truchement, pour lui dire qui vous êtes, & lui faire entendre ce que vous dites? Vous verrez qu'il vous répondra, & il parle Turc à merveille. Holà. Où diantre est-il allé? [*à Cléonte.*] *Stronf*, *strif*, *strof*, *straf*. Monsieur est un *grande segnore*, *grande segnore*, *grande segnore*; *&* Madame une *granda dama*, *granda dama*. [*voyant qu'il ne se fait point entendre.*] Ah! [*à Cléonte.*] Monsieur, lui, *Mamamouchi* françois; & Madame, *Mamamouchie* françoise. Je ne puis pas parler plus clairement. Bon, voici l'interprête.

SCENE V.

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMENE, DORANTE, CLEONTE, habillé en Turc, COVIELLE déguisé.

M. JOURDAIN.

Où allez-vous donc? Nous ne sçaurions rien dire sans vous. [*montrant Cléante.*] Dites-lui un peu que Monsieur & Madame sont des personnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, & l'assûrer de leurs services. [*à Doriméne & à Dorante*] Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE.

Alabola crociam acci boram alabamer.

CLEONTE.

Cataléqui tubal ourin soter amalouchan.

M. JOURDAIN *à Doriméne, & à Dorante.*

Voyez-vous?

COVIELLE.

Il dit que la pluye des prospérités arrose en tout tems le jardin de votre famille.

M. JOURDAIN.

Je vous l'avois bien dit qu'il parle Turc.

DORANTE.

Cela est admirable.

****

SCENE VI.

CLEONTE, MONSIEUR JOURDAIN, LUCILE, DORIMENE, DORANTE, COVIELLE.

M. JOURDAIN.

Venez, ma fille, approchez-vous; & venez donner votre main à Monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE.

Comment, mon pere? Comme vous voilà fait! Est-ce une comédie que vous jouez?

M. JOURDAIN.

Non, non, ce n'est pas une comédie, c'est une affaire fort sérieuse; & la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. [*montrant Cléonte.*] Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE.

A moi, mon pere?

M. JOURDAIN.

Oui, à vous. Allons, touchez-lui dans la main, & rendez grace au Ciel de votre bonheur.

LUCILE.

Je ne veux point me marier.

M. JOURDAIN.

Je le veux, moi, qui suis votre pere.

LUCILE.

Je n'en ferai rien.

M. JOURDAIN.

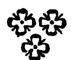
Ah! Que de bruit! Allons, vous dis-je. Ça votre main.

LUCILE.

Non, mon pere, je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte, & je me résoudrai plûtôt à toutes les extrémités, que de.... [*reconnoissant Cléonte.*] Il est vray que vous êtes mon pere, je vous dois entièrement obéïssance; & c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

M. JOURDAIN.

Ah! Je suis ravi de vous voir si promtement revenue dans votre devoir; & voilà qui me plaît, d'avoir une fille obéïssante.



SCENE DERNIERE.

CLEANTE, MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, LUCILE, DORIMENE, DORANTE, COVIELLE.

Madame JOURDAIN.

Comment donc ? Qu'est-ce que c'est que ceci ? On dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant.

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, impertinente ? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses, & il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

Madame JOURDAIN.

C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage, & vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein ? & que voulez-vous faire avec cet assemblage ?

M. JOURDAIN.

Je veux marier notre fille avec le fils du grand Turc.

Madame JOURDAIN.

Avec le fils du grand Turc ?

M. JOURDAIN.

Oui. [*montrant Covielle.*] Faites-lui faire vos complimens par le truchement que voilà.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire du truchement ; & je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura point ma fille.

M. JOURDAIN.

Voulez-vous vous taire, encore une fois ?

DORANTE.

Comment, Madame Jourdain, vous vous opposez à un honneur comme celui-là ? Vous refusez son Altesse Turque pour gendre ?

Madame JOURDAIN.

Mon Dieu ! Monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMENE.

C'est une grande gloire, qui n'est pas à rejetter.

Madame JOURDAIN.

Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE.

C'est l'amitié que nous avons pour vous, qui nous fait intéresser dans vos avantages.

Madame JOURDAIN.

Je me passerai bien de votre amitié.

DORANTE.

Voilà votre fille qui consent aux volontés de son pere.

Madame JOURDAIN.

Ma fille consent à épouser un Turc?

DORANTE.

Sans doute?

Madame JOURDAIN.

Elle peut oublier Cléonte?

DORANTE.

Que ne fait-on pas pour être grand' dame?

Madame JOURDAIN.

Je l'étranglerois de mes mains, si elle avoit fait un coup comme celui-là.

M. JOURDAIN.

Voilà bien du caquet. Je vous dis que ce mariage-là se fera.

Madame JOURDAIN.

Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

M. JOURDAIN.

Ah! Que de bruit!

LUCILE.

Ma mere.

Madame JOURDAIN.

Allez, vous êtes une coquine.

M. JOURDAIN *à Madame Jourdain.*

Quoi! Vous la querellez de ce qu'elle m'obéit?

Madame JOURDAIN.

Oui. Elle est à moi, aussi bien qu'à vous.

COVIELLE *à Madame Jourdain.*

Madame.

Madame JOURDAIN.

Que me voulez-vous conter, vous?

COVIELLE.

Un mot.

Madame JOURDAIN.

Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE. *à Monsieur Jourdain.*

Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

Madame JOURDAIN.

Je n'y consentirai point.

COVIELLE.

Ecoutez-moi seulement.

Madame JOURDAIN.

Non.

M. JOURDAIN *à Madame Jourdain.*

Ecoutez-le.

Madame JOURDAIN.

Non, je ne veux pas l'écouter.

M. JOURDAIN.

Il vous dira. . . .

Madame JOURDAIN.

Je ne veux point qu'il me dise rien.

M JOURDAIN.

Voilà une grande obstination de femme! Cela vous feroit-il mal de l'entendre?

COVIELLE.

Ne faites que m'écouter; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

Madame JOURDAIN.

Hé bien, quoi?

COVIELLE *bas à Madame Jourdain.*

Il y a une heure, Madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari, que nous l'abusons sous ce déguisement; & que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du grand Turc?

Madame JOURDAIN *bas à Coyielle,*

Ah, ah!

COVIELLE *bas à Madame Jourdain.*

Et moi, Covielle, qui suis le truchement.

Madame JOURDAIN *à Covielle.*

Ah! Comme cela, je me rends.

COVIELLE *bas à Madame Jourdain.*

Ne faites pas semblant de rien.

Madame JOURDAIN *haut.*

Oui. Voilà qui est fait; je consens au mariage.

M. JOURDAIN.

Ah! Voilà tout le monde raisonnable, [*à Madame Jourdain.*] Vous ne vouliez pas l'écouter. Je sçavois bien qu'il vous expliqueroit ce que c'est que le fils du grand Turc.

Madame JOURDAIN.

Il me l'a expliqué comme il faut; & j'en suis satisfaite. Envoyons querir un Notaire.

DORANTE.

C'est fort bien dit. Et afin, Madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout-à-fait content, & que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de Monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même Notaire pour nous marier Madame & moi.

Madame JOURDAIN.

Je consens aussi à cela.

M. JOURDAIN *bas à Dorante.*

C'est pour lui faire accroire.

DORANTE *bas à Monsieur Jourdain.*

Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

M. JOURDAIN.

Bon, bon. [*haut.*] Qu'on aille querir le Notaire.

DORANTE.

Tandis qu'il viendra, & qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet; & donnons-en le divertissement à son Altesse Turque.

M. JOURDAIN.

C'est fort bien avisé. Allons prendre nos places.

Madame JOURDAIN.

Et Nicole?

M.

M. JOURDAIN.

Je la donne au truchement; & ma femme à qui la voudra.

COVIELLE.

Monsieur, je vous remercie. [*à part.*] Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

Fin du cinquième Acte.

****

BALLET DES NATIONS.

PREMIERE ENTRE'E.

UN DONNEUR DE LIVRES, dansant, IMPORTUNS, dansans, DEUX HOMMES du bel air, DEUX FEMMES du bel air, DEUX GASCONS, UN SUISSE, UN VIEUX BOURGEOIS, babillard, UNE VIEILLE BOURGEOISE, babillarde, TROUPE DE SPECTATEURS, chantans.

CHOEUR DE SPECTATEURS.

au donneur de livres.

A moi, Monsieur, à moi; de grace, à moi, Monsieur;
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

1. HOMME *du bel air.*

Monsieur, distinguez-nous parmi les gens qui crient;
Quelques livres ici, les Dames vous en prient.

2. HOMME *du bel air.*

Holà, Monsieur, Monsieur, ayez la charité
D'en jetter de notre côté.

1. FEMME *du bel air.*

Mon Dieu! Qu'aux personnes bien faites,
On sçait peu rendre honneur céans!

2. FEMME *du bel air.*

Il n'ont des livres & des bancs,
Que pour Mesdames les grisettes.

1. GASÇON.

Ah! L'homme aux libres, qu'on m'envaille

J'ai déja lé poumon ufé.
Bous boyez qué chacun mé raille ;
Et jé fuis efcandalifé
Dé boir aux mains dé la camaille,
Cé qui m'eft par bous réfufé.

2. GASCON.

Hé, cadédis Monfeu, boyez qui l'on pût être.
Un libret, jé bous prie, au Varon d'Asbarat.
Jé penfe, mordi, qué lé fat
N'a pas l'honnur dé mé connoître.

UN SUISSE.

Montfir le donnair de papieir,
Que vuel dir fti façon de fifre?
Moi, l'écorchair tout mon gofieir
A crieir,
Sans que je pouvre afoir ein liffre;
Pardi, mon foi, Montfir, je penfe fous l'être ifre.

[*Le donneur de livres, fatigué par les importuns qu'il trouve toujours fur fes pas, fe retire en colère.*]

UN VIEUX BOURGEOIS *babillard.*

De tout ceci, franc & net,
Je fuis mal fatisfait;
Et cela, fans doute, eft laid,
Que notre fille
Si bien faite & fi gentille,
De tant d'amoureux l'objet,
N'ait pas à fon fouhait
Un livre de ballet,
Pour lire le fujet
Du divertiffement qu'on fait;
Et que toute notre famille
Si proprement s'habille,
Pour être placée au fommet
De la fale où l'on met
Les gens de l'entriguet.
De tout ceci, franc & net,
Je fuis mal fatisfait;
Et cela, fans doute, eft laid.

UNE VIEILLE BOURGEOISE *babillarde.*

Il eft vray que c'eft une honte,
Le fang au vifage me monte;

Et ce jetteur de vers, qui manque au capital,
L'entend fort mal.
C'est un brutal,
Un vray cheval,
Franc animal,
De faire si peu de compte
D'une fille qui fait l'ornement principal
Du quartier du palais royal;
Et que ces jours passés un Comte
Fut prendre la première au bal.
Il l'entend mal,
C'est un brutal,
Un vray cheval,
Franc animal.

HOMMES *du bel air.*

Ah! Quel bruit!

FEMMES *du bel air.*

Quel fracas! Quel cahos! Quel mêlange!

HOMMES *du bel air*

Quelle confusion! Quelle cohue étrange!
Quel désordre! Quel embarras!

1. FEMME *du bel air.*

On y séche.

2. FEMME *du bel air.*

L'on n'y tient pas.

1. GASCON.

Bentre, je suis à vout.

2. GASCON.

J'enrage, Dieu mé damne.

LE SUISSE.

Ah! Que li faire saif dans sti sal de cians.

1. GASCON.

Jé mors.

2. GASCON.

Jé perds la tramontane.

LE SUISSE.

Mon foi, moi, le foudrois être hors de dedans

LE VIEUX BOURGEOIS *babillard.*

Allons, mamie.
Suivez mes pas,
Je vous en prie;
Et ne me quittez pas.

On fait de nous trop peu de cas ;
Et je suis las
De ce tracas.
Tout ce fracas,
Cet embarras
Me pése par trop sur les bras.
S'il me prend jamais envie
De retourner de ma vie
A ballet, ni comédie,
Je veux bien qu'on m'estropie.
Allons, mamie,
Suivez mes pas,
Je vous prie;
Et ne me quittez pas;
On fait de nous trop peu de cas.

LA VIEILLE BOURGEOISE *babillarde.*

Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis;
Et sortons de ce taudis
Où l'on ne peut être assis.
Ils seront bien ébaubis,
Quand ils nous verront partis.
Trop de confusion regne dans cette sale;
Et j'aimerois mieux être au milieu de la halle.
Si jamais je reviens à semblable régale,
Je veux bien recevoir des soufflets plus de six.
Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis,
Et sortons de ce taudis
Où l'on ne peut être assis.

Le donneur de livres revient avec les importuns qui l'ont suivi.

CHOEUR DE SPECTATEURS.

A moi, Monsieur, à moi ; de grace, à moi, Monsieur;
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

Les importuns ayant pris des livres des mains de celui qui les donne, les distribuent aux spectateurs pendant que le donneur de livres danse ; après quoi ils se joignent à lui, & forment la première entrée.

❀

DEUXIE'ME ENTRE'E.

ESPAGNOLS,

TROIS ESPAGNOLS chantans, ESPAGNOLS dansans.

1. ESPAGNOL.

Se que me muero de amor
Y ſolicito el dolor.

Aun muriendo de querer
De tant buen ayre adolezco
Que es mas de lo que padezco
Lo que quiero padecer
Y no pudiendo exceder
A mi deſeo el rigor.

Se que me muero de amor
Y ſolicito el dolor.

Liſonjea me la ſuerte
Con piedad tan avertida,
Que me aſſegura la vida
En el rieſgo de la muerte
Vivir del golpe fuerte
Es de mi ſalud primor.

Se que me muero de amor
Y ſolicito el dolor.

[*Danſe de ſix Eſpagnols, après laquelle deux autres Eſpagnols danſent enſemble.*]

1. ESPAGNOL.

Ay que locura, con tanto rigor
Quexarſe de amor
Del nino bonito
Que toto es dulçura.
Ay que locura,
Ay que locura.

2. ESPAGNOL.

El dolor ſolicita;
El que al dolor ſe da

Ynadie de amor muere
Sino quien no ſave amar.

1. & 2. ESPAGNOL.

Dulce muerte es el amor
Con correſpondencia ygual,
Yſi eſta gozamos oy,
Porque la quieres turbar?

3. ESPAGNOL.

Alegreſe enamorado
Y tome mi parecer
Que en eſto dequerer
Todo es allar el vado.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Vaya, vaya de fieſtas,
Vaya de vayle,
Alegria, alegria, alegria,
Que eſto de dolor es fantaſia.

****

TROISIÉME ENTRÉE.

ITALIENS,

UNE ITALIENNE chantante, UN ITALIEN chantant, ARLEQUIN, TRIVELINS & SCARAMOUCHES danſans.

L'ITALIENNE.

Di rigori armata il ſeno
Contro amor mi ribellai,
Ma fui vinta in un baleno
In mirar duo vaghi rai,
Ahi che reſiſte puoco
Cor di gelo a ſtral di fuoco.

Ma ſi caro e'l mio tormento
Dolce é ſi la piaga mia,
Ch'il penare é mio contento,
E'l ſanarmi é tirannia.
Ahi che piú giova, e piace
Quanto amor é piú vivace.

Deux scaramouches, & deux trivelins représentent avec arlequin une nuit à la manière des comédiens italiens.

L'ITALIEN.

Bel tempo che vola
Rapisce il contento,
D'amor ne la scola
Si coglie il momento.

L'ITALIENNE.

Insin che florida
Ride l'etá
Che pur tropp' horrida;
Da noi sen va.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Sú cantimo
Sú godiamo
Ne bei di, di gioventú,
Perduto ben non si racquista piú.

L'ITALIEN.

Pupilla che vaga
Mill' alme incatena,
Fà dolce la piaga,
Felice la pena.

L'ITALIENNE.

Ma poiche frigida
Langue l'etá,
Piú l'alma rigida
Fiamme non ha.

TOUS DEUX EN SEMBLE.

Sú cantiamo
Sú godiamo
Ne bei di, di gioventú,
Perduto ben non si racquista piú.

Les scaramouches & les trivelins finissent l'entrée par une danse.



QUATRIEME ENTRE'E.

FRANÇOIS,

DEUX POITEVINS chantans & dansans, POITEVINS ET POITEVINES dansans.

1. POITEVIN.

Ah! Qu'il fait beau dans ces bocages!
Ah! Que le Ciel donne un beau jour!

2. POITEVIN.

Le rossignol sous ces tendres feuillages
Chante aux échos son doux retour;
Ce beau séjour,
Ces doux ramages,
Ce beau séjour
Nous invite à l'amour.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

Voi, ma Climéne,
Voi, sous ce chêne
S'entrebaiser ces oiseaux amoureux,
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les gêne,
De leurs doux feux
Leur ame est pleine,
Qu'ils sont heureux!
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Etre comme eux.

Trois Poitevins & trois Poitevines dansent ensemble.

****

CINQUIEME & dernière ENTRE'E.

Les Espagnols, les Italiens, & les François se mêlent ensemble, & forment la dernière entrée.

CHOEUR DES SPECTATEURS.

Quels spectacles charmans, quels plaisirs goûtons-nous!
Les Dieux même, les Dieux, n'en ont point de plus doux.

Fin du ballet des Nations.

NOMS

NOMS DES PERSONNES QUI ONT CHANTE', & dansé dans le Bourgeois Gentilhomme, *Comédie-Ballet.*

DANS LE PREMIER ACTE.

Une Musicienne, *Mademoiselle Hilaire.*
I. Musicien, *le Sieur Langeais.*
II. Musicien, *le Sieur Gaye.*
Danseurs, *les Sieurs la Pierre, Saint André, & Magny.*

DANS LE SECOND ACTE.

Garçons Tailleurs, dansans, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Bonnard, Isaac, Magny, & Saint André.*

DANS LE TROISIEME ACTE.

Cuisiniers, dansans. . . .

DANS LE QUATRIEME ACTE.

I. Musicien, *le Sieur la Grille.*
II. Musicien, *le Sieur Morel.*
III. Musicien, *le Sieur Blondel.*

CEREMONIE TURQUE.

Le Mupthi, chantant, *le Sieur Chiaccherone.*
Dervis, chantans, *les Sieurs Morel, Gingan le cadet, Noblet & Philbert.*
Turcs assistans du Muphti, chantans, *les Sieurs Estival, Blondel, Gingan l'aîné, Hédouin, Rébel, Gillet, Fernon le cadet, Bernard, Deschamps, Langeais, & Gaye.*
Turcs assistans du Muphti, dansans, *les Sieurs Beauchamp, Dolivet, la Pierre, Fayier, Mayeu, Chicanneau.*

DANS LE CINQUIEME ACTE.

BALLET DES NATIONS.

I. ENTRE'E. Un donneur de livres, dansant, *le Sieur Dolivet.*
Importuns, dansans, *les Sieurs Saint André, la Pierre, & Fayier.*
I. Homme du bel air, *le Sieur le Gros.*
II. Homme du bel air, *le Sieur Rébel.*

I Femme du bel air. . .

II. Femme du bel air. . . .

I. Gascon, *le Sieur Gaye.*

II. Gascon, *le Sieur Gingan le cadet.*

Un Suisse, *le Sieur Philbert.*

Un vieux Bourgeois babillard, *le Sieur Blondel.*

Une vieille Bourgeoise babillarde, *le Sieur Langeais.*

Troupe de Spectateurs, chantans, *les Sieurs Estival, Hédouin, Morel, Gingan l'aîné, Fernon, Deschamps, Gillet, Bernard, Noblet, quatre pages de la Musique.*

Filles coquettes, *les Sieurs Jeannot, Pierrot, Renier, un page de la Chapelle.*

II. ENTRE'E. I. Espagnol, chantant, *le Sieur Morel.*

II. Espagnol, chantant, *le Sieur Grillet.*

III. Espagnol, chantant, *le Sieur Martin.*

Espagnols, dansans, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Bonnard, Lestang, Isaac & Joubert.*

Deux autres Espagnols dansans, *les Sieurs Beauchamp, & Chicanneau.*

III. ENTRE'E. Une Italienne, chantante, *Mademoiselle Hilaire.*

Un Italien, chantant, *le Sieur Gaye.*

Scaramouches, dansans, *les Sieurs Beauchamp & Mayeu.*

Trivelins, dansans, *les Sieurs Magny, & Foignard le cadet.*

Arlequin, *le Sieur Dominique.*

IV. ENTRE'E. I. Poitevin, chantant & dansant, *le Sieur Noblet.*

II. Poitevin, chantant & dansant, *le Sieur la Grille.*

Poitevins, dansans, *les Sieurs la Pierre, Favier, & Saint André.*

Poitevines, dansantes, *les Sieurs Favre, Foignard, & Favier le jeune.*

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

Comédie-Ballet en prose & en cinq Actes, faite & jouée à Chambord au mois d'Octobre 1670, & représentée à Paris le 23 Novembre de la même annee.

Le Bourgeois Gentilhomme est un des plus heureux sujets de Comédie, que le ridicule des hommes ait jamais pu fournir. La vanité, attribut de l'Espèce humaine, fait que des Princes prennent le titre de Rois, que les grands Seigneurs veulent être Princes, &, comme dit la Fontaine:

Tout Prince a des Ambassadeurs,
Tout Marquis veut avoir des Pages.

Cette foiblesse est précisément la même que celle d'un Bourgeois qui veut être homme de qualité. Mais la folie du Bourgeois est la seule qui soit comique, & qui puisse faire rire au Théâtre: ce sont les extrêmes disproportions des manieres & du langage d'un homme, avec les airs & les discours qu'il veut affecter, qui font un ridicule plaisant: cette espèce de ridicule ne se trouve point dans des Princes ou dans des hommes élevés à la Cour, qui couvrent toutes leurs sottises du même air & du même langage; mais ce ridicule se montre tout entier dans un Bourgeois élevé grossiérement, & dont le naturel fait à tout moment un contraste avec l'art dont il veut se parer. C'est ce naturel grossier qui fait le plaisant de la Comédie; & voilà pourquoi ce n'est jamais que dans la vie commune qu'on prend les personnages comiques. Le Misantrope est admirable, le Bourgeois Gentilhomme est plaisant.

Les quatre premiers Actes de cette Pièce peuvent passer pour une Comédie; le cinquième est une Farce qui est réjouïssante, mais trop peu vraisemblable. Molière auroit pu donner moins de prise à la critique, en supposant quelque autre homme que le fils du Grand-Turc. Mais il cherchoit par ce divertissement plutôt à réjouïr, qu'à faire un Ouvrage régulier.

Lully fit aussi la Musique du Ballet, & il y joua comme dans Pourceaugnac.

Fin du Tome cinquieme.



Howes
4.12.87
[VOLT.]

871053

